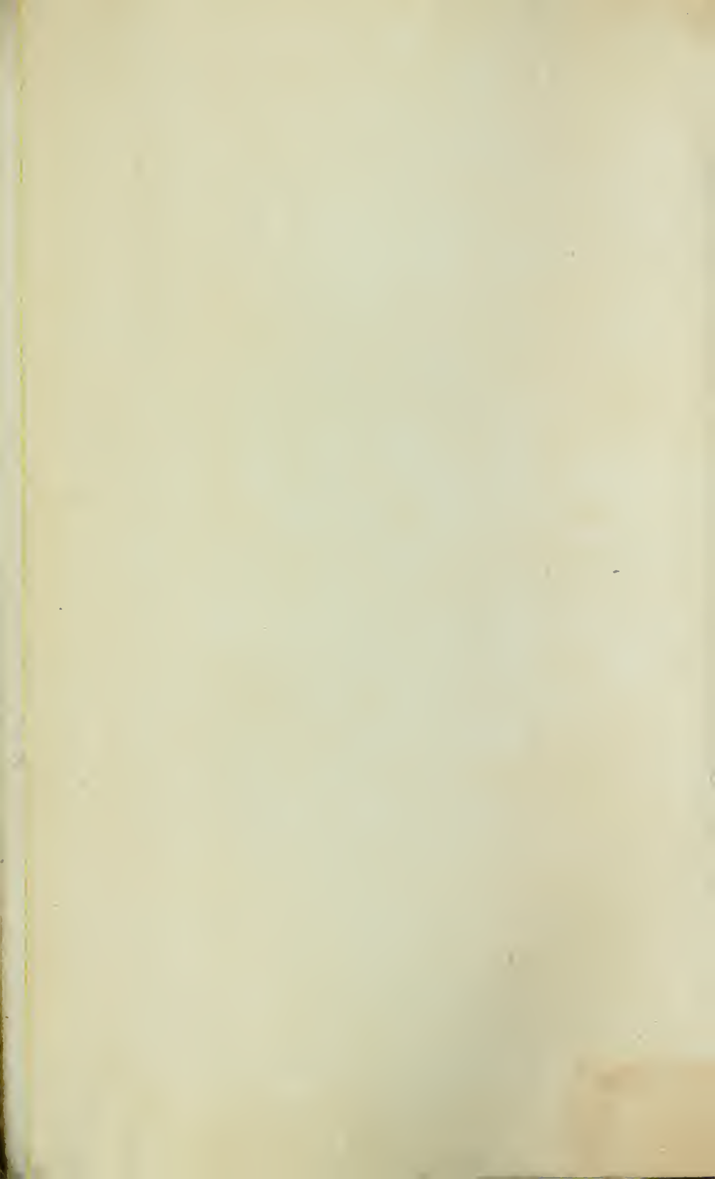


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lhermiteenitalie04jouy

PQ
2311
.S75
H45
1824
t.4
SMRS



MŒURS ITALIENNES.

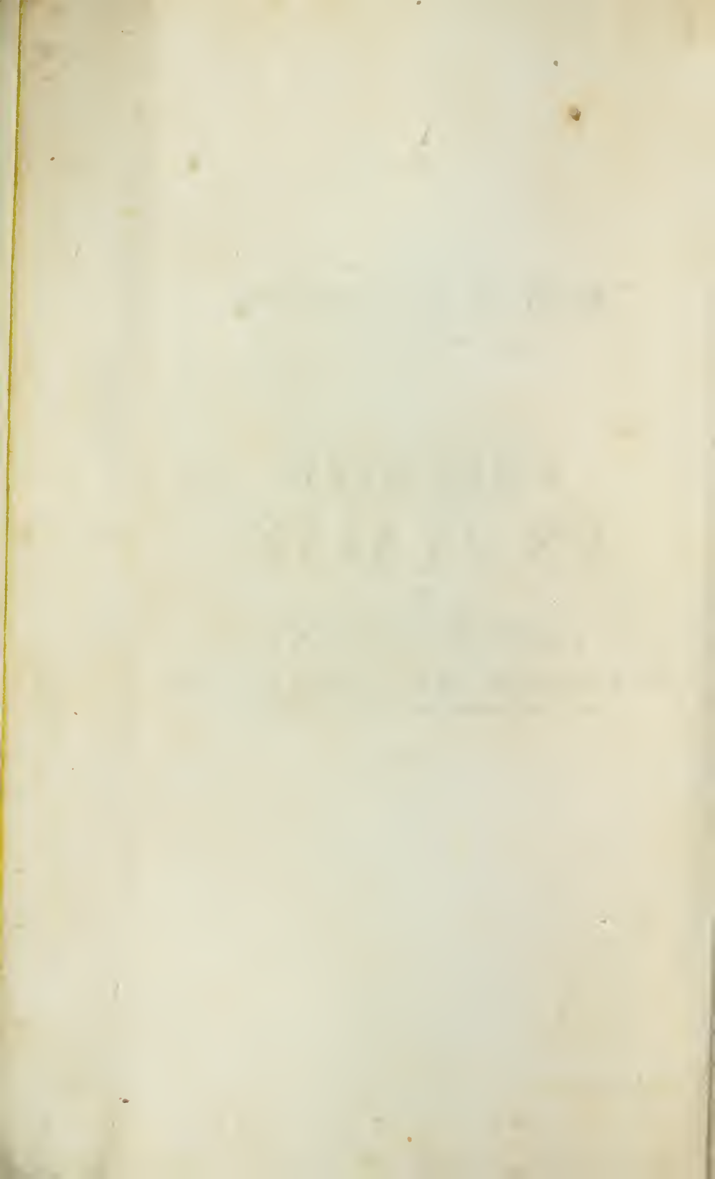
# L'HERMITE EN ITALIE,

OU

## OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET USAGES DES ITALIENS AU COMMENCEMENT DU XIX$^{e}$ SIÈCLE.

T. IV.






ITINÉRAIRE DE L'HERMITE.
ROYAUME
DE
SARDAIGNE
ROY. LOMBARD-VENITIEN
PARME
MODÈNE
ÉTATS DE L'ÉGLISE
TOSCANE
MER
ADRIATIQUE
MILAN
Lodi
Pavie
Crémone
Plaisance
Brescia
Vérone
Vicence
Trevise
Padoue
Mantoue
Ferrare
Parme
Modène
Bologne
Ravenne
Gênes
Golfe de Gênes
Lucques
Florence
Ancone
Pô Fl.
Place du Palais du Roi à Naples.
Ville souterraine, à Pompeii.
Port et ville de Palerme.
ENVIRONS DE NAPLES.
Naples
M. Vésuve
I. d'Ischia
I. de Capri
Golfe de Naples
Golfe de Salerne
Capoue
Salerne
Place S.t Marc à Venise.
Le Dôme à Milan.
L'Île Belle sur le Lac Majeur.

# L'HERMITE
# EN ITALIE,

OU

## OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET USAGES DES ITALIENS
AU COMMENCEMENT DU XIX[e] SIÈCLE,

FAISANT SUITE

A LA COLLECTION DES MOEURS FRANÇAISES

PAR M. DE JOUY,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ET A LA COLLECTION DES MOEURS ANGLAISES.

TOME QUATRIÈME.



BRUXELLES,

AUGUSTE WAHLEN ET COMPAGNIE.

1825.



# L'HERMITE
# EN ITALIE.

## —N° LIV.—

## LE VÉSUVE.

> Lorsque le soleil enflammé, ou que la lune large et rougie se lève au-dessus du Vésuve comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de la Pouille, l'île de Caprée, la côte du Pausylippe, Baïe, Mysènes, Cumes, l'Averne, les Champs-Elysées, et toute cette terre virgilienne, présentent un spectacle magique.
>
> M. De Chateaub., *Lettre à M. de Fontanes.*

« Eh bien! mon cher Hermite, me dit un jour le chevalier en sortant de table, voulez-vous venir ce soir à Saint-Charles? La marquise de Gallo, que j'ai vue ce matin, doit y aller, et vous lui ferez une visite dans sa loge. —Mais ce sera peut-être un peu sans cérémonie? — Point du tout; ici c'est l'usage, et une visite au théâtre vaut une visite à domicile. Du reste, je n'ai point trahi votre incognito. — Eh bien! je n'y vois aucun obstacle; allons à Saint-Charles. » je fis ma toilette en hâte, et je m'acheminai avec le

chevalier vers ce magnifique théâtre. Le roi et la reine y vinrent ce soir-là avec plusieurs personnes de la cour. Nous nous plaçâmes dans une loge au second rang, qu'un des amis du chevalier lui avait prêtée. Nous étions placés de manière à bien voir presque toute la salle; et nous écoutâmes en causant, selon l'usage des Napolitains. On donnait encore *la Vestale*, et, bien loin de m'en plaindre, je trouvai à l'admirable musique de Spontini un charme tout nouveau. Mlle Colbran chanta le rôle de Julia d'une manière ravissante, et tous les rôles me parurent mieux remplis qu'à Paris, à l'exception de celui du grand-prêtre. Je fus plus que jamais convaincu d'une chose, c'est que la langue italienne est pour beaucoup dans la supériorité que l'on accorde à la musique des Italiens; c'est du moins à cela que j'attribuai le vif plaisir que me fit cet opéra. je dois ajouter qu'on l'exécuta sur un mouvement plus rapide qu'à l'Opéra de Paris.

Après le premier acte, nous allâmes faire notre visite à la marquise, et nous restâmes dans sa loge pendant tout le second. Je la trouvai aussi aimable que je l'avais connue à Paris, quelques années auparavant, lorsque son mari était ambassadeur en France. Plusieurs fois Ferdinand avait voulu le rappeler, mais, comme avant de s'emparer de Naples pour en faire un royaume de famille, Napoléon y exerçait une grande in-

fluence, il avait fini par déclarer qu'il voulait le marquis de Gallo ou personne, et le marquis de Gallo resta jusqu'au moment où il devint ministre des affaires étrangères du nouveau roi. Cependant il n'avait point approuvé le décret furieux dans lequel Napoléon, enivré par la victoire et irrité des relations du gouvernement des Deux-Siciles avec l'Angleterre, avait déclaré que la maison de Bourbon avait cessé de régner en Europe, en traitant la reine Caroline de nouvelle Frédégonde. Dans la loge de M^me de Gallo était une forte jolie petite femme, toute vive, toute gracieuse, que l'on me dit être la princesse d'Avellino, l'une des dames d'honneur de la reine Murat. La marquise me fit promettre de venir la voir le lendemain, et nous mîmes fin à notre visite pour faire place à d'autres. Je reconnus dans la salle plusieurs Français que je connaissais de vue, entre autres la figure large et réjouie de l'ordonnateur Daure, qui remplissait les fonctions de ministre directeur de la guerre; le général Excelmans et le général Paul de la Vauguyon, aide-de-camp de Murat. C'est lui qui avait dépensé tant d'argent quand Murat l'envoya ambassadeur en France. De retour dans notre loge, le chevalier me montra la jolie M^lle de la Vernette, l'une des lectrices de la reine, et M. Frédéric de C....., sous-gouverneur du petit prince Achille, le fils aîné de Murat. M. Bau-

dus, précédemment employé aux bureaux des affaires étrangères en France, était gouverneur de ses enfans. Je m'étonnai qu'un homme du nom de M. de C..... eût accepté ces fonctions, mais le chevalier m'en donna de si excellentes raisons, que je ne pus qu'admirer sa résignation vertueuse, et rendre hommage au sentiment pur qui l'avait déterminé à suppléer à son manque de fortune. Je rencontrai ensuite M. de C..... dans plusieurs sociétés, et je vis en lui un homme du monde instruit comme un savant, ou, si on l'aime mieux, un savant joignant à une instruction riche et variée toute l'amabilité d'un homme du monde.

Deux danseurs français faisaient les beaux jours de la danse à Naples; le rival de Vestris, Duport, et Titus, neveu du conseiller d'état Dauchy, s'y disputaient l'empire de la pirouette et la couronne de l'entrechat. Mais Titus perdait beaucoup à n'être plus secondé par Mariette Conti, qu'un lien d'or retenait à Turin. Toutes ces frivolités servaient de texte à notre conversation. Je vis que le chevalier jouissait du spectacle, mais il n'applaudissait pas, tant il avait peur de compromettre son admiration pour les chanteurs et les danseurs d'autrefois, et il ne manqua pas de me raconter quels soupers délicieux il avait faits chez Mlle Guymart avec Ségur le cadet, le duc de Lauzun et l'abbé de Périgord,

Tel est le charme de la conversation : on est partout en même tems ; les idées se heurtent, se froissent, se concilient ; on passe de la politique à la danse, d'une cavatine aux grands de la terre, et l'on fait le tour du monde sans quitter son fauteuil. Il fallut pourtant quitter nos chaises, car tout en causant nous vîmes arriver le moment où le spectacle finissait. Une foule de spectateurs, avant de sortir, se pressaient dans une grande salle où ce ne fut pas sans surprise que je vis une banque de pharaon. Moi, ennemi du jeu autant qu'on peut l'être, je plaçai quatre francesconi sur une dame ; je gagnai le premier coup ; la dame fit son parolis, et j'en ramassai seize, tout étonné de ma bonne fortune. C'est là que je vis combien les Napolitains étaient joueurs : hommes et femmes se disputaient la place, tandis que les banquiers, impassibles comme le destin, ramassaient de l'or sans s'enrichir, et payaient sans se ruiner. Le chevalier me dit que sans la banque du foyer, l'entrepreneur ne pourrait suffire à toutes les dépenses qu'exigeait son magnifique spectacle, mais que, grâce à elle, il faisait d'excellentes affaires.

Nous reprîmes le chemin du quartier Saint-Joseph, et j'eus lieu d'admirer quelle quantité de torches allumées les laquais portent derrière les voitures ; la rue de Tolède présentait l'aspect d'un incendie mouvant. « Mon cher seigneur,

dis-je au chevalier, je suis enchanté de ma soirée, mais je sens que j'aurai encore plus de plaisir à voir les monumens souterrains, à gravir les flancs du Vésuve ; quand vous retournerez à votre habitation, je vous rappellerai votre promesse et je vous demande la permission de vous accompagner. — Dès demain, si vous voulez. — Mais, demain, je dois faire une visite ; vous avez entendu? — Eh bien! après-demain. — C'est convenu. — Je vous ramènerai à Naples dans quatre jours, et voici comment nos promenades seront distribuées : nous verrons Baja, Mysènes, Cumes, le Vésuve, le palais de Portici, dont je suis très-voisin, Herculanum, Pompeja, et la Torre del Greco. — Il sera fait comme vous voudrez. » Sur cela, nous nous souhaitâmes le bonsoir, et nous rentrâmes chacun dans notre chambre.

Le lendemain, je ne manquai point d'aller voir la marquise, et je trouvai chez elle quelques Napolitains qui me parurent gens de fort bonne compagnie. J'ai remarqué qu'en général les étrangers nous accueillaient avec plus d'empressement que nous ne les accueillons chez nous. Elle m'engagea à dîner pour le jour même, et quand j'y retournai, je trouvai bonne et nombreuse société. Je fus enchanté de voir arriver Charles Filangieri, l'un des hommes les plus remarquables de Naples, et qui passait pour ne

pas être en disgrâce auprès de la reine. Son frère Robert était alors intendant d'une province, et ne se trouvait point à Naples. Ces deux jeunes gens avaient été élevés en France, et voici comment. Vers les derniers tems du directoire, M. Abrial, celui auquel Bonaparte, consul, confia, sans le connaître, le ministère de la justice, sur cela seulement qu'on le lui désigna comme le plus honnête homme de Paris, avait été envoyé à Naples pour y apaiser quelques troubles qui s'y étaient manifestés pendant l'occupation française. Un homme d'une aussi parfaite justice, d'un caractère aussi conciliant, ne put manquer de réussir, et il ramena avec lui quelques jeunes gens parmi lesquels étaient les deux jeunes Filangieri. Tous deux furent élevés au collége Louis-le-Grand, que l'on appelait alors le Prytanée, et Charles, qui était l'aîné et filleul de la reine Caroline, suivit la carrière des armes. Je l'avais beaucoup vu à Paris chez le prince Belmonte, et encore plus chez un vieux juge napolitain nommé Mastelloni. Charles était alors premier écuyer du roi et colonel général des chevau-légers de sa garde; mais je le trouvai toujours le même: les honneurs n'avaient point changé ses mœurs. Après le dîner nous causâmes comme de vieux amis, et il me raconta ses aventures depuis que nous nous étions perdus de vue. Il avait servi dans l'armée française jus-

qu'au moment où Joseph fut affublé de la couronne de Naples ; le désir de revoir son pays le détermina alors à quitter la France, et il fut promptement colonel et écuyer du roi, qu'il accompagna en Espagne, Joseph lui ayant promis la place de premier écuyer. Il paraît que le pauvre sire avait fait la même promesse au général Franceschi, ancien aide-de-camp de Massena. Cette rivalité donna lieu à un duel dans lequel Filangieri eut le malheur d'être trop heureux ; il tua Franceschi à Burgos, précisément le jour où l'empereur y arrivait, vers le milieu de 1808. Joseph, qui ne voulait point autoriser les duels, renvoya Filangieri de son service. L'empereur le fit appeler : « Avec votre tête du Vésuve, lui dit-il, vous avez fait une belle équipée ; retournez en Italie, et attendez à Turin les ordres de Murat ; il ne vous en voudra pas ; il sait ce que c'est. » Les ordres de Murat ne se firent pas attendre ; il rappela auprès de lui Filangieri, qui jouit depuis ce moment d'une faveur qu'il serait à souhaiter que les souverains ne plaçassent jamais plus mal.

Pendant le dîner la conversation fut assez insignifiante, comme elle l'est toujours à la table d'un ministre. Je me trouvais auprès de Salicetti, qui raconta un trait horrible et tout récent de la manière dont les Calabrais traitaient les prisonniers français. Leur cruauté embarrassait

beaucoup Murat, qui ne voulait pas user de représailles, espérant toujours qu'ils se soumettraient à son autorité. Ses troupes ayant repoussé les Calabrais, entrèrent dans un village où ils trouvèrent un adjoint aux commissaires des guerres attaché à un arbre, où il pouvait être expiré de la veille. Ces monstres ne s'étaient point servi d'autres armes que de leurs dents, et tout à l'entour du cadavre on vit à terre les bouchées de chair qu'ils lui avaient arrachées, et cela, parce qu'on avait refusé de leur rendre un de leurs chefs fait prisonnier. Si j'avais eu envie de visiter la Calabre, j'avoue que ce récit seul aurait suffi pour m'y faire regarder à deux fois. Le soir, parmi les personnes qui vinrent rendre visite à la marquise, on me fit remarquer la belle duchesse d'Atri, que l'on me dit avoir été dans les bonnes grâces de Joseph. La marquise me cita tout bas un calembourg que le sénateur Rœderer s'était permis de faire au roi Joseph, dont il avait été, ainsi que le conseiller d'état Miot, l'un des ministres. Un jour, il dit sérieusement au roi : « Sire, les Napolitains sont fort inquiets ; vous savez combien ils tiennent à leur religion, et l'on dit que vous en changez ! — Comment ? — Oui, sire, on dit dans Naples que vous embrassez *l'idole Atri.* » Vers dix heures du soir je m'esquivai à la française, c'est-à-dire sans rien dire à personne, et

je retournai à mon auberge où le chevalier n'était pas encore rentré. Je le fis prier de vouloir bien s'arrêter un moment dans ma chambre avant de se coucher, et nous convînmes de partir le lendemain à huit heures du matin.

La maison du chevalier était une retraite délicieuse d'où l'on jouissait d'une vue admirable. Bien que nous fussions tout près du château de Portici, il ne voulut point souffrir que j'y allasse : « Non, me dit-il, les causes avant les effets ; aujourd'hui une promenade à Baja, à Mysènes et à Cumes ; demain le Vésuve, ensuite les villes qu'il a ensevelies sous des flots de lave et des tourbillons de cendre ; et nous finirons par l'examen des objets qui en ont été retirés. » Je me soumis entièrement à sa volonté.

Arrivés à Baja : « Pourriez-vous, me dit le chevalier, concilier Horace et Sénèque ? — Et en quoi ? — Horace préférait Baja aux sites les plus délicieux de la terre, et selon Sénèque c'était le *deversorium vitiorum*, le réceptacle de tous les vices. — Ecoutez, la philosophie d'Horace n'était pas bien sévère, et peut-être le motif de sa préférence pouvait-il servir à prouver que Sénèque avait raison ; et n'est-ce pas le relâchement des mœurs qui sert d'attraits aux grandes capitales ? — Il se peut que vous ayez raison. »

Nous visitâmes les restes des maisons de plai-

sance de trois hommes fameux ; de Pompée, de Marius et de César. Là sans doute ils auraient trouvé le bonheur, si le bonheur avait pu exister pour eux ; mais il fallait que l'un tombât victime de la bassesse d'un roi d'Egypte, que l'autre renvoyât un esclave de Sylla dire à son maître qu'il l'avait vu assis sur les ruines de Carthage, et que le plus grand des trois s'offrît au poignard de Brutus, sans utilité pour la liberté de Rome. C'est dans cette maison de César que mourut le jeune Marcellus, neveu d'Auguste. La mort et la poésie de Virgile en ont fait un héros ; s'il eût vécu, peut-être eût-il grossi le nombre des tyrans de Rome, car si Néron était mort jeune, on se souviendrait seulement du souhait qu'il faisait de ne pas savoir écrire. « Pourquoi riez-vous? me demanda le chevalier. — C'est que je me rappelle que c'est ici que se forma, pour le malheur du monde, le triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide, et qu'en même tems je songe aux trois consuls dont l'un s'est fait empereur. — Le rapprochement est heureux, mais il n'est pas exact. — Pourquoi? — C'est que jamais le second de nos consuls n'aurait fait pour la belle Cléopâtre toutes les folies que l'histoire reproche à Antoine. »

Nous vîmes dans les environs de Baja, qui n'offre plus que le squelette de la ville antique, un ancien théâtre ruiné que les habitans préten-

dent être le tombeau d'Agrippine; les restes de la maison d'Hortensius, qui serait un grand homme si Cicéron n'avait existé ; *le cento camerelle*, les cent petites chambres que l'on suppose avoir servi de prisons ; les ruines de deux châteaux d'eau, et celles d'un édifice destiné à la célébration des jeux quinquennaux. Nous arrivâmes en quittant Baja au lac Mare-Morto, et à un mille plus loin vers le nord au lac Fusaro ; c'est l'Achéron des Latins, dont le sage, selon Virgile, foule aux pieds les vaines terreurs. Nous ne trouvâmes ni Caron ni Cerbère ; mais nous fûmes infectés par l'odeur du chanvre que les habitans faisaient rouir dans le fleuve stagnant qui séparait l'enfer des Champs-Elysées.

Qui n'a présens à la mémoire ces beaux vers où le poète latin décrit les honneurs funèbres rendus par le pieux Enée au corps inanimé de Mysènes? Voilà donc le promontoire qui conserve à jamais le nom du compagnon d'Enée si habile dans l'art de faire résonner une conque creusée et d'enflammer Mars par ses accens! C'était sur ce cap inspirateur, sous ce ciel passionné, que Corinne devait chanter l'enthousiasme et l'amour. Jadis une flotte romaine y veillait à la garde des belles eaux qui mouillent le golfe de Pouzzoles ; là s'élevaient les plus délicieuses campagnes des Romains quand les arts de la Grèce et la volupté eurent triomphé des maîtres

du monde. Nous vîmes les restes de la maison de Lucullus, où mourut Tibère, fatigué des débauches de Caprée. Avant le milieu du neuvième siècle, Mysènes fut saccagée par les Lombards, et détruite par les Sarrasins cinquante ans après, car on voit les traces des barbares partout où brilla la civilisation. Au bord du cap Mysènes le chevalier me fit remarquer une source d'eau douce qui surgit dans la mer, mais elle me parut beaucoup moins considérable que celle que j'avais observée au golfe de la Spezzia.

Au pied du mont Gauro nous découvrîmes les ruines de Cumes, que j'avais déjà vues dans une de mes excursions solitaires. Que reste-t-il de cette ville si riche, si belle, entourée d'un sol si fertile, à laquelle les anciens prodiguaient les noms de *felix* et de *fortunata?* rien que des souvenirs et quelques débris; mais sa ruine date de loin, car du tems de Juvénal elle était déjà *vacua Cuma*. On croit que Totila, roi des Goths, en fit rétablir les fortifications, car c'est à Cumes qu'il renferma le riche butin qu'il avait pillé en Italie; mais le Persan Narsès, général romain, s'en empara en pénétrant avec les siens par un souterrain que l'on appelait la Grotte de la Sybille, et tua, au milieu du sixième siècle, le chef barbare auquel il enleva ses trésors. Au commencement du douzième, les Napolitains, oubliant que la ville nouvelle de Parthénope de-

vait son existence à Cumes, en achevèrent la destruction, après avoir massacré tous les habitans. N'était-ce pas déchirer le sein d'une mère! On ne voit plus à Cumes qu'un grand monument appelé *l'Arco felice*, et un mur élevé d'environ soixante pieds avec une porte que l'on prétend avoir appartenu au temple de Dédale, mais qui plus probablement était l'une des portes de la ville. Nous remarquâmes encore les ruines du temple des Géans, nom qui lui fut donné à cause des statues colossales qui le décoraient. L'une d'elles, représentant Jupiter, s'élève au devant du palais du roi à Naples. En 1666, le cardinal Aquaviva, faisant exécuter des fouilles sur l'ancien emplacement de Cumes, découvrit un temple presque entier qn'Agrippa avait consacré à Auguste. Les eaux infectes et stagnantes du lac de Licola ont remplacé l'ancien port de Cumes, et répandent la contagion dans l'air. Avez-vous quelquefois admiré dans le portrait d'une femme, sa grâce, sa jeunesse et sa beauté, et reporté ensuite vos yeux sur cette femme vieillie et sillonnée par la décrépitude? Cette sensation pénible que vous éprouvez est celle dont vous êtes saisi à l'aspect de ces lieux jadis si beaux et maintenant désolés; la douce haleine de la jeunesse n'est plus qu'un souffle empesté.

C'est à visiter ces ruines et ces vues que nous passâmes la première journée. En rentrant nous

trouvâmes une calèche que nous avions louée à Naples pour le lendemain, et de grand matin nous nous mîmes en route pour le Vésuve, que dans notre promenade à Baja, à Cumes et à Mysènes nous n'avions que rarement perdu de vue. Arrivés à Saint-Sébastien, nous fûmes obligés d'avoir recours à la monture de Sancho pour gagner l'hermitage. Nous traversâmes d'abord des terrains fertiles et bien cultivés ; mais en approchant de l'hermitage, nous ne vîmes plus que des débris de lave, des cendres volcaniques et des pierres calcinées. De légers tourbillons de fumée s'élevaient du sommet du Vésuve, et nous entendîmes une seule fois un bruit souterrain semblable au roulement du tonnerre répété au loin par les échos. J'aurais voulu pour tout au monde être témoin d'une éruption, et comme je manifestais ce désir, le chevalier me dit qu'il avait vu celle de 1779, qui avait eu lieu précisément dix-sept siècles après la fameuse éruption du règne de Titus. « Ce jour-là, me dit-il, nous étions chez le baron de Breteuil, alors ambassadeur à Naples. Nous allâmes visiter le mont avec quelques Français de notre société, accompagnés d'une troupe de lazzaroni intrépides, conduits par Bartolomeo, leur général. Quand je suis revenu à Naples, il y a quelques années, je ne fus pas peu surpris de retrouver encore le bon hermite que nous avions connu précédem-

ment. C'était un Français nommé Velaine, dont le frère était comédien à Paris. Je me rappelle qu'il fit tout ce qu'il put pour nous empêcher d'aller plus loin, mais nous fîmes par curiosité, et, s'il faut l'avouer aujourd'hui, un peu par amour propre, ce qui n'est permis que pour la gloire; nous montâmes comme à l'assaut, ne courant pas moins de dangers que si nous avions voulu emporter une batterie. Deux cents pièces de canon qui tireraient continuellement donneraient à peine une idée du bruit épouvantable qui nous assourdissait. De moment en moment le volcan vomissait des torrens de flammes mêlées de pierres embrasées, dont quelques-unes étaient d'une assez forte grosseur. Nous gravîmes sous le vent, et s'il était venu à changer, c'en était fait de nous. Mais comme on a imprimé dans plusieurs ouvrages la description de ce terrible phénomène, je vous en fais grâce; vous saurez seulement que je ne pourrais me figurer rien de plus sublime et en même tems de plus épouvantable que le travail de la lave enflammée qui, du fond de l'abîme, s'élevait jusqu'aux bouches du cratère, jetait au loin des flots d'une lumière éblouissante, et retombait avec un fracas dont il est impossible de donner une idée. »

Le Vésuve, dont on a plusieurs fois mesuré la hauteur, est élevé de trois mille six cent quatre-vingt-quatorze pieds au-dessus du niveau

de la mer, ce qui ne fait guère plus du tiers de la hauteur de l'Etna, qui, selon Saussure, a dix mille deux cent quatre-vingt-trois pieds. La proportion est encore la même, si l'on compare la base du Vésuve à celle du géant ignivome de la Sicile; l'une a environ vingt milles de circuit, et l'autre soixante milles. Mais, pour qui n'a point vu l'Etna, le Vésuve est une des merveilles du monde; sa forme est pyramidale et conique, et il s'élève comme le phare gigantesque de l'Italie, entre la mer et la chaîne des Apennins, dont il est entièrement séparé par de profondes vallées. Nous arrivâmes péniblement, mais sans aucun danger, au sommet du mont, que nous trouvâmes sillonné de crevasses, et dont la terre, en approchant de la bouche du volcan, était échauffée. La fumée sortait médiocrement et sans bruit; le vent qui la chassait me permit d'observer ces gouffres dont la vue ne peut atteindre la profondeur. Nous avions pris des guides, car, quelque familier que l'on soit avec le pays, on ne se hasarde point sans être accompagné de ces hommes habitués à franchir les cendres dans lesquelles j'enfonçais jusqu'à mi-jambe, et dont je ne me serais jamais tiré seul. Nous revînmes à l'hermitage, accablés de fatigues, où, selon l'usage aussi ancien que le vin de lacryma christi, nous bûmes un verre de cet excellent vin. Je ne fus pas, je l'avoue, aussi

content de cette promenade difficile que je m'attendais à l'être, et la peine aurait passé le plaisir sans la vue, peut-être unique au monde, dont j'avais joui sur l'espèce de corniche circulaire qui règne autour de la montagne, au milieu à peu près de son élévation. Quelle vue! quels paysages! quel site! C'est la nature, encore plus belle que les admirables imitations de Claude Lorrain et du Poussin.

Personne n'ignore que c'est l'éruption de 79 qui engloutit les villes d'Herculanum, de Pompeja, de Stabia et de Pestum; tout le monde en a lu la description dans Pline le Jeune, et le touchant récit de la mort de Pline l'Ancien : on en compte à peu près une trentaine depuis cette époque. On sait que des cendres du volcan ont été portées par les vents jusqu'à Constantinople, sur les côtes d'Afrique, en Egypte et en Syrie. Souvent la ville de Naples en a été inondée, mais heureusement pour les habitans de cette ville, que des deux pointes de la montagne celle qui la regarde est éteinte. On croit qu'une violente secousse a partagé le sommet du Vésuve en deux cônes qui de loin semblent très-aigus et tout-à-fait rapprochés, quoiqu'ils soient distans de cinq cents toises l'un de l'autre, et que la bouche qui vomit la fumée et la lave ait environ trois cents toises de diamètre. Le fond paraît couvert d'une cendre brune; son niveau inégal

se compose de monticules, de crevasses et de larges cavités d'où sortent la flamme et la fumée.

Le contraste entre la mort et la vie n'est pas plus frappant qu'entre cette montagne et les terrains fertiles qui entourent sa base ; c'est du côté de l'orient que l'on cultive les vignes renommées qui donnent le lacryma christi. Ces cendres qui ensevelissent les villes font la prodigieuse fertilité de la terre. Les habitans de ces campagnes et des demeures voisines situées au pied du volcan, ou sur les escarpemens de ses flancs, y vivent dans une sécurité qui me paraissait inexplicable, mais le chevalier me dit que le Vésuve ne les surprenait jamais ; que le désordre de la montagne les prévenait plusieurs jours d'avance par l'abondance de la fumée et la fréquence des flammes, et qu'ils avaient toujours le tems de gagner la ville en emportant leurs effets les plus précieux. La crise passée, ils reviennent jouir de la douceur et de la fertilité de la contrée, en attendant l'avis d'un nouveau déménagement. On a remarqué que les éruptions avaient presque toujours lieu dans les premiers mois de l'année, et surtout dans le mois de février.

Je suis étonné qu'une plume savante n'ait pas consacré un ouvrage à rechercher l'influence que la découverte des villes enfouies sous la lave a eue sur les arts, et c'est une chose prodigieuse

que l'indifférence des hommes ait pu demeurer si long-tems sans fouiller la campagne de Naples, puisque l'on savait que ces villes avaient existé. Portici est bâti sur la lave qui recouvre Herculanum, et peut-être la maison que nous habitons était-elle située au dessus d'un ancien palais; et le soir, en me couchant, je songeais à l'étonnement que j'aurais éprouvé si, au moyen d'un enfoncement nocturne, je m'étais trouvé le lendemain dans une ville souterraine. Nous nous fîmes accompagner d'un cicerone du pays qui se pourvut d'une torche, d'une lanterne allumée et d'un trousseau de clés, et il nous conduisit au souterrain qui recèle les ruines du théâtre d'Herculanum, la seule partie qui en ce moment fût à découvert, car les fouilles ont été exécrablement faites. On a voulu seulement retirer de dessous terre les objets précieux, et à mesure que l'on avançait, on recouvrait le reste de la ville, au lieu de la déblayer entièrement. Parvenus à une porte qui ressemble au guichet d'une prison, nous descendîmes un escalier de quelques marches; le cicerone ouvrit la porte, nous descendîmes un second escalier; il allume sa torche, et nous voilà dans les détours d'un souterrain obscur que nous suivîmes jusqu'à l'orchestre d'un ancien théâtre, c'est-à-dire jusqu'à cette partie du théâtre située en bas du proscenium, où sont placés nos orchestres. Les deux côtés

sont dominés par des espèces de loges circulaires destinées aux proconsuls, ainsi que l'atteste une inscription qui indique leurs noms. Nous parcourûmes ensuite quelques salles contiguës au théâtre que le chevalier me dit avoir été entièrement découvertes, mais que des barbares ont encombrées de nouveau en partie. A la gauche des loges, et près de la scène, nous vîmes la figure d'une statue de bronze empreinte sur la lave ; les traits en sont parfaitement conservés. Cette statue a été enlevée et déposée au Muséum de Portici. Ah! qu'un homme vraiment doué de l'amour des arts se serait bien gardé de ces indignes déplacemens, et qu'il eût conservé soigneusement des objets aussi précieux dans les lieux mêmes où ils avaient résisté pendant seize siècles loin de l'air aux injures du tems! Voilà tout ce que nous vîmes à Herculanum. Ce fut en 1720 qu'Emmanuel, prince de Lorraine, qui s'était établi à Naples, fit fouiller pour la première fois l'antique ville fondée par Hercule. Pourquoi le demi-dieu n'était-il plus sur la terre? il n'aurait pas souffert qu'un épais Allemand dépouillât sa ville de statues pour les envoyer à Vienne. Il est des choses qui sont la propriété du monde, et qu'il faut laisser où le hasard les a placées!

—N° LV.—

# POMPEJA.

> Et son dernier soupir est un soupir illustre,
> Qui de cette grande ame achevant les destins,
> Etale tout Pompée aux yeux des assassins.
>
> CORNEILLE.

« QUAND on asservit le peuple par le secours de la noblesse, on ne fonde pas une tyrannie de longue durée ; telle fut la tyrannie de Sylla. Il avait vaincu Marius, mais César, qui continua Marius, dut l'emporter sur Pompée, que sa grande réputation militaire et ses richesses avaient mis à la place de Sylla à la tête de la noblesse : ces deux grands hommes avaient une politique différente que la nécessité faisait naître de leur situation. Pompée avait coutume de dire : » Ceux-là sont mes ennemis qui ne se disent point mes amis. » César disait au contraire : « Ceux-là sont mes amis qui ne se déclarent point mes ennemis. » L'un s'appuyant sur des hommes de choix, devait choisir ; l'autre, cherchant sa force dans le peuple même qu'il faisait

l'instrument de sa propre servitude, ne pouvait dédaigner aucun suffrage, et comme c'était être pour lui que de ne pas être contre, son parti se grossit de ceux qui n'étaient pour personne, et c'en fut fait à jamais de la liberté de Rome. Que si les armes de Pompée eussent...... » Bien heureusement pour lui et pour les lecteurs le chevalier m'interrompit en cet endroit, car je crois qu'à la seule idée de visiter les silencieuses cavités de la ville de Pompée, j'allais, comme un écolier de rhétorique, faire un beau parallèle entre César et lui. « En voici une bonne! dit le chevalier en m'interrompant. — Une bonne! quoi? — Dites-moi d'abord une chose : quelle étymologie donnez-vous au nom de la ville de Pompeja? — Mais la similitude de nom m'a fait croire, sans autre examen, que ce nom venait de celui du grand Pompée. — Je ne m'étonne plus de votre bel exorde, et je ne suis pas fâché, je vous l'avoue, de vous avoir pris en défaut. Sachez donc que Pompeja a été ainsi nommé de la pompe triomphale d'Hercule lorsqu'il longea ces rivages avec ses compagnons, après avoir fait la conquête de l'Espagne. — Mon cher chevalier, êtes-vous bien sûr qu'Hercule ait existé? — Mais, sûr ; comme cela. — Mais vous ne doutez point qu'il ait triomphé, et que son triomphe ait donné le nom d'une ville! Allons, j'aime autant mon anachronisme que la tradition adoptée par

les savans ; pourtant, ne le dites pas, on se moquerait de moi. »

Tout en causant ainsi nous avancions vers Pompeja, et nous arrivâmes à Torre del Greco, situé à neuf milles de Naples. Torre del Greco est un village charmant, peuplé comme une petite ville de France. Surpris de voir sortir de terre des moitiés de croisées, de toucher de la main les cloches du grand clocher, le chevalier me dit qu'en 1795, une éruption du Vésuve avait enfoui les deux premiers étages des maisons et les trois quarts du clocher ; que l'on avait construit de nouveaux étages sur les anciens ; de sorte que le premier et le second étaient à la cave, et que quant au clocher, on n'y avait encore fait aucune réparation. Le cadran se trouvait presque à fleur de terre. Après une courte promenade, nous remontâmes en voiture, et nous ne tardâmes pas à arriver à Pompeja, éloigné de cinq milles du Vésuve, que nons voyons s'elever majestueusement devant nous. « Ne craignez pas, me dit le chevalier, de presser de questions le concierge de la ville souterraine ; c'est lui qui nous servira de cicerone obligé ; jamais homme n'a été doué d'une importance plus comique, et il ne demande pas mieux que de parler. » Nous pénétrâmes dans l'enceinte de l'ancienne ville que l'on a fermée pour empêcher les déprédations ; et le concierge commis à la garde de ces

demeures silencieuses nous adressa d'abord un petit discours en forme d'avertissement sur le respect que les modernes devaient aux débris de l'antiquité, et nous voilà au sein d'une grande ville où la destruction a établi un silence perpétuel. Quel projet digne d'un grand souverain ç'aurait été que de déblayer entièrement cette ville, que de la rendre habitable et de la repeupler de nouveau! Mais l'avarice, plus que l'amour des arts et de l'antiquité, a fouillé ces demeures. Pour moi, quelque curieux que je fusse de les parcourir, j'étais encore plus occupé des idées inouies que fait naître l'aspect de ces lieux mornes et isolés. Je songeais aux malheureux habitans, à ces victimes ensevelies vivantes, qui n'avaient pu fuir le torrent dévastateur. Pouvez-vous vous figurer les cris, le désespoir de la tendresse maternelle, ces femmes, ces enfans, ces jeunes filles, ces soldats romains qui pour la première fois connaissaient la terreur, l'avare seul, avec son or inutile, la mort partout présente, et ces longues agonies que terminèrent les angoisses de la faim; tous les maux, et pas une lueur d'espérance! Ah! le chantre seul d'Ugolin aurait pu raconter tant de deuil et de douleurs!

Les maisons de Pompeja n'ont point d'étages, point de jours sur la rue; une porte simple, élevée d'environ six pieds, donne entrée dans une cour carrée au milieu de laquelle on voit une

fontaine destinée à recevoir par des conduits les eaux pluviales. Cette cour est entourée de portiques qui communiquent le jour à des chambres isolées, sans cheminées et sans croisées; la lumière du ciel n'y pénètre que par une petite porte extérieure. Toutes les salles sont pavées en mosaïque. Nous parcourons les maisons, les rues et les palais, nous descendons dans des souterrains qui servaient de caves aux anciens; à l'entrée de l'un d'eux le guide nous arrête. « Ce fut, nous dit-il, dans les fouilles de 1755 que cette porte fut ouverte pour la première fois; en entrant dans cette salle souterraine, on vit disparaître, ou plutôt tomber en poussière une famille qui s'y était réfugiée. Là était une femme tenant un enfant sur l'un de ses bras, et de l'autre une bourse pleine d'or; deux autres enfans étaient groupés autour d'elle et attachés à ses vêtemens. Sans doute elle avait voulu se réfugier contre la cendre, la lave et les torrens d'eau bouillante que lançait le volcan; mais le 24 août 79, la lave ayant englouti toute la ville, elle se trouve enterrée vive dans ce souterrain. Le même jour vit disparaître Stabia, au dessus de laquelle s'élève aujourd'hui Castellamare. Vous pourrez juger par les objets conservés au Muséum de Portici, des inexplicables effets de la lave. Les matières volcaniques n'ont fondu ni l'or, ni l'argent, ni les autres métaux; elles

n'ont altéré ni les pâtes, ni les légumes, ni les noix, ni le fil; et toutefois elles ont détruit les corps humains et calciné des statues de marbre et de bronze. »

Nous étions dans un long souterrain creusé sur une ligne droite, qui me parut se prolonger de près de deux cents pas environ tant à droite qu'à gauche, et de vingt pas de large. Il est entièrement voûté et me sembla trop éclairé, ce que j'attribuai à l'élargissement des ouvertures, causé par l'action de la lave. Ces amphores que je vois encore rangées debout, et légèrement inclinées les unes sur les autres contre le mur du fond, sont là depuis dix-sept cent trente-deux ans. Quelques-unes sont crevées et remplies de cendres. C'est dans ces vases que les anciens conservaient leurs vins.

Sortis de cette habitation, nous parcourons la ville antique. Les rues me semblent étroites et tracées de manière à entretenir la fraîcheur; la grande rue, qui aboutit à deux portes, n'a que la largeur d'une voiture, et des deux côtés règnent le long des maisons, des trottoirs étroits, élevés d'environ sept ou huit pouces; la voie du milieu, pavée de laves dures et irrégulières, offre les traces profondes des roues des chars. Quelle singulière position que celle du voyageur qui interroge les ruines presque intactes d'une ville qui en peu d'heures devint le tombeau de

ses habitans ! Quel silence solennel ! On dirait, à l'arrangement de ces maisons, que les maîtres, momentanément absens, vont y rentrer ; le ciel le plus doux les y invite : un soleil éclatant prodigue sa lumière féconde à ces quartiers déserts. Qu'est-ce donc que cet air que nous respirons? S'il manque aux hommes, ils meurent ; absent des choses, elles se conservent. Nos pas seuls retentissaient au loin, troublaient la tranquillité de la mort qui nous enveloppait. Personne dans ces palais ; pas un être dans ces maisons ; nul ne prie plus dans ces temples ; pas un hôte à qui demander l'hospitalité ! Que de révolutions ont désolé la terre ! combien d'empires se sont élevés et écroulés ! que de générations ont passé depuis que les voûtes de ces théâtres n'ont retenti de la joie tumultueuse des spectateurs !

Je demandai la maison de Cicéron, celle où pendant une seule année il écrivit ses livres *de la Nature des Dieux*, où l'esprit divin sembla lui apparaître comme à Platon et à Socrate, ses *Traités de la Vieillesse, de l'Amitié et de la Gloire* ; elle est encore enfouie sous la lave.

Que servent aux hommes les avertissemens? Seize années avant son désastre, Pompeja avait déjà été ravagée par une éruption terrible, accompagnée de tremblemens de terre. Les habitans firent réparer leurs maisons, aujourd'hui antiques sans être vieillies. Habitans de la cam-

pagne de Naples, fiez-vous donc à ces signes certains qui font votre sécurité ! Les anciens n'avaient pas moins d'expérience que vous, et cependant aucun de ceux qui étaient à Pompeja ne put fuir devant la lave; dans toutes les maisons on a retrouvé des squelettes d'hommes, d'enfans et de femmes; celles-ci étaient encore parées de leurs brillans, de leurs anneaux, de leurs bracelets; qui sait si elles ne venaient pas de se parer pour une fête !

Avant d'entrer dans cette ville de la mort, on voit des tombeaux antiques. Sans doute, le jour même de la dévastation, on y portait encore paisiblement les restes des trépassés. On visite aussi une maison de campagne qui touche à la ville, et dans laquelle on entre par une cour ornée de colonnes qui forment un riche péristyle. Dans l'intérieur de la ville, je remarquai plusieurs enseignes indiquant les objets que l'on vendait dans les boutiques; sur une tablette de marbre placée à l'extérieur de celle d'un marchand de vin, je distingue les empreintes des tasses qu'on y a placées. Nous entrons dans le temple d'Isis, le monument le plus curieux et le plus intéressant de ceux que l'on a découverts jusqu'à ce jour à Pompeja; il fut, dit-on, construit par les habitans d'Alexandrie, qui faisaient, un grand commerce avec cette ville. Ce temple, sans couverture, est de ceux que les anciens appe-

laient hypètres ; tel était à Athènes le temple de Jupiter Olympien. Cet édifice, sans être vaste, me parut d'une architecture élégante et simple ; l'ibis, le loto, l'hippopotame et d'autres figures isiaques sont sculptées sur les murailles ; la déesse était dans le sanctuaire, où l'on arrive par deux escaliers de marbre vert placés aux deux extrémités latérales du temple. Nous descendîmes au dessous du sanctuaire dans une espèce de souterrain où sans doute se retiraient les prêtres d'Isis quand ils voulaient faire parler la divinité. Au milieu du temple s'élève une chapelle, et à côté du péristyle on entre dans une sacristie arrosée par les eaux d'une fontaine. Près du temple d'Isis nous observâmes un autre monument de vingt-trois toises de longueur, orné d'un grand nombre de colonnes. On a lieu de croire que c'était un quartier militaire, car on y a recueilli des armes. Sur les murs sont des dessins grossiers comme ceux que les soldats ont l'habitude de faire dans leurs casernes, et plusieurs noms dont les lettres sont longues et serrées. Un petit temple grec semble avoir fait partie de cet édifice. On a découvert une grande partie d'un théâtre que l'on croit avoir porté le nom de Pompée. Il n'est pas fort étendu, et n'offre rien d'intéressant. Je demandai à notre guide que l'on pensait de l'origine de Pompeja, pour voir s'il se trouverait d'accord avec le che-

valier : voici à peu près ce qu'il me répondit avec le ton capable d'un pédagogue qui endoctrine de pauvres enfans : « Les érudits ne sont pas d'accord : *nous* ne savons pas précisément si c'est la ville qui a donné le nom de Pompée au théâtre, ou si c'est le théâtre qui a fait donner à la ville le nom de Pompeja : son histoire est plus obscure que celle d'Herculanum. Tout ce que *nous* avons pu découvrir, c'est que Pompeja a été fondée par les Opiciens ou Osques, qui habitaient la côte de la Campanie et une partie du Latium : que les Étrusques l'occupèrent ; que les Pélasges, peuple nomade et le plus ancien de la Grèce, et après eux les Samnites et les Romains, s'en emparèrent et l'occupèrent successivement. Quant à son étymologie, *nous* ne l'expliquons point, car *nous* ne fondons pas notre opinion sur les fables qui nous apprennent que Pompeja eut le même fondateur qu'Herculanum, c'est-à-dire Hercule le Phénicien. » Je m'amusais beaucoup à entendre notre *savant* tirer ainsi sur les terres du chevalier, et je jugeai qu'il serait à propos de le stimuler par quelque objection. « Mais, lui dis-je, cette opinion paraît cependant assez raisonnable ; si l'on en croit Strabon, Hercule a fondé un grand nombre de villes, sans compter Porto-Ercole, en Toscane, et il se peut que Pompeja soit de ce nombre. — Monsieur, reprit-il avec dignité, *nous* n'admet-

tons pas légèrement les possibilités; cette opinion est une hérésie historique de mon confrère le cicerone d'Herculanum; je connais ses prétentions; je sais qu'il veut que sa ville soit plus vaste, plus noble et plus belle que la mienne; mais qu'il produise ses titres, je ne le crains pas. Qu'a-t-on trouvé dans les fouilles d'Herculanum? des antiquités beaucoup moins précieuses que celles de Pompeja: et *mes* manuscrits? ils sont en bien plus grand nombre. Quant aux restes d'Herculanum, quels sont-ils? une cave dans laquelle on traverse des corridors noirs et la moitié d'un théâtre. Chez moi, on se promène dans le quart d'une grande ville, d'une ville que l'on pourrait habiter, que l'on habitera peut-être un jour. Ici, Messieurs, ajouta notre cicerone avec enthousiasme, ici l'on devrait établir une académie européenne des plus illustres antiquaires; on y placerait le Musée de Portici, il y serait mieux que dans des salles modernes, et je serais, j'ose le dire, tout aussi capable qu'un autre de conserver à leur place les peintures, les sculptures, le mobilier et les ustensiles qu'on y a trouvés. Voilà mon plan, et je crois que s'il était adopté, sans faire tort à mon présomptueux confrère, j'aurais d'autres titres que lui aux yeux de la science et à ceux de la postérité.» Je laissai quelques momens à notre homme le plaisir de se rengorger, et je lui demandai, après

l'avoir sincèrement complimenté sur son projet, qui, après tout, en vaut bien un autre, de nous mener à l'endroit même où l'on exécutait des fouilles. Nous traversâmes des champs fertiles où croissent la vigne et le coton. Pendant que nous marchions : « Sachez, me dit notre guide, que Pompeja a été fouillée presque entièrement, mais en découvrant un terrain on en a presque toujours recouvert un autre ; tout le monde ne ressemble pas à un Anglais qui a fait charger un bâtiment de notre terre volcanique pour la placer dans son jardin de Londres, et l'on n'a su que faire de toute cette terre. Vous êtes Français tous les deux, à ce que je vois, et je connais bien Monsieur, mais que le diable emporte votre général Championnet ; c'est celui-là qui n'y allait pas de main morte ; il a tout saccagé ; aussi s'est-il fait un beau cabinet d'antiquités, et il a retiré à peu près quatre mille ducats de celles qu'il a fait vendre. »

Il avait à peine fini sa lamentation, que nous étions déjà sur le terrain fouillé par le général français. Nous le parcourons, et nous ne voyons partout que des terres remuées. De ce point assez élevé le cicerone nous fait remarquer l'étendue qu'il suppose à l'ancienne Pompeja : « Ma ville, vous le voyez, avait bien quatre milles de circuit ; autrefois la mer a baigné ses murs. Voyez quelle vue on a d'ici, voyez comme

le vent balance agréablement les gousses arrondies et entr'ouvertes de ces cotonniers ; dans vos pays froids vous n'avez rien de pareil. Si vous m'en croyez, Messieurs, vous rentrerez un moment à Pompeja, car je vois que vous êtes des connaisseurs, et je ne vous ai point montré les deux grands théâtres dont l'un servait aux spectacles de jour et l'autre aux spectacles de nuit. » L'un de ces deux théâtres était précisément celui que nous avions vu, et que l'on nomme, à tort ou à raison, le théâtre de Pompée. Je ne fus point fâché de voir le second : c'est un ampithéâtre entouré de gradins circulaires et assez semblable à ceux que j'avais vus à Rome. Le peuple occupait les plus hauts gradins. On n'avait pratiqué que deux loges, celles des proconsuls, qui sont placées des deux côtés de la scène. Ces deux loges sont en marbre. La scène n'a que très-peu de profondeur.

Certes, ce n'était pas du plaisir que j'éprouvais dans ce morne séjour ; d'ailleurs, ma curiosité était satisfaite ; je ne pouvais cependant m'en arracher, et le chevalier me témoigna plus d'une fois, malgré sa complaisance, que je commençais à mettre sa patience à l'épreuve. Après avoir encore erré dans les rues et être rentré dans plusieurs maisons, je me fis une raison, et je témoignai généreusement à notre cicerone combien j'étais content de ses savantes explica-

tions; je crois même que je lui promis d'être l'un des souscripteurs pour l'exécution de son plan académique, ce qui ne le charma pas moins que mon offrande. Je l'engageai, en le quittant, à adresser une pétition au roi Murat, mais je n'ai jamais su ce qu'il en était advenu. Je crois cependant que la pétition a été envoyée, car on n'a jamais rien fait de ce qu'elle devait contenir.

---

— N° LIV. —

# PORTICI.

*Sed nil dulcius est..... quàm....*
*Certare ingenio, contendere nobilitate,*
*Noctes atque dies niti, præstante labore,*
*Ad summas emergere opes, rerumque potiri.*
LUCRÈCE.

Mais rien n'est plus doux que de lutter d'esprit, de rivaliser de noblesse, de gravir jour et nuit, par un travail constant, jusqu'au sommet de la science, et de conquérir les choses.

« On ne fait bien que ce que l'on fait avec amour propre, et je ne trouve nullement ridicule qu'un homme adonné à une seule occupation en fasse la première chose du monde. Lorsque les manies ne vont pas jusqu'à la démence, elles dénotent même un caractère de bonté. » Je faisais ces observations au chevalier, parce que je m'étais établi auprès de lui le défenseur du cicerone de Pompeja; vraiment, l'importance de cet homme ne le rendait pas ridicule, et j'ai connu des savans qui l'étaient bien plus, témoin ces professeurs de mathématiques qui se récrient sur la grâce d'une démonstration géométrique ou sur l'élégance d'une formule d'algèbre. Sans doute

c'est un grand travers que de parler toujours de ce qui fait l'objet d'études spéciales, mais le travers opposé me paraît cent fois plus fâcheux encore. On dirait que les hommes sont honteux de paraître ce qu'ils sont, et c'est, à mon avis, la meilleure manière de prouver que l'on n'est pas grand'chose. « N'avez-vous pas remarqué, dis-je au chevalier, cette bizarrerie de la plupart des hommes? Jamais un artiste n'est plus content que lorsqu'on lui soumet une question de politique; il est rare qu'un avocat perde l'occasion de discuter sur un plan de campagne, et de tracer des lignes de circonvallation pour réduire une ville; les médecins s'en vont vêtus comme des petits-maîtres; un vieux juge ne néglige jamais de parler de la toilette des femmes, et d'accabler tout un salon de ses plaisanteries en trois points; quant aux militaires, j'avoue qu'ils n'ont pas encore trouvé de texte plus heureux que le récit de leurs campagnes et la description d'une bataille; et je ne connais guère que les petites-maîtresses qui aient plus que les jeunes gens la manie de tout savoir et de parler de tout avec la plus aimable assurance. Les antiquaires forment une classe à part; de ceux-là on peut dire que leur royaume n'est plus de ce monde; ils vivent dans le passé, ne mesurent le mérite des choses qu'au pied de l'antiquité; ils donneraient tout le matériel de l'armée française pour

un fragment du casque des Horaces, et toutes les porcelaines du Japon pour un morceau de l'écuelle de Diogène. — Et les gens de lettres? — Ah! chevalier! les gens de lettres! au nom du ciel, n'en parlons point; si j'entamais ce chapitre, il serait trop long. Ils habitent le pays de l'envie, et l'excès de leur vanité ne leur permet jamais d'être heureux, car quelque éloge qu'on leur donne, ils sont toujours placés bien plus haut dans leur opinion que dans celle de leurs amis, au lieu que les antiquaires sont heureux; j'en ai vu à Rome passer des journées entières sur le Forum, examinant des parcelles de briques et de ciment; le peuple romain mettait moins d'importance à la nomination de ses consuls et au choix de ses tribuns, que ceux-là n'en mettent à restituer un fragment de colonne au temple de Jupiter-Stator, si quelque faction audacieuse veut en gratifier le temple de Mars. Je vois qu'aux environs de Naples ils ne doivent pas trouver moins qu'à Rome l'occasion de disserter, et je serais enchanté si nous en rencontrions quelqu'un au Musée de Portici. »

Nous allâmes visiter cette habitation royale, entourée d'une grande quantité de maisons de plaisance des nobles napolitains. Sa situation, sa vue sur la mer et son Musée en font le principal mérite. Murat et sa cour l'habitaient dans la belle saison, et la reine prenait intérêt aux

fouilles qu'elle faisait suivre avec assez d'activité. Portici est très-vaste ; il fut bâti, en 1738, par le roi Charles de Bourbon. Les jardins et les bosquets en sont délicieux, et les aspects y sont ménagés avec goût. Les antiquités trouvées à Herculanum, à Pompeja et à Stabia, y sont distribuées dans huit grandes salles. D'autres antiquités en remplissent quatorze. Comme nous y entrions, vers une heure, nous en vîmes sortir M. Durand, ambassadeur de France à la cour de Naples, celui qui se battit en duel avec l'ambassadeur de Russie, qui lui donna un assez bon coup d'épée. Nous examinâmes toutes ces curieuses richesses, en donnant spécialement notre attention aux huit salles dout j'ai parlé. Les choses précieuses y sont en telle quantité, que nous ne savions auxquelles nous arrêter, et j'avoue que je regrettai que toutes ces choses ne fussent pas restées à leur place. Je ne sais, par exemple, ce que font là des armures et des instrumens de divers peuples du Nouveau-Monde, à moins qu'on n'ait voulu montrer la supériorité des anciens peuples de l'Europe sur ceux des Amériques, ce qui, je le crois, n'a jamais été l'objet d'une contestation, du moins sous le rapport des arts.

La peinture des anciens, moins avancée que la sculpture, est exposée à l'étude des savans et des amateurs. La sculpture et l'architecture of-

frent des morceaux remarquables. En général on peut dire, à la vue des sujets peints sur l'enduit des murs, qu'ils nous transmettent la mythologie ainsi que l'ont enseignée les anciens poètes. On reproche à ces tableaux un défaut de perspective, n'ayant presque tous qu'un coloris uniforme. On trouve les personnages froids. Cependant quelques connaisseurs attribuent ces imperfections à l'action de l'air, qui a terni l'ancienne vivacité de ces compositions ; ils applaudissent surtout au nu, qu'ils trouvent parfaitement rendu. On peut dire que la plupart de ces peintures composent l'histoire des costumes antiques. Apollon, les neuf Muses, une Victoire, une Renommée, un Hercule, un Télèphe, fils d'Hercule, et la biche qui le nourrit, des bacchantes, des cantatrices des danseuses, un Thésée, le minotaure, des groupes de jeunes filles et de jeunes garçons d'Athènes, une Flore, un dieu Pan, Achille et le centaure Chiron qui lui apprend à jouer de la lyre, une Ariane abandonnée, un Amour, un vaisseau, un satyre, un Bacchus, un Silène, une dryade, des nymphes et des faunes, un Oreste, une Iphigénie, une Hippodamie, un bouc, un Marsyas, une Alcmène, des serpens, un Jupiter peint par *Zeuxis*, un poète tragique, un concert antique, une dame romaine vêtue par ses esclaves, des vues de campagnes, de jardins, sont les sujets de

tous ces tableaux, plus ou moins intéressans.

Un second Musée est composé de dix-sept chambres pavées en mosaïques, qui renferment une foule de monumens antiques, et dont les armoires contiennent des objets d'un volume moindre, mais encore précieux. Ce sont en général des ustensiles de ménage, des instrumens pour les sciences et les arts, des masques, des priapes, des sonnettes, des lampes de mille formes, quelques-unes obscènes, que l'on suppose avoir servi au culte de Vénus; des sistres de plusieurs sortes, et autres instrumens de musique; ceux du labourage, et en général de la campagne; des vaisseaux et autres vases pour les bains; tous les objets qui composaient la toilette des dames Grecques et Romaines, insuffisans pour celle de nos élégantes Parisiennes. On y voit des verres peints et travaillés d'une façon inimitable. On trouve aussi des papiers écrits et roulés : leur longueur est celle de l'in-octavo. Une partie a échappé à l'action du feu, mais l'humidité l'a entièrement dissoute. D'autres rouleaux, réduits en charbon, sont les seuls que le père Antoine *Pioggi Somasco* ait pu dérouler par un procédé de son invention, sans endommager les caractères. On remarque encore une petite presse qui, sans doute, facilitait aux anciens les moyens de copier leurs manuscrits; presse qui approche tellement des nôtres,

qu'il semble qu'un léger effort suffisait ensuite pour inventer celles-ci. On remarque aussi les poids et mesures, les horloges, les cadrans des anciens. L'une de ces horloges a la forme d'un jambon, dont la queue relevée sert d'aiguille. Notre *Encyclopédie* prétend que cette construction est contraire à toutes les règles de la gnomonique : cependant il paraît certain qu'elle suffisait aux anciens. On observe des bustes et des ouvrages en bronze, quelques-uns en marbre : des chandeliers d'or et d'argent, d'argile, de toutes grandeurs, des chaudrons et des fourneaux, des ustensiles de cuisine en cuivre, sans étame, et d'autres doublés de feuilles d'argent. On voit aussi des fontaines lustrales, des monnaies, des médailles, des camées, des anneaux, des colliers. On remarque surtout avec une vive curiosité des grains, des légumes durcis, de l'orge, de l'huile, du vin, des raisins, une tourte même, le tout échappé au feu, et presque corporifié. Les petits bustes en bronze des dieux y sont nombreux, ainsi que les bas-reliefs en marbre ; des morceaux de mosaïque, parmi lesquels deux ouvrages de Dioscoride de Samos, qui nous ont transmis le jeu de deux actions comiques. La plus belle statue de marbre qui attache les connaisseurs est celle de Mercure. Quelques amateurs la regardent comme la plus belle qui nous soit parvenue de l'antiquité.

Elle est de grandeur naturelle. Le corps du dieu se porte en avant; la jambe gauche est tirée en arrière; la main droite s'appuie sur un genou, et la main gauche élève le caducée.

Les deux lutteurs ne contribuent pas moins à prouver que la sculpture des anciens était plus perfectionnée que celle des modernes.

Les bronzes abondent dans ce Musée, parce qu'ils avaient plus de solidité pour résister à la destruction; ils surpassent le nombre de tous ceux que l'Europe possède.

Les deux dernières chambres contiennent des marbres, des bas-reliefs qui ont été recueillis en d'autres lieux qu'Herculanum, Pompeja et Stabia, à la suite des fouilles faites dans le royaume de Naples. On remarque une *trirème*, sorte de galère trouvée à Pozzuoli.

On voit en outre, dans la dernière, les tables d'Héraclée, trouvées près de Tarente en 1732, ainsi qu'un encrier à sept faces, dont l'ample capacité alimenta si bien la plume de Martorelli, que cet auteur nous a laissé deux volumes in-4° de commentaires sur ce vieux monument.

Huit autres pièces renferment pêle-mêle une foule d'autres objets antiques, qu'à défaut de place il n'a pas été possible de loger dans les autres salles du Musée. Peut-être ne sont-ils pas assez précieux pour obtenir les honneurs d'une exposition méthodique. Une grande ville pour-

rait encore en former un Musée distingué.

En sortant de Portici, on observe avec peine que ce riche et curieux Muséum est placé au dessous du Vésuve, qui peut l'engloutir une seconde fois sans remède. Le roi de Naples, avant d'être forcé de sortir de ses états, envahis par les troupes de Bonaparte, avait résolu de transférer ces antiquités à l'Académie de sa capitale.

Nous restâmes à Portici jusqu'à la nuit; en rentrant, nous trouvâmes chez le chevalier un de mes amis de Naples qui était venu pour dîner avec lui, et qui resta à coucher, le chevalier lui ayant demandé de me ramener le lendemain à Naples. Pendant le dîner, qui était fort bon, et après, la conversation fut fort intéressante, et comme elle roula sur des lieux que je n'avais point visités, je cherchai à m'en rappeler le plus de choses possible. Le chevalier me dit que deux belles statues équestres que j'avais remarquées sans lui en parler, sous le péristyle du palais, étaient celles des consuls Nonius et Balbus, père et fils, et qu'on les avait trouvées, ainsi que plusieurs autres statues, à l'avant-scène du théâtre d'Herculanum. Ces messieurs me détournèrent de pousser jusqu'à Stabia, m'assurant que je n'y verrais rien de plus curieux qu'à Pompeja. Stabia fut engloutie par la même éruption qu'Herculanum et Pompeja;

Stabia est presque entièrement recouverte par Cartellamare, que j'avais vu de l'un des flancs du Vésuve. Elle est à trente mille de Naples, et à vingt-quatre milles au midi du volcan ; les Napolitains s'y rendent pour y prendre des eaux minérales. On ne sait rien de positif sur la fondation de cette ville antique ; mais Sylla l'avait détruite, et ce n'était plus qu'un village quand le Vésuve couronna l'œuvre de Sylla. Ce village jouissait d'une grande réputation auprès des Romains, qui attribuaient au lait de ses vaches une vertu sanitaire. Une médaille frappée sous l'empereur Geta représente une vache de Stabia avec les mamelles gonflées de lait. Aujourd'hui, c'est dans les environs de Castellamare que se font les récoltes les plus abondantes de coton.

Les brigands qui infestaient une partie des côtes du royaume de Naples jusqu'à Reggio ne me permirent pas d'entreprendre d'autres excursions, mais la mémoire du chevalier y suppléa. » Je regrette, me dit-il, que vous ne puissiez faire le voyage de Salerne, de Pestum, et de la côte d'Amalfi, car, lors de mon premier voyage dans ce pays, c'est ce qui m'intéressa le plus. Vous n'auriez sûrement pas visité sans intérêt le berceau de cette fameuse école de médecine qui, vers la fin du onzième siècle, remplit l'Europe du bruit de sa renommée. Son université, qui compta Charlemagne au nombre de

ses protecteurs, passe pour plus ancienne que celles de Paris et de Bologne. Salerne, bâtie en partie sur le bord de la mer qu'elle domine, s'élève sur une hauteur entièrement isolée de la chaîne des Apennins. J'y vis avec intérêt la cathédrale construite sur les fondemens d'un ancien monument. C'est une église gothique, qui renferme les tombeaux de plusieurs personnages célèbres. Quand j'y allai, le respectable archevêque qui vivait alors avait fait construire son propre tombeau vis-à-vis celui d'un des plus fougueux successeurs de saint Pierre, Grégoire VII, qui y est enterré. — N'est-ce pas Grégoire VII qui fut chassé de Rome par les armes impériales? — Oui, mais Robert Guiscard lui fit payer assez cher l'appui qu'il lui demanda : il lui prodigua tous les honneurs, mais il le retint prisonnier à Salerne, où il mourut de dépit de ne plus pouvoir bouleverser la chrétienté, ce qui n'a pas empêché l'un de ses successeurs, Grégoire XII, de le canoniser; il n'a jamais été reconnu comme saint qu'à Rome et à Salerne, et pendant long-tems il fut défendu de célébrer sa fête à Naples. Le souvenir de Salerne me rappelle l'histoire de Pierre Baliardus. — Qu'est-ce que c'était donc que Pierre Baliardus? — Il est enterré à Salerne, dans une église que l'on appelle, si ma mémoire ne me trompe, l'église des Olivetains; et voici à peu près ce qu'on lit sur l'un des murs intérieurs :

« Baliardus était un maître d'école âgé de près de cent ans, et passait pour un grand sorcier; un jour trois de ses écoliers, qui étaient ses petits-fils, trouvèrent son livre de magie, et lurent tout haut un passage cabalistique. Les démons, s'entendant appeler dans leur langage familier, accoururent aussitôt, ce dont les trois écoliers eurent une telle frayeur qu'ils moururent sur-le-champ. De retour chez lui, Baliardus, accablé du malheur arrivé à sa famille, évoqua à son tour les démons et les accabla de reproches. Ceux-ci prouvèrent leur innocence. Baliardus, au désespoir, prit aussitôt son grimoire et le brûla; au même instant et à la même place, il sortit de terre une fontaine dont l'eau n'a jamais cessé de couler depuis ce tems, ce qui ne permet pas de douter de la vérité de cette histoire; quant à Baliardus, il se jeta à genoux devant un crucifix, suppliant Dieu de lui donner quelque preuve de sa miséricorde. A l'instant le Christ ouvrit les yeux, se pencha en avant et le vieillard mourut de l'excès de sa joie. Non loin de cette inscription, est un sarcophage auprès duquel aucun Français ne s'arrêtera sûrement pour faire ses prières. Il contient les restes de Jean de Procida, premier auteur des vêpres siciliennes. Pardon, ajouta le chevalier en se tournant vers son ami, j'oubliais que vous êtes Sicilien; mais les hommes sages de tous les pays

ne sauraient excuser des massacres semblables aux vêpres siciliennes.— Et à la Saint-Barthélemy, ajouta le Sicilien. — Et à ceux, ajoutai-je à mon tour, dont la France était, il y a encore peu d'années, le témoin et la victime. J'établirai cependant une différence; à la Saint-Barthélemy et pendant la terreur, c'étaient des compatriotes que l'on frappait ; les Siciliens, du moins, peuvent alléguer pour excuse les vexations dont les accablaient des usurpateurs étrangers. » Je vis que cette réflexion de ma part fut infiniment agréable au Sicilien, et j'avais quelque raison pour me mettre bien avec lui.

« Pestum, reprit le chevalier, après un moment de *causerie*, est à environ trente milles de Salerne. Bien que l'on sache très-imparfaitement l'histoire de cette ville, on n'ignore point qu'elle fût d'abord une colonie de Doriens; les voluptueux Sybarites la rétablirent ensuite et l'embellirent. Façonnée au joug des Romains, plus de deux siècles avant l'empire, Pestum ne fut plus célèbre que par le parfum de ses roses. Les heureux habitans de cette ville vécurent long-tems au sein de l'abondance et du repos. Ses ruines majestueuses redisent encore son antique splendeur; ses murs d'enceinte, qui n'avaient pu résister aux Romains, ont vu se briser les efforts du tems, et s'élèvent encore presque entiers autour d'un espace circulaire de trois

milles. Quatre portes marquent les quatre côtés de la ville, traversée du midi au nord par une rue droite et régulière. C'est à l'est de Pestum que l'on retrouve les ruines de ses principaux édifices; son temple, que devraient incessamment étudier les architectes, est un des plus beaux modèles de simplicité et d'élégance que nous ait légués l'antiquité. Long-tems les ruines de Pestum furent, pour le monde savant, comme si elles n'en eussent pas été; ce fut un jeune peintre, qui, s'étant égaré à la chasse, en fit la découverte; c'est, du moins, ce que l'on m'a raconté; mais je dois vous prémunir contre cette opinion, car de toutes les parties du beau golfe de Salerne on aperçoit ses belles colonnes, éternelle condamnation des architectes modernes qui cachent sous d'innombrables ornemens leur impossibilité à rien produire de simple et de majestueux. Pour vous en donner une idée, je vous rapporterai le mot heureux de Lucien Bonaparte : il trouva que les colonnes du temple de Pestum ressemblaient à des vers d'Homère.

» J'étais à Pestum le 31 janvier 1783, et je dois me souvenir de cette époque désastreuse; je poussai, le lendemain, ma curieuse investigation jusqu'à Scylla. J'étais toujours sur le rivage, admirant les côtes enchanteresses de la Sicile, projetant d'y faire un voyage. Un avis

de M. de Breteuil me fit revenir sur-le-champ à Naples, où je retournai par mer. J'arrivai à Naples le 4, et ce fut le 5 qu'eut lieu l'effroyable tremblement de terre qui ravagea ces belles contrées. Je dois avoir conservé, dans mes papiers, la copie d'une lettre qu'un des habitans de Scylla écrivit peu après à un voyageur que j'avais eu pour compagnon lors de ma première excursion au Vésuve; elle contient des détails exacts sur ce désastre horrible. »

Le chevalier ma laissa quelques momens seul avec le Sicilien, qui me parut un homme de fort bonne compagnie; au bout de quelques minutes il me rapporta la lettre suivante :

« Scylla, 10 février 1783.

« Comment vous décrire les horreurs dont
» j'ai été sans cesse environné depuis le moment
» fatal où je vis périr ma malheureuse patrie?
» comment trouver des expressions capables de
» rendre tout l'excès de ma sensibilité, ou de
» peindre la millième partie des désastres qui
» nous sont arrivés? Dieu! quelle journée, et
» de quelle nuit n'a-t-elle pas été suivie!

» Le 5 février, à dix heures trois quarts,
» nous sentîmes une secousse qui commença par
» une espèce de soulèvement de la terre, ce qui
» donna l'alarme et le tems à presque tous les
» habitans de sortir de leurs maisons. Quelques-

» uns coururent aux fenêtres et sur les balcons;
» d'autres cherchèrent un asile sous les voûtes
» de leurs portes. Ce soulèvement fut suivi par
» un ébranlement et un balancement pendant
» lequel nous vîmes nos maisons s'écrouler de
» toutes parts; les murs et les tours du château
» se fendirent, et se renversèrent sur la ville;
» les maisons situées au dessous furent écrasées
» et réduites en poussière, et il périt cent cin-
» quante personnes de cette chute. A la nuit,
» un nombre assez considérable d'habitans,
» dont la plupart étaient matelots, gagna la
» plage, à l'exemple de leur seigneur; ils y ten-
» dirent des tentes et se couchèrent dans leurs
» bateaux, espérant y passer ainsi la nuit dans
» une parfaite sûreté, éloignés, comme ils
» étaient, de tous bâtimens. Le ciel était clair
» et serein, la mer dans un calme parfait, et
» tous ces malheureux cherchaient dans un doux
» repos l'oubli de leurs maux. Dans cet état,
» un peu après minuit, tout le promontoire de
» Campalla tomba à la fois dans la mer, sans
» qu'aucun tremblement eût annoncé cette chute.
» Cette masse repoussa la mer vers le Godilla
» del Faro, où elle entraîna vingt-huit personnes
» avec leurs bateaux et leurs maisons; et reve-
» nant ensuite, avec une violence redoublée,
» dans son lit ordinaire, elle s'éleva sur la plage
» de Scylla, et sur une étendue des trois milles,

» le long de la côte, de trente palmes au dessus
» de son niveau ordinaire. En se retirant, elle
» emporta deux mille quatre cent soixante-
» quinze personnes qui étaient couchées sur le
» rivage et dans des bateaux. Les cris des ha-
» bitans qui se trouvaient assez éloignés pour
» échapper au malheur, et de ceux qui s'étaient
» réfugiés sur les montagnes voisines, furent
» vraiment déchirans. Le jour offre un spectacle
» non moins affreux, huit cents cadavres furent
» jetés sur la côte, la plupart si horriblement
» défigurés par les coups qu'ils avaient reçus des
» pièces de bois emportées en même tems qu'eux,
» qu'à peine il était possible de distinguer un
» seul trait de leur figure. En versant des tor-
» rens de larmes, nous travaillâmes à ramasser
» leurs tristes restes, et à les brûler, pour pré-
» venir l'infection que la pourriture de ces corps
» aurait pu occasioner. On en retira quelques-
» uns qui donnaient encore quelques signes de
» vie, mais tellement meurtris et estropiés,
» qu'on ne pouvait guère espérer de les sauver.
» Hélas! il fallait plutôt le craindre; car que
» leur restait-il qui pût leur faire souhaiter de
» vivre? leur biens étaient perdus, leurs amis
» et leurs parens ruinés; la famine, la peine et
» les maladies, c'est tout ce qu'ils avaient à
» attendre. »

— N° LVII. —

# LE SICILIEN.

*Schiavi siam si! ma schiavi ognor frementi.*
ALFIERI.

Oui, nous sommes des esclaves, mais des esclaves toujours frémissans.

Tous les gouvernemens de l'Europe, à l'exception du cabinet de Londres, avaient reconnu le nouveau gouvernement napolitain; mais l'empereur ne voulait voir dans les rois qu'il créait que des préfets de grandes provinces; il n'avait pas même pris la peine de dissimuler que leurs premiers devoirs étaient envers lui. Ils se trouvaient donc dans l'alternative ou de trahir celui par qui ils étaient, ou les intérêts des peuples qui leur étaient confiés. Louis Bonaparte, le plus honnête homme de la famille, avait compris que la reconnaissance qui oblige un particulier n'est plus qu'une lâche trahison quand elle s'exerce aux dépens d'une nation, et il aima mieux déposer la couronne de Hollande que d'être l'instrument aveugle des volontés de son frère. Son exemple instruisait Murat; mais Mu-

rat, doué de plus d'énergie, voulait conserver la couronne et ne point obéir à cette politique aussi absurde qu'elle était atroce. Il n'est rien, en effet, de plus absurde que de croire à la possibilité de maintenir des dynasties nouvelles, quand un malaise général est la condition de leur existence. A cette époque, Bonaparte, étroitement allié avec la maison d'Autriche, n'était en guerre qu'avec l'Angleterre, et il fallait que tous les gouvernemens favorisassent l'exécution de son vaste plan connu sous le nom de système continental. Les marchandises saisies et brûlées, quand il se réservait le droit exclusif d'accorder des licences, dont il grossissait la fortune de ses favoris, produisaient sur les peuples d'Italie un effet contraire à celui que l'on en attendait, et Murat, sans oser se déclarer contre un système si à charge à son royaume, aurait vivement désiré pouvoir se rapprocher de l'Angleterre. Bonaparte sentait la position de son beau-frère, aussi l'environnait-il d'espions chargés d'examiner ses moindres démarches. Murat prenait le titre de roi des Deux-Siciles, mais il n'en possédait qu'une, et avait reconnu l'impossibilité de s'emparer de l'autre. Le pape, qui semblait regarder les événemens de la terre comme l'accomplissement des volontés de Dieu, s'était soumis à une espèce de fatalisme religieux; il avait donc reconnu Murat comme roi de Naples,

parce qu'il l'était de fait, mais non point comme roi de la Sicile, pour n'en pas autoriser la conquête, et c'était un grave empêchement aux premiers projets de Murat dans un pays où l'influence religieuse était loin d'être détruite. Cependant Murat avait un parti en Sicile, comme le malheureux Ferdinand en avait conservé un dans ses états du continent : Ferdinand continuait d'exercer en Sicile, comme le roi de Sardaigne en Sardaigne, une ombre d'autorité sous la despotique protection de l'Angleterre. Dans cet état de choses, il était impossible à un Français d'entreprendre le voyage de la Sicile. Je regardai donc comme une bonne fortune la rencontre d'un habitant de cette île, qui me paraissait un homme instruit, et qui se recommandait que de reste par l'amitié de la personne chez laquelle je l'avais rencontré. C'était cependant un faible dédommagement au désir que j'aurais eu de visiter un pays berceau des sciences et des arts, et qui fut pour l'antique Italie ce que l'Italie a été depuis pour le reste de l'Europe.

Après une nouvelle visite à Herculanum et à Portici, dont les jardins toujours verts offrent l'image d'un printems éternel sous le ciel le plus doux du monde, nous prîmes congé du chevalier, et à deux heures de l'après-midi, nous commencions à rouler sur la route de Naples. Nous rentrâmes en ville par le pont de la Ma-

deleine, sur lequel s'élève une statue de saint Janvier. Cette statue est l'objet particulier du culte des Napolitains, qui ne lui attribuent point les éruptions du Vésuve, mais qui, au contraire, lui rendent des actions des grâces pour toutes celles qui n'ont pas eu lieu. « C'est, me dit le Sicilien, en agir avec un saint comme il est prudent de le faire avec les grands de la terre, que l'on doit remercier du mal qu'ils ne font point. » La route que nous venions de suivre était délicieuse : c'est une grande chaussée unie qui longe les bords de la mer, et au milieu de laquelle nous trouvâmes un village charmant, presque entièrement composé d'habitations élégantes. Nous arrivâmes à l'heure du dîner de l'auberge, et le Sicilien voulut bien rester à dîner avec moi, en me faisant promettre de venir le lendemain chez lui. C'était un épicurien dans la force du terme; quoiqu'âgé de soixante ans, il était logé comme une petite-maîtresse, et j'ai vu peu d'hommes aussi recherchés dans tout ce qui tient à leur personne ; mais je lui trouvai quelque chose de mystérieux dont je ne pouvais me rendre compte. Je fus fort surpris quand il me demanda des nouvelles d'un Français que j'étais loin de croire qu'il pût connaître, et que je ne connaissais moi-même que de réputation, et comme auteur de farces divertissantes que j'avais vues représenter sur les petits

théâtres de Paris. C'est du chevalier Aude qu'il me parla. « Je le voyais beaucoup, me dit-il, lorsqu'il était attaché, en qualité de secrétaire, au marquis de Carraccioli, et, soit dit entre nous, le marquis lui a dû une partie de sa réputation d'homme d'esprit, car dans la maison, dont j'étais l'un des familiers, M. Aude passait, avec quelque raison, pour avoir écrit les lettres qui ont fait tant d'honneur à celui que le public en a cru l'auteur.

» Je fis alors un voyage en France, et c'est de cette époque que date ma liaison avec l'excellent et aimable homme chez lequel j'ai eu l'honneur de vous rencontrer ; vous voyez que nous sommes de vieilles connaissances. Nous différons on ne peut plus de manière de voir, car autant il est attaché aux principes monarchiques, autant je suis amant passionné de la liberté, et c'est, je vous l'assure, une passion bien malheureuse dans le cœur d'un Sicilien ! Nous avons un pays, mais non pas une patrie. Jetez les yeux sur l'histoire de notre île, et vous verrez combien les peuples paient cher l'avantage tant envié d'être nés sous un climat favorisé de la nature; la beauté du ciel, la fertilité de la terre sont des dons funestes quand ils excitent la convoitise de la force et l'injustice de la puissance. Heureux les peuples voisins du pôle! l'air qu'ils respirent n'est pas parfumé par les douces

exhalaisons des fleurs, mais ils respirent un air libre. Il n'est peut-être point de pays qui ait éprouvé autant de révolutions que le nôtre. La nuit des tems recouvre notre origine; mais, depuis l'époque où l'on a pu recueillir quelques traditions, notre histoire présente un long tissu de malheurs, une lutte sans cesse renaissante de la tyrannie pour usurper le pouvoir, et de la liberté pour le ressaisir. Au milieu de ces guerres civiles, l'invasion étrangère paraît toujours menaçante, et depuis que Rome nous a flétris du titre de nourriciers du peuple romain, la Sicile n'a fait que changer de maîtres : bien plus! nos maîtres n'ont pas toujours daigné nous honorer de leur présence; ils ont commis à des vice-rois les soins du gouvernement, et nous ne sommes, à vrai dire, qu'une colonie de l'Europe. Et cependant il n'est pas d'hommes qui poussent plus loin que nous l'amour et le besoin de l'indépendance : le poète Alfieri nous a admirablement dépeints dans l'un de ses plus beaux vers :

» *Schiavi siam, si! ma schiavi ognor frementi!*

» On se plaint de l'apathie du peuple sicilien; mais, comment en serait-il autrement? Est-ce pour nous qu'un sol généreux prodiguerait ses trésors à la moindre sollicitation de l'agriculture? Ah! si nous étions un peuple

libre, vous verriez bientôt nos mers se recouvrir de vaisseaux, l'abondance renaître de toutes parts, la population presque éteinte prendre un nouvel essor, et nos villes magnifiques sortir du tombeau où l'on vient encore admirer leurs cadavres gigantesques; la poésie et la peinture ne seraient pas long-tems étrangères à la patrie de Théocrite, aux lieux qui virent naître le maître de Zeuxis; il naîtrait de nouveaux Diodore si notre histoire offrait des traits dignes d'être racontés, et du sein de cette Syracuse où naquit et mourut le grand Archimède s'éleveraient encore des hommes dont la science étonnerait le monde, et qui seraient la gloire de leur patrie. Voulez-vous juger ce peuple que l'on peint tout à la fois comme indolent et comme extrême ? Rapprochez dans les tems anciens et dans les tems modernes deux principaux traits de son histoire.

» Les colonies grecques qui s'établirent les premières en Sicile y avaient fondé des gouvernemens aristocratiques ; la démocratie les remplaça. A peu près vers le tems où Carthage envoya des armées pour s'emparer de la Sicile, les vertus de Gélon le firent monter au trône ; et, par une exception peut-être unique, roi, il fut encore plus vertueux qu'il ne l'avait été pour le devenir. Son frère Hiéron régna en tyran, et à sa mort le peuple secoua le joug ; mais de nou-

veaux tyrans, tels que les deux Denys et Agathocle, usurpèrent la puissance, et le peuple ressaisit encore la liberté. Vous savez ce qu'est le peuple dans sa fureur; eh bien! quand il brisa les images de ses rois, les statues de Gélon furent épargnées! — Hélas! interrompis-je, vous me rappelez que celle de Henri IV ne le fut pas quand la populace de Paris se livra aux mêmes fureurs! — Mon autre exemple est tiré de cette grande, sublime et vertueuse entreprise qui seule suffirait pour honorer la mémoire d'un peuple, et que vos historiens ont flétrie sous le nom de *vêpres siciliennes*. Le petit nombre de Français vertueux que l'on comptait dans l'île ne tomba point sous le poignard, tant le peuple savait respecter la vertu, même au milieu des transports d'une vengeance trop légitime. Ne viendra-t-il donc pas un historien qui lavera la Sicile du reproche de crime qu'on lui a fait! Avions-nous été chercher les Français, lorsque les descendans de Roger et de Robert, qui nous avaient délivrés du joug des Sarrasins, nous gouvernaient avec douceur et justice? La Sicile fut le prix de la bataille de Bénévent, et Mainfroi, vaincu, marqua de son sang ce jour infortuné. A quelles persécutions, à quelles tortures ne fûmes-nous point condamnés pendant les seize années qui précédèrent les vêpres siciliennes! Le grand Procida était le gendre de Mainfroi;

il vengea son beau-père, il vengea sa patrie, en proie à des soldats grossiers, à la rapine, à l'avarice, à l'insolence, à l'impudicité. Ah! si l'on doit condamner la Sicile, c'est pour avoir si long-tems tardé à donner aux peuples asservis un exemple magnanime ! »

Le Sicilien parlait avec un feu et un enthousiasme impossibles à décrire, et la rapidité de ses gestes multipliés lui donnait quelque chose de diabolique. Il m'était dur d'entendre vanter une action que j'avais contracté l'habitude de regarder comme un crime, et qui avait coûté la vie à tant de Français; je ne voulus pas cependant le contredire, parce que parmi ses argumens j'en trouvais un auquel je ne savais que répondre : « Les Siciliens n'avaient pas été chercher les Français ; » et comme les Napolitains n'avaient pas été nous chercher non plus, il ne fallait pas un grand effort de logique pour juger quelle eût été sa politique à Naples. Quand je le vis calmé, je lui en fis doucement la réflexion, à quoi il me répondit, qu'aujourd'hui la civilisation avait trop corrompu les hommes pour qu'ils fussent capables d'un aussi grand effort de vertu; il n'en voulut pas démordre. Je changeai la conversation, ou plutôt je la détournai sur d'autres objets moins sérieux : je lui parlai de ce qui plaît tant aux vieilles femmes, et même aux hommes d'un âge mûr ; je le reportai au tems de sa jeu-

nesse. Tout à coup sa physionomie, d'une inconcevable mobilité, prit un tout autre air, et il me dit qu'étant cadet d'une famille baronale, on l'avait d'abord destiné à l'état ecclésiastique, lorsque la mort de son frère aîné fit changer les dispositions de sa famille, à une époque où, sur une population de douze à treize cent mille habitans, la Sicile comptait quarante mille ecclésiastiques maîtres d'un tiers des propriétés de l'île. « En sortant du séminaire, je me trouvai dans le monde, jouissant à Palerme d'une fortune assez considérable, car mon père était mort depuis plusieurs années. La première impression que je reçus fut la haine que nous inspirent les Napolitains. Le traité d'Utrecht nous avait cédés à Victor-Amédée, duc de Savoie; un autre traité nous donna à la branche des Bourbon d'Espagne. Je résolus bientôt de voyager, et dans toute l'Europe j'enviai le bonheur des peuples qui vivaient sous l'empire des lois. Je restai d'abord deux ans absent de mon pays, et j'y revins avec la ferme résolution de chercher des consolations dans l'étude et dans la culture des arts; je me livrai à des recherches sur les tems anciens de mon pays, pour me distraire de son asservissement; je fréquentai assidûment le théâtre de Palerme, alors un des plus brillans de l'Italie. Je vous ai entendu vanter l'autre jour la voix de la *prima donna* de Saint-Charles;

ah! Monsieur, qu'auriez-vous dit si vous eussiez entendu la Gabrieli ! Elle et Pacherotti faisaient les délices du monde musical. Quand je l'entendis pour la première fois, elle avait trente ans, et ne paraissait pas en avoir vingt. Jamais l'Italie n'a eu et n'aura de cantatrice aussi étonnante, d'actrice aussi parfaite. Métastase avait pris plaisir à lui prodiguer ses leçons ; mais, mon Dieu! quelle femme capricieuse! Je me rappelle que quand la moindre chose la contrariait, elle refusait obstinément de chanter. L'intérêt, la flatterie, les menaces, les punitions, tout était inutile. Savait-elle qu'un étranger était venu exprès pour admirer ses talens, on était sûr qu'elle chanterait à demi-voix, et de manière à être à peine entendue. Mais comme elle avait toujours un amant favori, quand on pouvait déterminer celui-ci à se placer dans la salle de manière qu'elle pût l'apercevoir, alors elle déployait toute la richesse de sa voix. Le vice-roi d'alors fit de vains efforts pour triompher de ces incroyables caprices. Un jour qu'il donnait un grand dîner à toute la noblesse de Palerme, il fit prier la Gabrieli d'être de la partie. Tout le monde était arrivé, et on l'attendait encore ; on retarda le dîner, on envoya chez elle, et on la trouva lisant tranquillement un rôle dans son lit : elle fit faire ses excuses de ce qu'elle avait oublié l'invitation. Le vice-

roi eut assez d'esprit pour ne pas ajouter d'importance à ce nouveau caprice, et n'en témoigna aucun mécontentement. Nous allâmes tous le soir au théâtre, où elle chanta avec une négligence plus affectée que jamais ; plus les spectateurs s'impatientaient, et moins elle donnait de voix. Le vice-roi la fit menacer de la punir, et alors elle refusa tout-à-fait de chanter. L'heureux tems de la vie, que celui où l'on se fait une affaire de ces amusantes bagatelles ! Je me rappelle que nous étions furieux contre elle de ne pouvoir vaincre son obstination. Enfin le vice-roi l'envoya en prison ; elle s'y rendit et y resta douze jours, pendant lesquels elle donna de brillans dîners où chacun briguait d'être admis bien plus qu'à ceux du vice-roi ; et comme elle était naturellement très-bonne, elle paya les dettes des pauvres prisonniers, qui, rendus à leur famille, chantaient ses louanges dans toute la ville. Il fallut que le vice-roi cédât, et elle fut rendue à la liberté au milieu des acclamations d'une foule de malheureux. Faut-il vous l'avouer après plus de trente ans ? cette femme étonnante me compta dès lors au nombre de ses adorateurs, et tant qu'elle a vécu, c'est-à-dire pendant plus de vingt ans je n'ai cessé d'avoir pour elle la plus sincère amitié. Quand on lui parlait de ses caprices, elle disait qu'elle les regardait comme une maladie dont il était im-

possible de la guérir ; aussi refusa-t-elle un engagement extraordinairement avantageux pour le théâtre de Londres, sachant à quels emportemens se livrait la multitude contre les acteurs ; elle n'aurait pu renoncer à faire ses volontés. Dans ses bons jours, l'illusion qu'elle produisait était telle qu'elle s'étendait jusque sur les acteurs qui étaient en scène avec elle ; plusieurs fois il leur est arrivé de ne plus être à leur rôle, tant ils étaient attentifs à l'écouter.

» — Est-ce, demandai-je au Sicilien, une grande et belle ville que Palerme ? —Elle a peu de rapports avec les villes d'Italie ; c'est, comme vous le savez sans doute, l'antique Panorme ; l'intérieur en est assez triste ; on y voit de grands et sombres palais. Elle est coupée par deux grandes rues, dont la principale est celle de Tolède, ou le Cassero, qui traverse une place octogone située à peu près au centre de la ville, et s'étend depuis le bord de la mer jusqu'à la campagne. C'est la seule qui soit très-fréquentée ; on la descend presque tous les soirs pour venir respirer sur le rivage, et à aucune heure on n'y fait quelques pas sans rencontrer un grand nombre de moines. Il faut d'ailleurs que la vue du monde ait toujours des attraits pour ceux qui en sont séparés, car les couvens de religieuses ont presque tous une terrasse sur le Cassero ; souvent même ces terrasses sont très-éloignées

des couvens, et l'on y parvient par des souterrains communiquant à des escaliers étroits. — Je me rappelle avoir vu, dans le grand et beau *Voyage pittoresque* de l'abbé de Saint-Non, différentes vues de Palerme ; autant que l'on en peut juger par ces imitations, il me semble que la cathédrale devait être fort belle. — A mes yeux, Monsieur, l'ouvrage de l'abbé de Saint-Non, si recherché dans les grandes bibliothèques, prouve moins l'ancienne splendeur des arts en Sicile que leur décadence en France à l'époque où il a été entrepris. La cathédrale de Palerme, dont l'architecture est un mélange de moresque et de grec du Bas-Empire, fut construite à la fin du douzième siècle par Gautier, archevêque de Palerme, qui la plaça sous l'invocation de sainte Rosalie. Ce qu'elle renferme de plus curieux sont les tombeaux de porphyre des empereurs Henri et Frédéric. J'ai vu l'illumination extérieure de Saint-Pierre de Rome, mais quelque magnifiques que soient les feux blancs qui enveloppent spontanément le dôme d'une vaste auréole de lumière, cette illumination le cède à celle de Sainte-Rosalie. Le soir de la fête de la patrone, cinq cents lustres chargés de bougies sont allumés, et des miroirs artistement placés en multiplient l'éclat à l'infini, de sorte que l'on se croit vraiment dans le temple de la lumière. Si j'avais été assez heu-

reux pour vous recevoir à Palerme, je vous aurais conduit aux catacombes du couvent des Capucins. On descend par un escalier sombre dans un long corridor souterrain, où sont rangés tout autour des squelettes à demi-recouverts d'une peau tannée. Plusieurs de ces squelettes sont encore revêtus d'une robe de moine ; tantôt leurs bras sont dirigés en avant, tantôt ils sont croisés sur leur poitrine. Des femmes, des enfans de grandes familles sont placés dans des coffres couverts d'armoiries; les enfans surtout s'y conservent d'une manière surprenante, car, telle est la propriété de ces cryptes souterrains, que les corps humains y sont à l'abri de la corruption. J'avais autrefois un palais à Palerme ; je l'ai vendu, mais j'ai conservé une habitation à deux milles de la ville, près du monastère de Maria di Giesu. C'est une retraite dans laquelle j'avais résolu de passer le reste de ma vie, mais le sort en a ordonné autrement. A dix milles de Palerme on admire la magnifique abbaye de Montréal, où conduit une route superbe. Il y a trois mois et quelques jours que l'église de Montréal, que Guillaume II construisit avec un luxe prodigieux, a été la proie des flammes. Je n'ai pas été en Sicile depuis; mais un de mes amis, si les hommes ont des amis, m'a mandé les détails de cet horrible désastre. Il ne reste rien de l'église, ni le maître autel d'argent massif, ni

les cinquante colonnes de porphyre, ni les voûtes incrustées de mosaïques dorées, ni les tombeaux, ni même les portes de bronze, dont on admirait le beau travail. Le couvent seul a été épargné, et seulement dans l'église le tombeau de Guillaume-le-Bon. C'est près de Montréal que se trouve Bocca di Leone, maison de campagne charmante du duc de Calabre. Ce prince est adoré des Siciliens, et avec juste raison, car il est du petit nombre de ceux qui, s'ils ne changent pas sur le trône, paraissent nés pour le bonheur des peuples. Il joint à l'aménité sociale de son père des idées d'un ordre élevé, une raison éclairée et beaucoup d'instruction. Il est encore deux choses qui méritent d'être vues dans les environs de Palerme; ce sont les deux châteaux de Tuba, près de Montréal et de la Zizza, d'où l'on découvre toute la capitale de la Sicile. Un émir fit construire ces deux châteaux moresques, dont le second est extrêmement curieux, et leur donna le nom de ses deux filles. Je vous ai vu admirer les sites de la campagne de Naples; ah! que si vous étiez assis sur les hauteurs de la Zizza, vous seriez bien autrement frappé d'admiration à la vue de ce panorama enchanteur, de ce beau port de l'antique Panorme! C'était bien là la vallée d'or des anciens, le jardin de la Sicile. Il en serait de même du Vésuve, qui ne vous apparaîtrait plus

comme un géant, si vous aviez gravi les vastes flancs de l'Etna, la plus belle montagne et l'une des plus élevées qui soient au monde. Mais des hommes! ce n'est pas là qu'il en faut chercher; les forts Cyclopes et les hauts Lestrigons ont disparu, et cette flotte qui se promène devant le port de Palerme, elle ne rapporte plus les trésors du Levant; elle n'envoie pas au loin le superflu des dons de Cérès. Archimède! allume les feux lointains! c'est une flotte anglaise; elle apporte de honteux subsides, elle donne au malheureux monarque douze cent mille livres chaque année :

» *Timeo* Britannos, *et dona ferentes!*

---

— N° LVIII. —

# LE GOLFE DE NAPLES.

*........ Illic vivere vellem,*
*Oblitusque meorum, obliviscendus et illis,*
*Neptunum, è terrâ, procul, spectare furentem.*
HORACE.

Sans amis, sans mémoire, oublié, sans fortune,
Là je voudrais passer mes jours
A contempler de loin les fureurs de Neptune.

JAMAIS les hommes ne font une étude complète des pays qu'ils parcourent et des habitans de ces pays. Et comment pourraient-ils la faire cette étude? Connaît-on sa propre patrie, sa ville natale, ses proches, ses amis? hélas! se connaît-on soi-même? Les voyageurs pensent donner des renseignemens exacts sur le climat d'un pays quand ils indiquent à quel degré de chaleur et de froid s'élève et descend le thermomètre; ils sont même déjà un peu savans quand ils disent quelles plantes croissent spontanément, quelles autres peuvent être cultivées avec succès; mais ils se taisent sur la végétation animale, sur l'influence du climat sur les hommes. Qui cependant oserait nier cette toute-puissante

influence ? qui ne l'a éprouvée ? O vous! qui avez habité le nord de la Russie et le midi de l'Espagne, qui avez abandonné les brouillards de Londres pour la brillante clarté du soleil de Naples, dites si en changeant de climat vous ne changiez pas de nature, si vos passions plus vives ne s'échauffaient pas au feu du ciel, si votre existence n'acquérait pas quelque chose de plus complet ! Dans le nord, la fortune et les jouissances factices aident à supporter la vie; l'industrie, dont vous êtes si fiers, prouve moins votre génie que la stérilité de votre sol; le bien n'est pour vous que l'absence du mal. Ah ! croyez-moi parcourez les rives enchantées du golfe de Naples, et vous concevrez que vivre soit une action, aimer, un besoin; respirer, une jouissance! Beaux lieux, où je voudrais vivre et mourir, je n'ai fait que vous entrevoir, mais jamais votre souvenir ne s'effacera de ma mémoire! Plus d'une fois j'ai devancé le jour pour me promener sur cette plage divine, pour y voir le soleil descendant de l'Apennin, et dorant de sa lumière vierge ces îles qui s'élèvent de la mer comme des corbeilles de fleurs! quelle terre est plus féconde en souvenirs? où des ombres plus grandes veillent-elles à l'entour des tombeaux? C'était peu que d'y vivre; la volupté romaine voulait y reposer après la mort!

Un jour que j'étais sorti de Naples de grand

matin, je m'avançai, par un tems admirable, jusqu'à Torre del Greco, entre le Vésuve et la mer; j'entrai dans une cabane de pêcheurs pour demander à quelle distance j'étais encore de Sorrento. Qu'on juge de ma surprise, lorsque je m'entendis appeler par mon nom; je regarde et je vois un petit homme brun, entouré de jeunes gens d'une beauté remarquable, occupés, comme lui, à faire du filet. Ses traits ne m'étaient point inconnus, et je cherchais où j'avais pu voir cet homme, quand il me dit: « Et quoi! signor, est-ce que vous ne reconnaissez pas Xaverio? » Ce bon Xaverio avait été à Paris, au service du ministre de la justice sous le consulat, qui l'avait précédemment ramené de Naples, et, comme à cette époque j'allais fréquemment au ministère de la justice, il n'était pas si étonnant qu'il me reconnût; pour moi, je n'avais point oublié la naïveté avec laquelle il demandait aux visiteurs: « Etes-vous membre de quelque chose? » afin de savoir s'il devait ou non leur ouvrir les deux battans. J'ai fait peu de rencontres qui m'aient plus agréablement surpris, parce que j'étais loin de m'y attendre. « Comment, signor, reprit-il, vous voilà dans ce pays-ci, et je suis assez heureux pour vous voir, et le hasard vous amène dans ma famille! — Oui, mon cher Xaverio, je suis venu admirer vos beaux paysages, cette belle mer qui roule

ses flots sous vos yeux ; je suis depuis quelque tems à Naples, et ce matin je me suis mis en route sans autre but que de me promener dans votre délicieux pays, et, enchanté de ma promenade, je voulais la continuer jusqu'à Castellamare et la pointe de Sorrento, quand le hasard m'a, comme vous le dites, fait entrer chez vous, et je suis, je vous assure, charmé de vous voir. Et vous, qu'êtes-vous devenu depuis huit ou neuf ans ? » — Ma foi, monsieur, je m'ennuyais d'être loin de mon pays, et, quoique j'eusse le meilleur maître que l'on puisse imaginer, j'ai voulu revoir Naples ; je suis d'abord entré au service de M. Salicetti ; mais j'ai eu le malheur de perdre ma femme, et alors j'ai dû céder aux sollicitations de mes enfans, qui me pressaient de me réunir à eux ; j'ai réalisé mes petites économies. — Qui ne devaient pas être mauvaises. — Ah ! monsieur !... je ne me plains pas ; je travaille, mais je suis libre, et d'ailleurs j'ai beaucoup d'enfans. — Combien donc ? — Six, monsieur ; les trois garçons que vous voyez là, un autre qui est grenadier dans la garde royale de Naples, et deux filles, qui ne vont pas tarder à rentrer. Si j'osais, je vous prierais de faire ici votre collation ; M. Charles Filangieri m'a fait deux fois cet honneur-là ; il vient me voir de tems en tems, et a toujours bien du plaisir à me rappeler le tems où j'allais le chercher au

Prytanée avec le fils du ministre et un de ses cousins, qui était un fier étourdi celui-là. — Ma foi, mon cher Xaverio, j'accepte volontiers votre offre, car je vous avoue que la promenade et l'air de la mer commencent à se faire sentir ; mais ce n'est pas tout, j'ai un service à vous demander. — Un service ! ah monsieur, disposez de moi, je vous en prie. — Eh bien, mon cher Xaverio, je brûle du désir de visiter l'île de Caprée ; n'y aurait-il aucun moyen de m'y faire conduire? — Comment! ce n'est que cela? rien n'est plus facile; j'ai une très-bonne barque ; un de mes fils et moi nous aurons l'honneur de vous y conduire, et nous vous ramènerons quand vous voudrez ; mais occupons-nous d'abord de votre déjeuner ; chez des pêcheurs, vous devez vous attendre à trouver du poisson, et la rade en produit d'excellent. Tenez, voilà mes deux filles qui rentrent, permettez-moi de vous les présenter. Allons donc, ajoute-t-il, avancez donc ! on dirait que vous pêchez des cannolicchi. — Qu'est-ce que vous voulez dire? —Ah ! monsieur, c'est un proverbe en usage ici ; quand quelqu'un marche lentement et comme en rêvant, on dit de lui qu'il pêche des cannolicchi. — Et qu'est-ce que c'est que des cannolicchi? — C'est une espèce de coquillage fort estimé, et dont j'espère bien vous faire goûter tout à l'heure ; il se tient sur le sable au bord de

la mer, et, quand on en veut prendre, il faut se promener doucement et le tâter avec les pieds, ce qui donne à nos pêcheurs un air de gravité. Dès qu'ils sentent le tranchant de ce coquillage, ils plongent pour le saisir, car vous savez que nos plongeurs sont les plus célèbres qui existent; j'en ai vu rester dix minutes sous l'eau; mais ils ne vivent pas long-tems, et passent rarement l'âge de trente ans. »

Xaverio me fit faire un déjeuner excellent, avec des cannolicchi, des oursins et un autre petit poisson à grosse tête, dont j'ai oublié le nom; ensuite nous entrâmes dans une barque fort commode, que son fils dirigeait à l'aide de la rame, tandis qu'il tenait le gouvernail; il déploya une petite voile unique, que la brise de terre gonfla aussitôt, et nous nous dirigeâmes vers Caprée, située en face de la pointe de Campanella, qui sépare le golfe de Naples du golfe de Salerne. Les îles d'Ischia et de Procida sont à l'opposite du golfe de Naples, vis-à-vis Baja. Quelle vue délicieuse, quand on s'éloigne du rivage, que l'œil suit les contours enchantés ce ces côtes, surmontées de montagnes que domine le Vésuve! J'étais dans un ravissement impossible à décrire. « Il y a quelques années, me dit Xaverio, qu'il m'aurait été impossible de vous conduire à Caprée, que nous nommons plus habituellement Capri; les Anglais en étaient maîtres, et sir

Hudson Lowe y commandait; nous autres nous y allions bien encore de tems en tems, et, quand on pouvait leur faire tenir les journaux et des lettres du continent, ils payaient généreusement. Il y avait dans l'île deux régimens : le régiment de Royal-Corse et celui de Royal-Malte. Murat, en arrivant, forma le projet de s'en emparer; car c'était à Caprée et dans la petite île de Ponza, occupée par le prince de Canosa, que se réunissaient tous les émissaires de l'Angleterre pour entretenir la fermentation dans toute la partie méridionale de l'Italie; c'est là aussi que se forma le complot de la machine infernale, qui fit sauter la maison de M. Salicetti, au service duquel j'étais alors. C'est le général Lamarque qui dirigea l'opération sur Capri, et sir Hudson Lowe, après une résistance inutile, fut pris dans Ana-Capri, l'endroit le plus fort de l'île, et se rendit prisonnier, lui et tout ce qui restait de sa garnison. Depuis ce tems, les Anglais n'ont fait aucune tentative pour reprendre Capri. Tout Naples fut alors témoin d'un trait d'intrépidité du capitaine Bausan, qui électrisa tous les esprits. Il commandait une frégate napolitaine, bloquée dans le port de Baja. Le capitaine Bausan prévoyait que, soit qu'il tentât un combat trop inégal, soit qu'il restât dans le port, elle deviendrait la proie de l'ennemi. Il se décida à éviter les Anglais. Secondé par un vent favora-

ble, il lève l'ancre, traverse la flotte anglaise, qui fait tomber sur lui une pluie de boulets, il perd ses agrès, un de ses mâts, un grand nombre de ses braves compagnons, et rentre dans le port de Naples à la vue de toute la population, qui assistait à cette fuite audacieuse. — Puisque vous avez été au service de Salicetti, dites-moi donc comment se passa l'affaire dont il faillit être victime. — J'étais alors à sa maison de campagne de Pouzzoles, et mille bruits ont couru sur cet événement, qui produisit la plus grande sensation. Ce qu'il y a de certain, c'est que lui, qui découvrait tout, ne découvrait pas le complot dirigé contre lui. Il paraît que l'architecte avait vendu les plans du palais ; au milieu de la nuit, une mine pratiquée au dessous en fit sauter une partie ; il fut, ainsi que ses deux filles, blessé très-grièvement, mais ils en guérirent tous trois ; c'est du tems du roi Joseph que cet événement eut lieu, et c'est peu de tems après que j'ai acheté une petite propriété à l'entrée de Torre del Greco. »

Caprée est environ à dix-huit milles de Naples. De loin, des rochers énormes, taillés à pic, donnent à cette île un aspect sauvage, qui diminue à mesure que l'on s'en approche. Nous abordâmes sur une plage douce, et dont la vue pittoresque était animée par un grand nombre de matelots et de jolis bateaux peints, rangés

sur le rivage ou sillonnant l'onde transparente de la mer. Rien n'est plus imposant que ces masses de rochers qui s'avancent, couronnés de bois touffus au dessus des flots qu'ils semblent menacer. Xaverio me conduisit par l'ancienne route qui mène à l'extrémité orientale de l'île. L'imagination des poètes ne saurait rien enfanter de comparable à la réalité qui nous environnait; du point élevé où nous étions on embrasse d'un seul coup d'œil plus de cent milles de côtes, aussi riches que variées; plusieurs îles délicieuses, toute la rade de Naples à gauche, le Vésuve qui lançait des tourbillons de fumée, et les innombrables villages assis sur ses flancs inclinés; à droite, le demi-cercle du golfe de Salerne, au milieu duquel s'élèvent les blanches colonnes de Pestum et ses ruines brillantes, et tout près, sous nos yeux, le promontoire de Minerve; c'était là que s'élevait le palais de Tibère! c'est à la vue de ces miracles de la création que les dominateurs du monde traçaient leurs listes de proscriptions, et se livraient aux plus infâmes débauches dont l'histoire ait gardé le souvenir. Aujourd'hui, la chapelle de Sainte-Marie a remplacé l'un des palais où le successeur d'Auguste a passé dix années. Tout à Caprée est plein d'Auguste et de Tibère; car Auguste y avait trouvé d'abord une retraite délicieuse; Tibère en préféra le séjour à tout autre; et pour y va-

rier ses plaisirs selon les mois de l'année, il y avait fait construire douze palais, qu'il consacra aux douze grands dieux. On retrouve encore des ruines de plusieurs de ces palais. A Sainte-Marie, où vit un pauvre anachorète, on voit des souterrains immenses et des réservoirs, et sur une hauteur voisine les ruines d'un phare. Dans la partie méridionale de Capri est un couvent de chartreux, au devant duquel s'élève une montagne coupée en terrasses, soutenues par des voûtes encore désignées sous le nom de *Boutiques des anciens*. « C'est ici, me dit Xaverio, que l'on prend un nombre si considérable de cailles; il y a des années où ce nombre s'élève à soixante mille, et, dans une année, unique à la vérité, on en a pris plus de cent cinquante mille, et quarante-cinq mille en un seul jour du mois de mai. » C'est au nord, au palais Della Marina, que Tibère faisait sa résidence d'hiver; on y trouve des tronçons de colonnes et quelques débris d'architecture. Si l'on en croit Dion Cassius, Caprée était inculte et sauvage avant de devenir la résidence des empereurs; aujourd'hui elle n'est cultivée qu'en partie, mais la végétation y déploie un luxe prodigieux. Etrange aveuglement des hommes! les Romains se vengèrent sur ces beaux lieux de la servitude honteuse dont ils avaient fatigué Tibère. Le lâche sénat, qui l'avait adulé avec tant de bassesse, n'eut

pas plutôt appris la nouvelle de sa mort qu'il ordonna la destruction de tout ce qu'il y avait fait construire. Caprée devint un lieu d'exil, et ces rochers furent baignés du sang de la femme et de la sœur de Commode, qui y avaient été reléguées.

Je passai toute la journée à visiter l'île, qui a à peu près deux lieues de long sur une demi-lieue de large; nous trouvâmes, comme le matin, d'excellent poisson dans une petite auberge, située sur le bord de la mer; nous attendîmes que la lune se levât pour remettre à la voile, et il était une heure du matin quand nous arrivâmes à Torre del Greco. Xaverio m'offrit un gîte où s'étaient, je crois, donné rendez-vous tous ces insectes, qui sont si insupportables et si multipliés à Naples; de sorte que, ne pouvant dormir, j'eus tout le tems de réfléchir sur l'emploi de ma journée, et à sept heures je pris congé de Xaverio, et retournai à Naples, en me promenant, comme la veille. C'était la première fois que, sans en prévenir la dame Gazze, je couchais hors de l'auberge, aussi m'accueillit-elle avec un sourire malin, qui me faisait plus d'honneur que je ne le méritais.

Un spectacle nouveau pour moi m'attendait le jour même à Naples; la dame Gazze me demanda si je n'irais point voir tirer la loterie à la Vicaria. Dans l'été, c'est à six ou sept heures

du soir que ce tirage, vraiment curieux, a lieu; alors c'était à quatre heures. On tire la loterie deux ou trois fois par mois, dans la grande salle du Palais-de-Justice. Dès deux heures, toutes les avenues, la salle et les galeries du palais étaient encombrées par une populace couverte de haillons, qui s'agitait et gesticulait avec une activité incroyable. La rue de la Vicairie elle-même était obstruée par une foule de curieux. A l'heure dite, la roue tourne, le plus grand silence succède au tumulte. Le premier numéro est sorti, et la salle retentit de milliers de cris; on jette le billet par la fenêtre, à un employé, qui proclame le numéro, et l'on entend des hurlemens vraiment épouvantables qui se prolongent dans toute la rue. Bientôt le silence le plus profond se rétablit jusqu'à la sortie du deuxième numéro, qui est suivie du même tintamarre que le premier, et ainsi des trois autres, mais, ce qui passe toute croyance, ce sont les sauts, les gambades, les contorsions de ceux que le sort a favorisés, tandis que ceux qui ont perdu n'expriment pas leurs doléances avec moins de fureur; ils maudissent le ciel, injurient saint Janvier et surtout saint Pantaléon-le-Grand, patron des joueurs de loterie, auquel ils ont voué des cierges, des messes, et même une part dans leurs bénéfices. Je n'ai rien vu de plus extraordinaire que ce spectacle, qui a quelque chose

d'effrayant; mais toute cette populace si démonstrative se calme en peu de tems, et chacun retourne à son ouvrage, ou plutôt à sa fainéantise.

---

— N° LIX. —

## LES AMBITIEUX.

*Ambitio perdit homines, ruinamque accendit illorum.*

L'ambition perd les hommes et accélère leur ruine.

Naples est la patrie de Polichinelle, c'est du moins à Naples que l'enfance doit ce personnage européen. Point de doute que la tradition ne l'ait conservé à peu près tel qu'il était connu des anciens Brutiens ; car on l'a trouvé dans une peinture d'Herculanum, au dessous de laquelle est écrit : *Civis Atellanus*. Rien n'est plus comique que la pose et la physionomie du Polichinelle antique. Il est assez remarquable que les plus fameux polichinelles d'Italie sortent encore aujourd'hui d'Acerra, ville construite près de l'ancienne Atella, dans le royaume de Naples. La prodigieuse gourmandise de Polichinelle divertit fort les Napolitains; et, en général dans les villes d'Italie, les personnages comiques au théâtre sont gourmands, comme ils sont ivrognes en France. Singulière disposition du peu-

ple à voir satisfaire sur la scène son goût dominant! J'ai vu plus d'un spectateur porter envie à Polichinelle quand on lui sert un grand plat de macaroni, des friandises, et surtout des glaces, des sorbets et de l'eau glacée. Dans la rue de Tolède et à tous les entours du palais du roi, il y a un grand nombre de cafés où la foule abonde tous les soirs; car, à Naples, les glaces et les liqueurs fraîches ne flattent pas seulement la sensualité des gens riches; c'est, on peut le dire, un besoin pour le peuple, besoin qu'il peut satisfaire à très-bon marché, et pour lequel il se prive des choses que nous regardons comme les plus nécessaires à la vie.

De Polichinelle à Scaramouche il n'y a, comme on dit, que la main. Il me prend fantaisie de rapporter ici un trait de la vie de ce personnage bouffon : son aventure me semble de la plus grande moralité, et peut servir de leçon aux ambitieux subalternes, gens très-communs dans le siècle où nous vivons, comme dans tous les siècles.

Scaramouche, Italien d'origine, mais je ne sais de quelle province, avait quitté sa ville natale. Il arrive à Naples n'ayant ni sou ni maille, n'y connaissant personne, et n'ayant aucun crédit; mais il était doué de grandes dispositions pour le commerce, de beaucoup de savoir-faire, enfin, de ce que l'on nomme poliment de l'in-

dustrie. Depuis deux heures le pauvre Scaramouche se promenait sur une place, se livrant à l'observation, charme des oisifs et consolation des affamés. Il remarque la boutique d'un parfumeur chez lequel on vendait du tabac; et, comme à toute minute il voyait entrer et sortir des acheteurs, il jugea que la boutique était très-achalandée. Scaramouche s'approche fort poliment de l'un d'eux, et sollicite en toute humilité une prise de tabac; la boîte soudain lui est ouverte, il en prend une pincée avec modestie. Il renouvelle le même essai auprès de chaque consommateur, n'éprouve aucun refus. Tout va si bien, qu'avant la fin du jour, Scaramouche, qui, au lieu de respirer son tabac, le mettait soigneusement dans du papier, se trouva, le jour même, propriétaire de quatre onces de tabac. Alors il alla le revendre à moitié prix au marchand, qui s'avisa de le mettre en vogue, en le faisant payer plus cher, sous le nom *del tabago delle cinque fiori*. Les affaires de Scaramouche allaient au mieux, et il s'entretenait fort à l'aise dans une ville où tout est presque pour rien; mais, semblable à ces conquérans qui ont tout perdu pour n'avoir pas su borner leurs conquêtes, et à ces banquiers qui n'ont pu se contenter de sept ou huit millions après avoir été porte-balles, Scaramouche ne borna plus ses désirs à une simple prise; la cupi-

dité le domina : au lieu d'insérer délicatement l'extrémité du pouce et de l'index dans les tabatières, il enfonçait grossièrement trois doigts, comme un parvenu. Qu'arriva-t-il? toutes les boîtes lui furent fermées, et l'on dit même qu'un Suisse lui donna des coups de canne, prétendant qu'il voulait le singer. Voilà ce que c'est que l'ambition ! Si le pauvre Scaramouche eût été plus prudent dans ses spéculations, peut-être l'aurait-on vu trancher du haut financier dans un palais, sous la raison : Scaramouche et compagnie.

Comment, de cette aventure, passer à d'autres objets? Je le dirai à ceux qui m'expliqueront pourquoi Molière a commencé son *Festin de Pierre* par un éloge du tabac ; et, pour suivre les erremens du plus grand moraliste moderne, comme du plus grand poète comique qu'ait produit le monde, je poursuivrai ainsi, *quoi qu'on die*.

Si bien, mon cher lecteur, que je vous conduirai actuellement dans les rues de Naples. Je m'y promenais un jour avec le Sicilien que vous connaissez déjà, et comme je m'arrêtais devant des espèces de portiques, décorés dans l'intérieur de peintures et d'écussons sculptés, que l'on trouve dans tous les quartiers de Naples, il me dit que c'était ces *sedili* ou *seggi* dont il est souvent fait mention dans l'histoire de Naples.

« L'origine des sedili, ou siéges, remonte à la plus haute antiquité. Lorsque les villes de la Grèce et de ses colonies étaient despotiquement gouvernées, il y avait ordinairement, près et hors de leurs portes, des lieux réservés où se réunissaient les magistrats et les principaux citoyens, pour s'entretenir des intérêts communs et de leurs propres affaires. Autour de ces petites places, ou lieux de réunion, étaient des siéges en marbre. Quand vous avez été avec le chevalier à Pompeja, vous avez dû y remarquer, à la porte de l'ancienne ville, de semblables siéges circulaires. — Oui, sans doute; c'est même, je vous l'avouerai, une fausse honte qui m'a empêché jusqu'à ce jour de demander quelques explications sur l'usage de ces sedili, comme vous les appelez, car on en voit partout dans Naples. — Vous savez, me répondit le Sicilien, que Naples, comme ville grecque et comme république, avait à ses portes de ces lieux de réunions, de ces portiques, qu'elle conserva lorsqu'elle eut passé sous la domination des Romains, et même plus tard, lorsque, sous les rois Lombards et le règne des Angevins, elle eut perdu toute sa liberté. Au treizième siècle on comptait à Naples vingt-neuf sedili, mais les nobles seuls s'y réunissaient : ils y délibéraient sur les demandes d'impôts, sur les dons que l'intérêt des grands exigeait que l'on

fît au peuple. Dans l'origine, on avait été admis facilement dans les sedili; les rois convoquaient des parlemens nationaux, et ces assemblées y envoyaient des députés; alors des bourgeois pouvaient s'y présenter; mais peu à peu on devint plus rigoureux envers les nouvelles familles qui se présentaient pour être inscrites sur la liste des seggi. Dans quelques-unes on demanda, pour être admis, des preuves équivalentes à celles qu'a dû faire notre bon chevalier pour avoir à sa boutonnière la petite croix de Malte qu'il porte avec tant de satisfaction. Peu à peu tous ces seggi, soit que les familles qui y étaient inscrites se fussent éteintes, soit que, pour des causes que j'ignore, elles se fondissent les unes dans les autres, il n'y en eut bientôt plus que cinq, dont les prérogatives devinrent de plus en plus limitées. Cependant ils avaient conservé le droit de coopérer par des commissaires à la nomination des élus qui formaient une espèce de corps municipal. Ces élus étaient au nombre de sept, desquels un seul était nommé par le peuple qui avait un seggio, représentant les vingt-neuf quartiers de la ville que l'on nommait *le ottine*. Comme dans la suite, et surtout sous la branche des Bourbon d'Espagne qui régnait à Naples avant les dernières révolutions, les rois ne convoquaient plus les parlemens, ces espèces de corps électoraux de-

vinrent insensiblement inutiles, et l'on ne s'en souvient aujourd'hui que comme les divers peuples de l'Europe se souviennent de leurs anciennes libertés.

» Je ne vous ferai point de questions sur Masaniello ; dis-je au Sicilien, son histoire est trop connue; mais qu'était ce Gennaro Annese, qui fut, après la mort de Masaniello, le chef du peuple napolitain? — Gennaro Annese n'avait rien des qualités qui distinguaient son prédécesseur, et dut son élévation à un crime. Le peuple ayant perdu sa première idole, sentit le besoin de se donner un autre chef, et son choix se porta sur don Francesco Toralte, prince de Massa, parce qu'il le croyait opposé aux Espagnols. Le prince de Massa accepta malgré lui cette dangereuse fonction. N'ayant point réussi dans les tentatives qu'il fit pour reprendre plusieurs postes qu'occupaient les Espagnols, le peuple, dont l'humeur vacillante ne croit pas long-tems à la fidélité de ses chefs, lorsque surtout il les a pris hors de ses rangs, commença à suspecter son attachement à la cause populaire, et ne tarda pas à l'accuser d'entretenir des relations secrètes avec ses ennemis. On murmura d'abord ; des murmures on en vint aux menaces; la populace demanda sa tête. Il se cache, on le découvre; mais comme il avait autrefois rendu de nombreux services, il s'était fait beaucoup d'amis,

qui, par une rare exception, ne devinrent point ses accusateurs; on consentit à l'entendre, et la tourbe qui l'entourait reconnut son innocence. Je me rappelle avoir lu dans les *Mémoires du duc de Guise*, que Gennaro Annese arrivant alors, se mit à crier que c'était un traître, qu'il fallait lui couper la tête et le traîner par les rues. Ce conseil étant appuyé par la voix des lazzaroni, qui ne demandaient que de semblables occupations, l'horrible arrêt fut exécuté sur-le-champ; on lui coupa la tête, le cœur fut arraché et porté dans un bassin d'argent à sa femme; son corps fut impitoyablement traîné par les rues; et, au milieu des menaces que cette canaille fit d'aller brûler dans leurs maisons tous ceux qui s'opposeraient à ses volontés, elle proclama tumultuairement Gennaro pour général.

» Cet homme, d'un tempérament vigoureux et sain, quoiqu'il fût d'un âge avancé, ne savait, comme Manasiello, ni lire ni écrire. Les affaires de la cité furent dans la plus horrible confusion; on pillait, sans attendre les ordres du chef, les maisons des personnes suspectes : point de police dans la ville. Mais bientôt, faute de précautions, on manqua de vivres; le peuple se livra à de nouveaux murmures, et Gennaro trembla à son tour. Il commença à sentir les inconvéniens de la grandeur, et réunit à la tour des Carmes, qu'il habitait, quelques-uns des

principaux habitans de la ville. Cette assemblée, sous le nom de *consulte*, établit un simulacre de gouvernement auquel elle donna le nom de *république*, dénomination que le peuple accueillit avec cet enthousiasme que lui inspirent les choses qu'il ne connaît pas.

» Un de vos compatriotes, poursuivit le Sicilien, jouait à cette époque un grand rôle en Italie ; je veux parler de Henri de Lorraine, duc de Guise, le petit-fils de celui que vous avez surnommé *le Balafré*. Lors de la révolte de Masaniello, il était à Rome, où il cherchait à faire rompre le mariage qu'il avait contracté en Flandre avec une comtesse de Bossu, pour pouvoir épouser une demoiselle de Pons, dont il était éperdûment amoureux. Comme ses négociations auprès du saint siége traînaient en longueur, il se disposait à revenir en France, lorsqu'ayant appris quelle était la situation de Naples, il chercha dans l'ambition une distraction à l'amour.

» Le comte de Modène, qui lui était attaché, et qui l'avait suivi à Rome, raconte, dans son *Histoire des révolutions de Naples*, comment le désir vint au duc de Guise de monter sur un trône qui lui paraissait vacant. Toute l'Italie était occupée de la révolte de Masaniello et de ses suites. Un soir, le comte de Modène se promenant sur les bords du Tibre, remarqua une

barque chargée de fruits si beaux, que cela attira son attention. Les mariniers conducteurs de la barque venaient de la petite île de Procida, que vous voyez de la pointe de Baja, dans le dessein de vendre leurs fruits à Rome. Le comte de Modène les questionna sur ce qui se passait à Naples; leur récit l'ayant intéressé, il voulut en faire jouir le duc de Guise, et les engagea à apporter leurs fruits chez ce seigneur, qui sans doute les leur achèterait.

» Lorsqu'ils virent le duc de Guise, et qu'ils apprirent que c'était un des descendans de leurs anciens rois de la maison d'Anjou, ils se jetèrent à ses pieds en l'assurant qu'aussitôt qu'ils seraient de retour dans leur patrie, ils apprendraient aux Napolitains qu'il y avait à Rome un des descendans de ces anciens rois Angevins qui avaient été si chéris de leurs pères. Le duc les releva et les embrassa l'un après l'autre de la manière la plus affectueuse, et les remercia avec la grâce dont furent doués les princes Lorrains; ensuite il voulut apprendre de leur bouche les effets du premier soulèvement. Ils lui rendirent un compte exact, dans lequel pourtant ils exagérèrent l'intrépidité de Masaniello et des lazzaroni, et la consternation des Espagnols. « Ah! lui dirent-ils, si le peuple avait un prince comme vous à sa tête, le duc d'Arcos se verrait bientôt chassé de la ville et du royaume. »

A cela le duc de Guise leur répondit que quelque péril qu'il y eût à courir, il serait ravi d'exposer son bien, ses amis et sa vie pour les aider à rompre les fers de leur horrible servitude ; qu'ils pouvaient transmettre, de sa part, ces sentimens au peuple napolitain. Les ayant ensuite congédiés, ses caresses furent suivies de largesses considérables, et l'on peut dire que ces mariniers furent les premiers instrumens du passage du duc à Naples. — Il me semble, mon cher Sicilien, que vous attribuez là à des hommes ce qui appartient au hasard, ou plutôt à la beauté des fruits des mariniers de Procida ; au surplus, si le genre humain a été perdu pour une pomme, il est tout naturel qu'un panier d'oranges, de pêches et de raisins, ait influé sur la destinée d'un royaume. »

Nous causions ainsi, ou, pour mieux dire, j'écoutais les récits du Sicilien quand nous arrivâmes chez lui, où je dinais ce jour-là. « Permettez, me dit-il, que je vaque à quelques affaires ; je vous laisse dans ma bibliothèque ; si vous êtes curieux de voir quelle fut l'issue de l'entreprise du duc de Guise, voici ses Mémoires et l'ouvrage du comte de Modène. »

Resté seul, je parcourus ces deux ouvrages, où je pris même quelques notes.

Le duc de Guise, dont on connaît le goût pour les aventures extraordinaires, oublia tout,

jusqu'aux amours et à ses plaisirs, pour s'occuper uniquement de la possession du trône de Naples. Lettres confidentielles, promesses, émissaires envoyés par lui, rien ne fut négligé. Mais ces émissaires furent pour la plupart égorgés par l'ordre d'un peuple qui le désirait et l'appelait; leçon terrible et inutile pour les ambitieux subalternes qui, lorsqu'une cause leur semble juste, croient que tous les moyens sont légitimes pour la servir. Cependant Gennaro Annese venait de prendre le titre de généralissime et chef du très-fidèle peuple de Naples : ce chef de révoltés, d'accord avec le peuple, suppliait le duc de Guise de se déclarer le défenseur de Naples.

La France avait à Rome des envoyés, semblables à tous les envoyés diplomatiques que ne soutient pas une force positive et menaçante; ils regardaient, ils écoutaient; mais supposant une chance favorable, ils laissèrent paraître un peu de zèle pour le duc. L'Astuce, qui s'était faite homme, et qui avait choisi le nom de Mazarin, dirigeait les affaires du cabinet du Louvre ; Mazarin avait répondu aux demandes d'autorisation du duc de Guise, que puisque ce prince voulait s'exposer à de si grands périls, le roi le lui permettait. On lui promettait même des secours que l'on n'avait nulle intention de lui accorder ; car on ne peut regarder comme une

avance digne d'un prince et d'un si haut projet, une avance que dédaigneraient aujourd'hui des particuliers nécessiteux, une avance de 40,000 francs. Qui donc vint au secours du duc de Guise? Ce fut une femme; il le dit lui-même dans ses Mémoires : « Elle m'apporta ce qu'elle » avait de pierreries et de bijoux, et 10,000 » écus en billets sur les banques. C'était tout » le bien qu'elle avait amassé en plusieurs an- » nées, avec assez de fatigues et de peines. » Je regrette que le duc de Guise ne nous ait rien transmis sur la nature des fatigues et des peines d'une dame aussi obligeante; mais ce lui fut d'un grand secours, ou plutôt un appât bien trompeur pour se livrer à une folle entreprise. Dans sa traversée par mer de Rome à Naples, il eut à surmonter une foule d'obstacles que lui suscitèrent les Espagnols, et dont il ne triompha que par l'heureux accord d'un grand courage et d'une inaltérable présence d'esprit, qualité plus rare et plus précieuse que le courage.

Le jour même de son arrivée, il put voir combien il s'était mépris sur la prétendue république qu'il venait défendre. Il fut accueilli par ces horribles cris de joie d'une populace furieuse et affamée qui demande en même tems du pain et du sang; point d'accord parmi les chefs; partout la fureur, partout l'ineptie. Le duc de Guise a peint Gennaro Annese de la manière suivante :

« C'était un petit homme de fort méchante
» taille, très-noir, les yeux enfoncés dans la
» tête, les cheveux courts, qui lui découvraient
» de grandes oreilles, la bouche très-fendue, la
» barbe rase, qui commençait à grisonner; le
» son de voix gros et enroué, ne pouvant dire
» deux paroles de suite sans hésiter; continuel-
» lement en inquiétude et si rempli d'appréhen-
» sion, que le moindre bruit le faisait tressaillir.
» Il était accompagné d'une vingtaine de gardes
» dont la mine n'était pas plus relevée que la
» sienne. Il avait un collet de buffle, des man-
» ches de velours cramoisi, des chausses d'écar-
» late, un bonnet de toile d'or même couleur
» sur la tête.... » Ici je m'arrêtai à la lecture de
l'horrible portrait; ce bonnet écarlate me rap-
pela cette pourpre ignominieuse, dont s'étaient
recouverts, il n'y avait pas encore vingt ans, les
Masaniello et les Gennaro de ma patrie, et j'a-
vais abandonné involontairement ma lecture
pour me livrer à je ne sais quelles réflexions,
quand le Sicilien rentra dans la bibliothèque.
« Qu'avez-vous? me dit-il; vous êtes pâle! »
Je lui fis connaître la cause de mon émotion, et
il la comprit facilement. Cependant nous pour-
suivîmes ensemble des recherches qui m'intéres-
saient au delà de ce que je puis dire; et, l'esprit
encore accablé des souvenirs de la révolution de
France, je lus quelques fragmens de l'histoire

de l'une des révolutions de Naples. Le duc de Guise dut passer sa première nuit dans Naples, chez Gennaro, à la tour des Carmes. « M'étant » informé, dit-il, du lieu où l'on m'avait pré» paré un lit, je fus assez surpris quand j'appris » de Gennaro qu'il voulait que je couchasse » avec lui. A quoi m'étant opposé autant qu'il » m'était possible, ne voulant point donner d'in» commodité à sa femme, en prenant sa place, » il me dit qu'elle coucherait sur un matelas » devant le feu, avec sa sœur, mais qu'il im» portait à sa sûreté qu'il me donnât la moitié » de son lit, sans quoi ses ennemis viendraient » lui couper la gorge : le respect seul pour ma » personne pouvant le préserver de ce péril, » dont il paraissait si préoccupé, qu'il se ré» veilla vingt fois dans la nuit, et en m'embras» sant, les larmes aux yeux, il me conjura de » lui sauver la vie, et de le garantir de ceux » qui voulaient l'assassiner. »

» Ma foi, dis-je au Sicilien, vous avouerez qu'il fallait plus que de la témérité pour poursuivre une entreprise ainsi commencée. — Oui, sans doute, vous avez raison, mais l'excès de l'audace est la seule sauvegarde des téméraires; la fortune se laisse quelquefois imposer par ceux qui lui font face, et frappe toujours ceux qui lâchent pied et lui montrent le dos. Votre empereur, par exemple, tout lui réussit parce qu'il

va toujours en avant; qu'il s'arrête un moment, qu'il tergiverse, qu'il se défende au lieu d'attaquer, il est perdu. Le duc de Guise méritait de réussir, sa conduite fut vraiment admirable; en moins d'un mois il maîtrisa le peuple, il rétablit l'ordre, forma à la discipline une armée improvisée qui balança les forces de l'Espagne, mais le cardinal Mazarin ne lui prêta ni aide ni appui; il fut trahi par les chefs du peuple qu'il venait policer et gouverner, et par cet imbécille de Gennaro Annese, qui avait tant tenu à lui faire partager son lit. Tenez, ne me parlez pas du peuple, c'est un monstre sans tête à mille bras; voulant ce qu'il ne peut avoir, il veut toujours ce qu'il n'a pas. — Eh bien! parlons de ceux qui sont condamnés à le conduire. — Non! pas davantage, s'il vous plaît; allons nous mettre à table. — Vous avez raison, cela vaut mieux. » Nous fîmes un excellent dîner, pendant lequel je pensai plus d'une fois au malheur des ambitieux, ce qui me ramena tout naturellement au duc de Guise et à ce pauvre Scaramouche, qui n'avait pas su se contenter de quatre onces de tabac.

---

— N° LX. —

# RETOUR A ROME.

Plus j'observe ces lieux, et plus je les admire.
QUINAULT.

J'AI lu dans ma vie bien des définitions du bonheur; j'ai entendu parler du bonheur à des gens que l'on croyait heureux, à d'autres qui se trouvaient malheureux, parce qu'ils se contentaient de s'examiner, sans se comparer à ceux auxquels ils portaient envie; mais, quelque bizarres que soient toutes les théories et toutes les observations sur une chose que l'on sent et que l'on ne définit point, je ne crois pas qu'il y ait eu jamais rien de comparable à ce que j'entendis dire sur ce sujet à un chanoine napolitain, qui était venu demander à dîner au Sicilien au moment où nous étions à table; il mangeait comme deux, buvait comme quatre, et riait comme pourrait rire la Gaîté elle-même. Je ne sais comment il se fit qu'après avoir parlé du duc de Guise et de toutes les entreprises des Français sur Naples, la conversation tomba sur les philo-

sophes anciens et sur le bonheur. Le Sicilien et moi nous avions raisonné longuement, ou, si l'on veut, déraisonné, quand le chanoine nous dit d'un ton dogmatique et inspiré : « Messieurs, celui-là seul est heureux qui a reçu du ciel un mauvais cœur et un bon estomac. — Monsieur l'abbé, lui demandai-je, est-ce que par hasard vous seriez du nombre des heureux ? — Non, pas tout-à-fait, me répondit-il, car mon estomac commence à se gâter. — Vraiment, dis-je en regardant le Sicilien, je ne l'aurais pas cru en voyant la manière dont sa révérence accueille un bon dîner ; mais, Monsignor, ajoutai-je, quelle chose vous fait croire qu'un mauvais cœur puisse contribuer à la félicité d'un homme ? — Mon cher Signor, la félicité n'est qu'un mot. L'injustice des hommes fait qu'ils regardent l'état de bonheur comme un état habituel, tandis que ce n'est réellement qu'un état d'exception. On peut comparer le moral au physique sans offenser la sainte Vierge et le grand saint Janvier ; eh bien ! voyez si l'on ne se plaint pas toujours de la température ! A peine on a cessé de dire qu'il fait trop froid, que l'on trouve qu'il fait trop chaud. — Je ne vois pas encore où vous voulez en venir. — Permettez : quand les organes sont délicats, on ressent péniblement le chaud et le froid ; voilà le physique ; quand on a ce qu'on est convenu d'appeler *un bon cœur*,

on est soumis à une foule de disgrâces ; on se met hors de soi pour aller au devant de souffrances étrangères que l'on ressent, que l'on partage ; un ami est-il ruiné ? on s'afflige. — Oui, mais si la fortune lui sourit, on se félicite. — Non, l'amitié qui plaint le malheur est jalouse du bonheur d'autrui ; on cherche à cacher les retours secrets que l'on fait incessamment sur soi-même ; et nous sommes tellement organisés, que, si la plénitude du mal peut venir jusqu'à nous quand il frappe l'objet de nos plus chères affections, jamais le bien ne se répand tout entier sur nous, quand ce n'est pas exclusivement à nous qu'il s'adresse, et voilà le moral. Tenez, vous me paraissez être mon aîné de dix ans, mais, soit dit sans me vanter, car il n'y a pas de quoi, je crois mieux connaître les hommes que vous ne le pouvez faire.— Monsieur l'abbé, les hommes ont été l'objet de mes études continuelles, et je pensais.... — Vous pensez à tort ; vous êtes homme du monde, quoique hermite ; étudiez, examinez, multipliez les remarques et les observations, comparez les caractères, lisez sur les physionomies, le dedans vous est fermé ; nous, au contraire, nous en savons plus en trois tours de confessionnal que vous ne pouvez en apprendre en toute notre vie. J'ai sur ce point une expérience que vous ne sauriez jamais avoir, et j'ai toujours vu que les souffrances de

l'esprit venaient d'un bon cœur, comme les maux physiques d'un mauvais estomac. L'homme qui ne s'afflige de rien et qui digère bien, est l'homme le plus heureux. »

A peine nous fûmes hors de table, que le chanoine demanda la permission de se retirer ; permission que, pour ma part, je lui donnai de grand cœur, malgré cet intérêt de curiosité que font naître en moi les hommes que j'appellerai *exceptionnels*, et que l'on désigne ordinairement sous le titre peu mérité d'*originaux*. « Eh bien! me dit le Sicilien quand l'homme au bon estomac fut parti, comment trouvez-vous l'abbé Ventura? — Si vous voulez que je vous le dise, je le trouve affligeant, et j'aimerais mieux être malheureux comme bien d'autres, qu'heureux comme lui, s'il est vrai qu'il soit heureux; il s'en faut bien sans doute que je sois partisan de ces systèmes nouveaux, c'est-à-dire de ces folies nouvelles qui rapportent tout à la sensibilité; il se peut même que ce don du ciel, qui nous fait aimer les autres, soit un présent funeste, quand nous en sommes trop richement dotés ; mais combien de jouissances n'en résulte-t-il pas, et quel fardeau pour la société que ces égoïstes que l'on devrait, par de justes représailles, séquestrer du reste du monde! Ils se font volontairement ce que sont les Paria dans l'Inde! Mais, parlons d'autre chose; savez-vous que je suis sur

le point de vous faire mes adieux ? Ce sera avec un regret bien sincère que je quitterai Naples et ses environs, que je quitterai surtout les personnes qui m'ont si bien accueilli daus cette ville favorisée de la nature. Pour me consoler, je me figure que j'y reviendrai, et si cet espoir est un rêve, ne m'éveillez pas, je vous en prie. Le carnaval s'avance, et j'ai promis trop positivement de revenir à Rome pour les jours gras, pour qu'il me soit possible de manquer à ma parole. J'aurais cependant bien voulu visiter avant de partir quelques provinces du royaume de Naples, voir la Calabre, Avellino, Tarente, Reggio, et quelques autres villes. — Vos regrets sont légitimes, et je ne vous parle pas de ceux que vous-même vous nous inspirerez : les complimens doivent être bannis du langage des hommes.

» J'ai vu presque tous les lieux que vous voudriez parcourir, et il m'en est resté quelques souvenirs. Pour se rendre dans la Calabre, on sort ordinairement de Naples par la porte de Capoue, et l'on suit la belle route bordée de peupliers que vous avez vue jusqu'auprès des ruines du Poggio-Reale, petite ville construite par Alphonse II, duc de Calabre; ensuite on quitte les hauteurs pour descendre dans les vastes plaines de Nole, que l'on admire d'abord, mais dont la beauté uniforme jusque dans les variétés

de sa culture, ne tarde pas à fatiguer. Vous savez que c'est à Nole que mourut Auguste, le dix-neuvième jour du mois auquel il donna son nom, pendant la quatorzième année de l'ère chrétienne. — Je ne me rappelle plus quel était l'âge d'Auguste? — Il avait soixante-quinze ans. — C'est vrai, et puisque vous me remettez sur la voie, je vous avouerai que je n'ai jamais pu partager l'opinion des historiens qui ont prétendu que Livie l'avait empoisonné avec un plat de figues pour prévenir les effets de sa tendresse envers son petit-fils Agrippa. Tous les hommes sages doivent, ce me semble, adopter l'avis de Voltaire, qui ne veut pas reconnaître ces morts extraordinaires que l'on suppose pour les hommes extraordinaires. Mais, je vous demande pardon de vous avoir interrompu. Qu'est-ce, je vous prie, que Avellino? La gentille princesse qui porte ce nom est si jolie, que cela me donne quelque curiosité sur l'état de sa principauté. — On arrive à Avellino par une avenue de près d'un mille de longueur; elle est plantée d'arbres magnifiques par leur végétation et l'épaisseur de leur feuillage. Avellino est une ville de huit à dix mille habitans, qui d'ailleurs n'offre rien de remarquable; c'est là que l'on fabrique le macaroni et les meilleures pâtes de tout le royaume de Naples. La terre qui l'environne est réellement la terre promise, tant elle produit en

abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, et surtout les plus beaux fruits de l'Italie. En France, vous donnez, je crois, le nom d'avelines à une espèce de grosses noisettes; ce nom leur vient d'Avellino. On y voit des bois entiers de cet arbuste qui y croît spontanément; on peut presque partout y dire avec Virgile : *Hic inter densas corylos.* Croiriez-vous que l'on vend chaque année pour soixante mille ducats de noisettes d'Avellino?

» Je ne pense pas qu'il y ait de pays en Europe où les anciens usages se soient aussi bien conservés que dans les Calabres : on y voit encore de vieilles femmes se louer pour hurler aux enterremens. Le maintien et la dose de douleurs que l'on doit avoir dans ces cérémonies lugubres, sont soumis à une sorte d'étiquette que l'on observe sévèrement. Les vices et les vertus d'un père de famille sont rappelés aux assistans par le plus âgé des vieillards; la veuve répète ensuite tout ce qu'on vient de dire, y ajoute quelques réflexions, jette ensuite les hauts cris et s'arrache des poignées de cheveux dont elle jonche le cercueil. Les filles se les arrachent également et se frappent la poitrine, mais elles gardent le silence. Les parens plus éloignés répètent froidement l'oraison funèbre, et n'exercent aucun outrage sur leur personne. Lorsque le parent d'un homme de qualité ou d'un riche

citoyen cesse de vivre, on loue un certain nombre de vieilles femmes, ainsi que je vous le disais, pour remplir toutes ces cérémonies à la place de la famille. — Ce que vous me dites, mon cher Sicilien, est admirable. Ainsi donc, la douleur même est une marchandise que la richesse et l'orgueil achètent à la pauvreté; on pleure donc par procuration; ainsi donc, le rang et la fortune croiraient se dégrader par des larmes versées publiquement sur les restes d'un père et d'un ami; ainsi donc, vos nobles et vos riches ne verraient qu'un homme sans dignité dans Achille, dans les larmes, plus belles, plus admirables que ses exploits, dont il arrose le tombeau de Patrocle! Aujourd'hui un nouveau Priam enverrait sa livrée se jeter sur le corps inanimé d'un nouvel Hector. Ah! je commence à le croire, ou plutôt j'en suis plus convaincu que jamais, votre chanoine n'est pas le seul qui suive les règles de son affreux égoïsme! Comment voulez-vous que le commun des hommes ne sacrifie pas tout à l'argent, et l'honneur aux honneurs, quand ils ont sous les yeux tant d'exemples qui leur prouvent que les sentimens ont un tarif, une espèce de douane d'entrée et de sortie dans le cœur humain, et que l'on peut avec bienséance se dispenser de ces cérémonies pénibles pour l'insouciance, de ces douleurs qui portent avec elles leurs consolations quand elles

sont profondément senties ? Je me rappellerai toute ma vie ce que me dit, dans ma jeunesse, un de mes amis qui venait de perdre son père ; celui-ci, très-dur pour ses enfans, n'avait jamais cherché à s'en faire aimer. Je voyais presque tous les jours mon jeune ami, et, comme j'étais au fait de ses relations avec son père, je m'étonnais, je l'avoue, de lui voir une douleur aussi opiniâtre, et que le tems semblait augmenter ; il rejetait les consolations que je cherchais à lui procurer, et tomba dans un état de consomption qui me causait de vives inquiétudes. Enfin, un jour, pressé par mes questions, il me dit en sanglottant : « Mon ami, je suis le plus malheureux des hommes, je suis un monstre à mes yeux ; je sens que je n'ai pas regretté mon père. » Est-il possible de pousser plus loin l'honneur filial, à défaut de cette tendresse qui est un devoir, sans doute, mais que l'on n'est pas le maître de s'imposer à soi-même ? Je pense comme vous sur ce fait, qui doit donner à réfléchir, et j'aime mieux, je l'avoue, ce chagrin né de l'absence d'un chagrin naturel, que ces fastueuses douleurs qui recouvrent des cœurs secs, comme de riches étoffes cachent la noirceur des vieilles murailles des palais. Si votre ami avait fait le voyage de la Calabre, sans doute il lui eût été permis de pénétrer dans les mystérieuses cavités de *la Grotte enchantée.* »

Comme ces derniers mots étaient une énigme pour moi, je priai le Sicilien de m'en donner l'explication. « La grotte enchantée, poursuivit-il, est une de ces traditions fabuleuses que l'on trouve dans presque tous les pays, et dont abonde le royaume de Naples. Si vous aviez pu visiter les ruines de Cannes, le lieu où la fameuse bataille de Cannes fut livrée, et que l'on nomme aujourd'hui *Campo di sangue*, quel qu'eût été le guide que vous auriez pris, il vous aurait entretenu de contes merveilleux, d'apparitions et de miracles; chacun y est, depuis des siècles, à la découverte de l'entrée de la grotte, et cette superstition a du moins l'avantage sur beaucoup d'autres, d'entretenir les hommes dans le chemin de la vertu. Les habitans croient que la grotte enchantée contient une colonne d'argent massif et une quantité infinie de trésors. Mais il faut, selon eux, être doué d'une ame pure de toute mauvaise action, de tout projet contraire à la vertu pour en découvrir l'entrée; aussi cette découverte est-elle encore à faire, malgré les dévotions de ceux qui recherchent la caverne mystérieuse sous la protion *della Madona incoronata.* »

Ce récit du Sicilien m'intéressa particulièrement; car la grotte enchantée, qu'il plaçait non loin des ruines de Cannes, me rappela l'aventure du peintre et du musicien que l'on a lue dans le précédent volume. Je ne le quittai que

fort tard, et sans prendre définitivement congé de lui. Le lendemain, je fis quelques visites d'adieu à Filangieri, à Mme de Gallo, au bon chevalier qui m'avait si bien accueilli dans sa charmante maison de Portici, et je commençai mes préparatifs de départ pour retourner à Rome. Nous n'étions pas encore à la fin de février, et déjà un nouveau printems rendait la verdure à ces belles campagnes qui connaissent à peine l'hiver. Mes adieux faits à mon hôtesse, je montai dans un voiturin avec deux officiers qui revenaient en France se faire guérir de blessures graves qu'ils avaient reçues contre les Calabrais. Qu'on juge de mon désappointement, quand je vis que le quatrième voyageur était ce même chanoine avec lequel on a précédemment fait connaissance. Pour l'honneur de son petit collet, nous lui cédâmes nos droits aux premières places, ce qu'il accueillit comme une chose due; et enfin nous arrivâmes, sans aucun événement, et suivant la voie Appienne, aux portes de cette Rome qne l'on n'approche jamais sans se sentir battre le cœur, tant est grande la puissance des souvenirs.

---

— N° LXI. —

# LE CARNAVAL.

Et je suis venu passer le carnaval à Venise !
VOLTAIRE.

IL n'est rien de plus vraiment comique que ce chapitre de *Candide*, où une demi-douzaine de souverains détrônés, se rencontrant à une table d'hôte, se racontent mutuellement leurs aventures, et finissent tous par ce refrain....... et je suis venu passer le carnaval à Venise!...... Pour moi, ce n'est point à Venise, mais à Rome, que je passai, ainsi que j'en avais formé le projet, le carnaval de 1812. C'était à peu près à la même époque que les Romains célébraient leur carnaval, si fameux sous le nom de lupercales. Cette fête était fixée au 15 février. Quelques étymologistes, séduits par l'affinité des mots *lupus* et *lupercalis*, ont voulu faire honneur à Romulus de la fondation de ces fêtes, que, selon eux, il aurait établies en mémoire de la louve qui l'avait allaité ; mais les lupercales sont bien plus anciennes que Romulus, puisqu'elles datent d'Evandre,

qui s'établit en Italie soixante ans avant la guerre de Troie. C'est en l'honneur du dieu Pan qu'elles furent instituées, dans le lieu même où la colonie d'Evandre construisit ses premières habitations, c'est-à-dire sur le mont Palatin. Là, Evandre bâtit un temple au dieu Pan, et ordonna une fête solennelle que l'on célébrait par des sacrifices et par des courses de gens nus et armés de fouets, dont ils frappaient ceux qu'ils rencontraient. Cependant, quoique Romulus ne fût point le fondateur des lupercales, il donna une nouvelle célébrité à ces fêtes. On institua des prêtres qui se nommaient les luperques, et on les divisa en deux communautés, qui furent les *Quintiliens* et les *Fabiens*, ainsi désignés des noms de Quintilius et de Fabius, chefs, l'un du parti de Romulus, l'autre du parti de Rémus. Long-tems après on y ajouta le collége des *Juliens*, en l'honneur de Jules-César, et dans lequel Marc-Antoine se fit aggréger. La fête des lupercales étant tombée en désuétude, Auguste ordonna qu'elle fût célébrée avec pompe; mais, ce qui paraîtra extraordinaire, c'est qu'elle fût conservée sous les empereurs chrétiens. Vers la fin du cinquième siècle, le pape Gélase éprouva beaucoup de difficultés pour en détruire l'usage. Si l'on en croit Plutarque, non-seulement les luperques couraient comme des fous pendant la durée des lupercales, n'ayant pour tout vêtement qu'une

étroite ceinture qui voilait à peine leur nudité, mais on y voyait des jeunes gens des premières familles de Rome, et même des magistrats. Auguste défendit aux jeunes gens qui n'avaient pas encore de barbe d'y paraître. Le pape Gélase assure que, de son tems, les dames romaines se plaisaient à s'y faire fouetter toutes nues publiquement, ce que j'ai peine à croire, quoiqu'il m'en coûte beaucoup de ne pas admettre pleinement son infaillibilité; cependant, si la défense leur en avait été faite, il se pourrait que le pape Gélase eût raison; elles croyaient trouver dans ces cérémonies un remède contre leur stérilité, et peut-être en trouvaient-elles réellement contre celle de leur mari. Voici une historiette racontée par Ovide à l'occasion des lupercales.

Hercule et Omphale voyageant un jour ensemble, furent aperçus de Faunus, qui devint amoureux de cette beauté, et voulut faire éprouver à Hercule le même sort que Jupiter à Amphytrion. Hercule et Omphale logèrent cette nuit-là dans une caverne, où, pendant qu'on leur apprêtait à souper, Omphale s'amusa à faire échange d'habits avec Hercule, à le parer de ses ajustemens féminins et à prendre la peau de lion, le carquois et la massue. Ils soupèrent de la sorte, et couchèrent tout habillés, chacun de son côté, ainsi que l'exigeait le sacrifice à Bacchus, qu'ils avaient projeté pour le lendemain. Quand ils fu-

rent endormis, Faunus pénétra dans la caverne, espérant satisfaire sa passion ; il va de côté et d'autre, tâtant avec précaution jusqu'à ce qu'il eût reconnu le lit d'Omphale. Sentant alors la peau du lion de Némée, il recule tout effrayé, et se dirige vers l'autre lit, où la douceur des étoffes ne lui permet pas de douter que ce ne soit Omphale. Il se couche discrètement; mais bientôt le demi-dieu s'éveille, et d'un coup de coude jette Faunus à dix pas hors du lit. Omphale se réveille au bruit; on appelle; on apporte de la lumière, et l'on aperçoit le malheureux Faunus couché à terre, ayant toutes les peines du monde à se relever. Tout l'Olympe rit aux éclats de sa mésaventure, et Faunus, ayant pris en horreur les habits qui l'avaient trompé, voulut que ses prêtres n'en portassent point pendant les cérémonies de son culte : telle est du moins l'origine que l'on donne à la nudité des luperques; et je ne serais pas étonné que quelque grave antiquaire fît remonter au changement d'habits d'Hercule et d'Omphale l'usage où l'on est encore aujourd'hui de se déguiser pendant le carnaval. Chose assez digne de remarque ! le tems des déguisemens est aussi celui de la vérité ; on ose la faire entendre sous le mensonge d'un masque, et il n'est point exact alors, comme le disait un jour M. de Talleyrand, que la parole ait été donnée à l'homme pour l'aider à déguiser

sa pensée ; définition piquante et souvent trop juste.

Comme j'étais sûr de la discrétion de Carlotti, je lui avais annoncé mon arrivée à Rome pour la veille du jeudi gras : il m'avait tenu un déguisement tout prêt. La véritable sagesse veut qu'avec les fous on sacrifie à la folie ; je me mêlai donc à cette tourbe d'extravagans qui remplit la rue du Cours pendant la semaine entièrement consacrée au culte de Momus. Si l'on n'a pris sa part de ces divertissemens, ou si, tout au moins, on n'y a assisté, on ne se fait point une idée de l'extravagance des Romains pendant les jours gras ; il y a plus de différence entre notre carnaval et le leur, qu'entre notre carnaval et le carême. En valons-nous mieux ? c'est ce dont je doute fort. Au surplus, il existait sous l'empire une excellente raison pour que les déguisemens ne fussent pas à la mode en France ; on se plaît à descendre, mais non à redescendre, et l'on aurait difficilement persuadé à un maréchal de se déguiser en tambour, à une comtesse d'endosser les habits de femme-de-chambre, à maint financier de porter la livrée, à un duc de la convention de se coiffer, même pour rire, du bonnet de l'égalité ; car, lorsque les bouffonneries sont sérieuses, on n'aime pas à en plaisanter ; et je suis persuadé que lorsque toute la cour de Naples se déguisait, Murat n'endossait

pas les habits de son premier métier. Mais sa bravoure héroïque le mettait à l'abri du ridicule ; l'habit de Bayard semblait fait à sa taille, car l'homme sans peur ne craint pas le reproche. A Rome c'était une chose admirable que la grâce, que l'aisance avec laquelle les princes romains portaient l'habit de gilles et celui d'arlequin. Que de polichinelles ! Caïus Caligula ne fut pas plus plaisant lorsque, dans une cérémonie, il se revêtit d'un manteau qui avait appartenu à Alexandre.

Le carnaval est une des époques les plus importantes à Rome ; l'élection de nouveaux consuls y produisait jadis moins de mouvement. C'est un tems de bals et de festins ; tous les états, tous les rangs, tous les âges y prennent part ; mais ces bacchanales ne durent qu'une semaine. La cloche du Capitole et le canon du château Saint-Ange donnent le signal, et la population entière répond à l'appel. C'est à peu près le seul tems où la police soit bien faite, et elle ne permet à aucun masque de se montrer avant le signal. Quand on rompt les digues d'un port nouvellement construit, la mer ne s'y précipite pas avec plus de rapidité que la foule sur le *Corsò*. En un moment cette grande et belle rue est remplie de voitures, d'équipages brillans, et de curieux qui se heurtent au milieu des chevaux ; les trottoirs, convertis en amphithéâtre, offrent

aux spectateurs plus paisibles un refuge contre la cohue; mais ils n'en sont pas moins exposés aux invectives des masques et à la pluie de *confetti* qu'on se lance de toutes parts. On voit des chars couverts de femmes et d'enfans; d'autres où des scènes comiques sont figurées. Ici, c'est l'emblème d'un ménage représenté par un chat et un chien; là, un usurier prête à la minute, et plus loin vous retrouvez les emprunteurs sur une charrette qui les conduit à l'hôpital. Ce qui me frappa surtout, c'est la perfection avec laquelle les masques sont faits. Les maris trompés, et ils ne sont pas rares à Rome, sont l'objet spécial de la risée; et il ne faut pas croire que les Romains se bornent à de vagues allusions. On retrouve dans ces folies toute la satire personnelle des anciennes Attelanes et de *la Mandragore* de Machiavel. Si quelque aventure galante a occupé la chronique scandaleuse pendant l'année, on est sûr de la voir retracer au carnaval, où les pauvres maris sont encore trompés en effigie après l'avoir été en réalité. Ceux qui se déguisent en fous sont vêtus d'une chemise blanche et coiffés d'un bonnet blanc; leurs contorsions extatiques, leurs cris forcenés, les annoncent de loin; ils vous assaillent avec des dragées de plâtre qu'ils lancent de toutes leurs forces. Je m'étais arrêté en face du palais Mancini, où était autrefois l'académie de France, à Rome,

avant que la république française ne l'eût établie au palais Médicis. Là, j'observais ce spectacle mouvant, quand j'aperçus dans la foule une jolie petite dame française. Un de ces hasards qui ne se rencontrent pas deux fois dans la vie m'avait fait connaître ses démarches les plus secrètes depuis son départ de Paris. Je m'élance au milieu de la foule, je l'aborde et lui rappelle certaine circonstance d'un bal de Mme de La Ferté, qui ne lui permet pas de douter que je ne sois bien instruit ; je l'éloigne de sa société et je lui dis, sûr de n'être pas reconnu : « Gentille Parisienne, veux-tu que je te raconte tout ce que tu as fait depuis le jour où tu as quitté Paris? Ne crains rien, je suis l'homme du monde le plus discret. » Soit curiosité, soit tout autre motif, elle voulut m'entendre, et je poursuivis : « Tu as entrepris le voyage d'Italie avec tes deux petits enfans, pour venir voir ton mari, qui y est employé ; tu as soigneusement caché ton départ à une personne qui ne voulait pas te laisser partir ; enfin, tu es montée dans la diligence de la rue Notre-Dame-des-Victoires, avec une bonne et tes enfans. Celui qui s'opposait à ton départ a pris la poste et t'a rejointe, sur la route de Nevers à Moulins, entre Saint-Imbert et Saint-Pierre-le-Moutier ; tu es montée dans la chaise de poste qui t'avait si bien poursuivie ; tu as laissé tes enfans et leur bonne con-

tinuer leur route par la diligence ; tu es descendue à Moulins, rue de Paris, à l'auberge de l'Image; si tu avais un masque, je te dirais ce que tu as fait, mais je ne veux pas t'exposer à rougir ; quand on est venu te réveiller pour monter dans la diligence, tu l'as laissée partir; tu l'as suivie en chaise de poste, et tu y es remontée un peu avant Roanne. A Turin, tu as rencontré dans un bal un jeune homme fort aimable que tu avais vu à Paris, et avec lequel tu t'étais trouvée, notamment, à un déjeuner chez le suisse du bois de Boulogne, déjeuner dont l'illustre gourmand d'Aigrefeuille avait ordonné les apprêts ; le lendemain il te rendit visite à l'hôtel de Londres, au moment même où ton poursuivant de Paris venait d'y arriver; la présence de cinq personnes ne l'empêcha pas, le soir même, de te glisser adroitement un petit billet, dans une loge au rez-de-chaussée du Grand-Théâtre; il te donna un rendez-vous dans une voiture attelée de deux chevaux blancs, rendez-vous auquel tu ne vins pas; tu as trouvé des amis à Alexandrie, et particulièrement un receveur-général qui ne résidait pas dans son chef-lieu; tu t'es arrêtée à Florence, et tu es à Rome depuis quatre jours. »

Cinna, entendant Auguste citer le nom de tous les conjurés, fut moins interdit que la jolie Française; elle me prit tout au moins pour un

sorcier, et faisait de vains efforts pour découvrir qui j'étais, lorsqu'ayant aperçu sa société, je l'y reconduisis et me mêlai de nouveau dans la foule des masques. Je fus bientôt arrêté par un spectacle vraiment curieux, et dont nos déguisemens mesquins ne donnent aucune idée; car à Rome, les gens les plus riches et les plus distingués déploient au carnaval tout leur luxe et leur magnificence. Des chevaux parés de riches harnais traînaient une élégante calèche, suivie de plusieurs autres non moins brillantes; la foule se pressait autour de ce pompeux cortége, où étaient figurées les plus ingénieuses scènes de la mythologie et de l'histoire. Je vis Pâris entouré de trois déesses étincelantes de parure et de beauté, se disputant la pomme; Vénus et le dieu Mars, que Vulcain retenait captifs dans ses filets; Antoine et Cléopâtre, assis sur un trône d'or, entourés de guirlandes de fleurs. Plus loin je fus distrait par une cavalcade comique. A César montant au Capitole, succédait le héros de la Manche, accompagné du fidèle Sancho et de Silène entouré d'un chœur d'ivrognes. Là, un sorcier se dispute avec une diseuse de bonne aventure à qui saura le mieux lire dans l'avenir, et annoncer aux badauds leur destinée; ici, c'est une vieille comtesse écoutant les fadeurs surannées du marquis de Tulipano, tandis que de pauvres malades se promènent sur le dos de leurs

servantes. Mais ce qui me charma réellement, ce fut les chars de musiciens,

> Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies
> Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.

Cette musique délicieuse se mêle au bruit des masques, et est fréquemment interrompue par les rires qu'excitent les déguisemens grotesques, tels que des nains à tête de géant, des hommes affublés d'énormes perruques, dont les boucles sont autant de réservoirs d'eau qui inondent ceux qui s'en approchent. Au milieu de ce brouhaha, que de jolies femmes sous les costumes les plus pittoresques! Comme cet habit de paysanne de Frascati va bien à ces Romaines si belles et si naturellement gracieuses! La saison était admirable, et la douceur de l'air ajoutait à l'agrément de cette fête, que l'on célèbre dans une rue qui n'a pas moins d'un mille de long, ornée des deux côtés d'une suite de beaux palais; elle présente l'aspect d'une magnifique galerie découverte. Ces jours-là on fait sabler la rue du Cours, habitée par la plus extravagante folie. La nuit venue, chacun se retire au signal donné, et continue à se livrer à la gaîté dans les palais, dans les maisons, sur les grabats de la misère; les salles de spectacle retentissent des acclamations de ce peuple, heureux d'être sans prévoyance, puisqu'il est assez malheureux pour n'avoir pas de mémoire.

Les papes avaient un singulier usage ; le mardi gras était ordinairement marqué par l'exécution d'un criminel, spectacle auquel le peuple se portait au milieu de sa folie, sans en interrompre le cours. Faut-il, dans cet usage, voir un rafinement de barbarie, ou seulement une leçon offerte à cette populace prête à se livrer à tous les excès? Je ne sais, mais cette institution me paraît peu conforme au vœu de la religion, qui n'a pas besoin de l'horrible contraste que présente un homme pendu au milieu d'une fête. Après cette exécution, le pape se rendait au Corso, qu'il traversait à pas lents dans toute sa longueur, bénissant sur son chemin tous ceux qui se trouvaient à droite et à gauche, et qui demandaient à grands cris la bénédiction apostolique. Je regrettais bien sincèrement de ne pas voir le pape à Rome ; mais, le mardi gras, j'avoue que je ne me plaignis pas de son absence. La joie, les cris, les extravagances, les déguisemens furent encore plus fous que les jours précédens, et cependant personne ne fut pendu!

---

— N° LXII. —

# LES DEUX RÉPUBLIQUES.

*Sic canibus catulos similes, sic matribus hœdos.*
VIRGILE.

Ainsi les petits chiens ressemblent aux grands, ainsi les chevreaux à leur mère.

Je plie et ne romps pas.
LA FONTAINE.

QUELLE est cette inconcevable manie, cette humeur inquiète qui nous pousse sans cesse à changer de lieux, à esquisser de nouvelles connaissances et de nouvelles affections, à quitter, par un mouvement presque machinal, sans autre motif qu'un besoin continuel de changement, les personnes et les choses? Ce besoin bizarre, je l'éprouvais à Rome; et il me serait impossible de l'expliquer. La première nuit que j'avais passée dans Rome m'a laissé plus de souvenirs, et des souvenirs plus complets, que l'examen, plusieurs fois renouvelé, de ses doctes ruines et de ses beaux édifices. Telles sont les premières impressions; c'est ainsi que, quand notre mémoire s'affaiblit, nous nous souvenons encore de ce que

nous avons appris dans notre enfance, alors même que nous oublions tout ce qui, dans le cours de notre vie, a été l'objet d'études plus sérieuses. Un jour que je me promenais, avec Carlotti, sur le sommet de l'un des escarpemens au bas desquels le Tibre roule ses eaux fangeuses, nous rencontrâmes un vieillard d'une figure vénérable ; ses vêtemens, plus que négligés, n'empêchaient pas de démêler dans ses traits un certain air de noblesse ; et ce qui dut nous étonner à Rome, c'est qu'il nous salua sans demander l'aumône. Je crûs m'apercevoir qu'il avait le désir d'entrer en conversation avec nous, et qu'une fausse honte le retenait. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter mon intérêt et ma curiosité ; et, cependant, l'expression sévère de sa physionomie m'inspirait à moi-même la crainte d'être indiscret. Je continuai ma route à pas lents, jusqu'à ce que je pusse, sans être entendu de lui, demander à Carlotti s'il le connaissait, et le consulter. Je vis que Carlotti riait de mon embarras, et il me dit : « L'homme que vous voyez est un maniaque, raisonnable sur tous les points, excepté sur un seul ; il se croit un des anciens consuls de la république, et, pour peu que l'on caresse cette manie, sa conversation ne manque point d'intérêt. C'est un vieux professeur d'histoire ancienne dont le cerveau s'est affaibli, et qui a fini par se croire un de ceux dont il avait

étudié et commenté la vie. Si vous désirez lui parler, je vous préviens qu'il faut l'aborder sérieusement et l'écouter de même. » Ces mots de Carlotti redoublèrent ma curiosité, et, après avoir encore marché quelque tems, nous revînmes sans affectation sur nos pas, et nous l'abordâmes. Je ne sais comment il me vint à l'esprit de lui adresser ce vieux dicton latin que l'on emploie encore pour demander des nouvelles : « *Salve, consul, quid novi fert Africâ?* A ces mots, qui le flattaient infiniment, il répondit par un léger mouvement de tête qu'il accompagna d'un sourire protecteur. « Les affaires vont mal, nous dit-il le plus sérieusement du monde ; mon collègue n'en finit pas du siége de Numance, que j'aurais déjà prise si j'avais été chargé du commandement des légions ; mais ma présence est nécessaire à Rome. Je viens, en sortant du sénat, de traverser le Forum, mais la dignité consulaire est méconnue. Une autre fois je ne me hasarderai plus au milieu de cette vile populace sans me faire accompagner des licteurs. Ils étaient là à écouter un bavard d'orateur, et quand j'ai passé près des rostres, aucun ne s'est dérangé pour me faire passage. Je ne sais ce que font les censeurs, mais si cela continue, c'en est fait de la république. » Alors il s'enveloppa dans les pans de son manteau déchiré, et se drapa comme s'il eût porté la toge. » Vous, re-

prit-il, qui paraissez être de bons citoyens, vous devriez aller chez Cicéron, lui dire que je l'attendrai ce soir au Capitole, pour m'entendre avec lui sur la conspiration dont il m'a parlé hier. C'est une affaire grave, et s'il est vrai que Catilina soit le chef des conjurés, les liens du sang qui m'attachent à lui ne le sauveront pas de la rigueur des lois. » Ce fut pour nous une occasion de le quitter, et nous lui protestâmes que ses ordres allaient être promptement exécutés. Carlotti s'était plus amusé que moi de l'éloquence consulaire de ce pauvre diable, car ces sortes de manies, qui font naître au sein de la folie une espèce de raison factice, m'inspirent un tel sentiment de pitié, que j'ai en horreur les gens qui rient de ceux qui en sont atteints. Il n'en est pas moins vrai que la folie de cet homme ramena mes idées sur les tems où il croyait vivre; et quand, le soir, je fus seul dans ma chambre, je ne pus m'empêcher de songer aux anciennes destinées de la maîtresse du monde.

Ces masses énormes, qu'à l'aide de machines et de cordages on élève si péniblement et si lentement au sommet des édifices, si la corde qui les tient vient à se rompre, ne retombent pas plus vite et avec plus de fracas qu'un empire ne s'écroule; et quel empire peut rêver un pouvoir éternel, quand l'exemple de Rome effraie et instruit l'univers? Deux hommes seuls, parmi

les modernes, ont pénétré les secrets de cette république gigantesque, mélange inoui d'esclavage et de liberté, de crimes et vertus, de grandeur d'ame et d'insolence : ces deux hommes sont Machiavel et Montesquieu. L'un est encore l'honneur de l'Italie, et l'autre sera toujours l'honneur de la France; tous deux sont la gloire de l'Europe. Pouvons-nous aujourd'hui nous figurer un Etat où un simple citoyen croirait descendre de son rang en montant sur un trône? Cincinnatus, retournant à la charrue, après avoir triomphé des ennemis de Rome, nous paraît presque ridicule, parce que nous sommes devenus si ridicules, que nous ne concevons plus d'autre grandeur que celle qui se manifeste par des dehors pompeux. Ces réflexions, je les faisais à Rome, elles dominaient mon intelligence, elles nourrissaient mon ame et élevaient mes pensées; à Paris, elles doivent paraître pitoyables. Je passai une partie de la nuit dans ces rêveries; je devenais presque aussi fou que l'homme dont j'avais plaint la démence le jour précédent, et je trouvais, dans une foule d'extravagances, que j'accueillais sans les chercher, un charme que l'on ne trouve jamais en raisonnant sur des choses réelles.

Le lendemain, je me déterminai à quitter la ville éternelle, et comme j'appris qu'un habitant d'Ancône retournait en poste dans cette

cité, je profitai de l'occasion qui m'était offerte de faire commodément le voyage à frais communs.

Carlotti me fit ses adieux les larmes aux yeux, et je me livrai à l'illusion si douce de croire que je m'étais fait un ami d'un homme que je n'avais, dans l'origine, regardé que comme un *cicerone* d'un ordre un peu relevé. C'est dans un café de la place Navone qu'une petite affiche à la main m'avait instruit de la possibilité de voyager d'une manière qui me convenait fort; mais, avant de parler de mon nouveau compagnon de route, il faut que je répare un oubli bien involontaire. Comment se fait-il qu'en parlant de mon premier séjour à Rome, je n'aie pas même cité le nom d'un Français vraiment amoureux des beaux-arts, d'un savant bon et aimable, qui s'était fait Romain par ses immenses recherches sur les antiquités romaines, mais dont le cœur appartient toujours à sa patrie? Il n'est personne qui n'ait recherché, à Rome, la conversation de l'excellent M. d'Agincourt, et qui n'ait conservé le souvenir de sa bonté, de sa bienveillance et de son affabilité.

C'est une singulière chose que ce besoin qui rapproche des hommes et les place inopinément l'un vis-à-vis de l'autre, et en fait quelquefois des amis, quand le hasard seul les a réunis. J'al-

lais donc traverser une partie de l'Etat romain et la Romagne, en tête-à-tête avec un homme que je n'avais jamais vu, dont le caractère ne sympathiserait peut-être pas avec le mien : n'importe, il veut diminuer ses frais de route; moi, j'ai besoin d'une voiture, et nous voilà sans aucune défiance, au moins de ma part, roulant ensemble sur la voie Flaminienne. Je ne pouvais porter mes regards en arrière, mais mes pensées étaient encore à Rome quand nous arrivâmes au *Ponte-Felice*, l'un des plus beaux monumens de l'architecture moderne, et que l'Italie doit à Sixte-Quint.

Jusque-là, mon compagnon de voyage et moi nous n'avions échangé que quelques mots insignifians, et nous étions, comme disent les Anglais, en délicatesse à l'égard l'un de l'autre, quand je pensai que je ne trouverais pas mon compte à ne pas faire les premières avances à un homme d'une si extrême réserve. Il me fallut revenir plusieurs fois à la charge avant de savoir qui il était; mais enfin, je m'y pris si bien que je sus que c'était l'ancien homme d'affaire du comte Alfieri. L'admiration réelle que je manifestai pour les œuvres de son ancien patron, le détermina enfin à sortir du flegme que je vis bientôt qu'il avait affecté. Il m'avoua tout franchement qu'il se méfiait des Français, qu'il craignait ces nombreux agens que le gouverne-

ment impérial faisait circuler sur les routes, de toutes les manières; mais je lui parlai de façon à le rassurer, et nous étions déjà de la meilleure intelligence du monde en traversant la riante et délicieuse vallée que la Nera arrose, et qui, abritée par les Apennins, sépare Terni de Narni. C'est une des vallées les plus délicieuses qui soient au monde, même après avoir vu la vallée Ombrosa. Je lui en fis l'observation, et il s'excusa de ne pas être de mon avis, en me disant qu'il était Toscan.

Au pied de la colline de Narni, on voit encore des arches entières du pont qu'Auguste fit construire, pour abréger le chemin en réunissant deux collines. Il n'est peut-être point de ruines qui proclament plus puissamment l'audace des constructions romaines, et cette volonté des empereurs qui ne reconnaissait point d'obstacles. Mais ni la beauté de ces sites enchanteurs, ni les souvenirs qu'ils réveillent à chaque pas, ni l'aspect imposant de la cataracte du Velino, ni ce bruit semblable à celui d'un tonnerre continu que produit la chute des eaux de la Nera, ne me détournaient du désir d'interroger un homme qui avait connu Alfieri. Je lui adressais des questions auxquelles il répondait très-obligeamment, et, tout à coup, je l'interrompais pour lui faire admirer des ruines de temples, d'arcs-triomphaux, d'aqueducs, qui

sans cesse reportent vers l'antiquité, les riantes prairies qui bordent le chemin ; des troupeaux nombreux de bœufs argentés, et les eaux tombantes du Clytumne, auxquelles Pline attribuait la blancheur des troupeaux qui s'y désaltéraient.

Ce n'était pas seulement d'Alfieri que je désirais m'entretenir, c'était surtout de sa célèbre amie , la comtesse d'Albany. Elle n'était pas à Florence quand je séjournai en Toscane, et je conservais le regret de n'avoir pu connaître une femme douée d'autant de rares qualités.
» C'est à madame la comtesse d'Albany, me dit mon compagnon de voyage, que je dois l'aisance dont je jouis; c'est elle qui, à la mort du grand Alfieri, ayant remarqué que je ne m'étais point enrichi dans des fonctions qui sont presque flétries aux yeux de la probité, tant il se trouve de gens qui en abusent, me mit à même de former, à Ancône, un établisement que Dieu a protégé, et qui m'assurait une fortune honorable, quand le démon des conquêtes a poussé les Français vers l'Italie.

» Née du mariage d'Elisabeth, princesse de Hornes, et du prince de Stolberg, madame la comtesse d'Albany vit le jour en 1752, et reçut le nom de Louise-Maximilienne. Elle n'avait encore que cinq ans lorsque son valeureux père, lieutenant-général impérial, fut tué d'un coup

de canon à la sanglante bataille de Lissa, où il commandait la cavalerie. Quelque glorieuse que fût cette mort, elle porta un coup funeste à la famille du prince de Stolberg. Il ne laissa guère à sa veuve et à ses quatre filles en bas âge que le fardeau d'un grand nom et le souvenir d'éclatans services.

» L'éducation de la princesse Louise fut d'abord une éducation solide et soignée ; elle l'acheva dans un couvent. Parvenue à l'âge où l'on commence à sentir le besoin d'un état, la jeune princesse profitant des priviléges accordés par les anciennes lois de l'empire aux personnes d'un rang illustre, peu favorisées des dons de la fortune, entra dans un des chapitres les plus illustres de la Flandre, où un grand nombre de demoiselles distinguées, mais qui n'étaient point dépourvues des avantages de la fortune, attendaient avec moins d'inquiétude que la princesse.

» A cette époque, l'Europe entière était occupée de la magnanime entreprise du prince Edouard. Dernier rejeton des Stuarts, sa valeur, sa fermeté, ses malheurs surtout, intéressaient à son sort, quand vous savez qu'il fut si indignement arrêté par ceux auprès desquels il avait cru trouver un asile. Mais, avant d'en venir à cette extrémité, la politique de la cour de France le ménageait, et, comme on s'occupait aussi de la grâce, de la beauté et des autres

brillantes qualités de la jeune princesse de Stolberg, le ministère français négocia le mariage d'Edouard et de Louise; et, réparant autant que possible l'abandon dans lequel avait été le prince Edouard, les cours de la maison de Bourbon assurèrent aux deux époux un apanage convenable. Où pouvaient-ils choisir une retraite plus agréable que dans la belle Toscane, gouvernée alors par le sage et vertueux Léopold? En se rendant à Florence, le prince Edouard prit le titre de comte d'Albany, comme plus conforme à sa nouvelle fortune, et les deux époux y vécurent pendant quelques années au sein de la tranquillité et d'un bonheur au moins apparent. Mais, hélas! rien ne console jamais les hommes de leur grandeur déchue, et quand une ambition, même légitime, a régné dans un cœur, il est rare qu'elle y laisse place à d'autres sentimens. On croyait bien qu'aux regrets de son ancien état se mêlaient quelques chagrins domestiques; mais ce n'est pas à moi qu'il appartient d'en rechercher les causes. Quoi qu'il en soit, ni l'estime dont il jouissait en Europe, ni les agrémens et l'éclat d'une habitation fréquentée par les plus illustres personnages qui visitaient la Toscane, ni même les soins et les bontés de l'adorable grand-duc, rien ne pouvait alléger la tristesse d'Edouard. Le frère du comte d'Albany, qui, en suivant la carrière ecclésiastique, avait ob-

tenu la pourpre romaine, s'appliqua à assoupir les chagrins domestiques d'Edouard. Enfin, il reçut à Rome, dans son palais, la comtesse d'Albany, quand la mort ayant frappé Edouard, au commencement de 1788, la maison de Stuart se trouva sans héritiers, et la maison de Hanovre sans compétiteurs. Depuis le moment où la comtesse avait commencé à vivre avec son époux, elle avait donné le noble exemple de ne pas paraître convoiter la grandeur éclipsée de sa maison, ce qui ne l'en rendait que plus digne. Amie des arts et des lettres, elle honora de distinctions flatteuses les hommes qui parcouraient alors cette carrière avec le plus d'éclat. C'est ainsi qu'elle fit connaissance avec son noble ami, M. le comte Alfieri; et pouvait-elle ne pas partager l'estime que l'Italie entière accordait au grand poète, à qui l'Italie a dû de ne pas être la seule nation littéraire qui n'eût point un théâtre tragique ?

» Devenue libre, madame la comtesse d'Albany profita de sa liberté pour faire un voyage en France, et se rendit à Paris, où l'appelaient des parens illustres. La cour de France s'empressa alors de lui donner les moyens de vivre d'une manière convenable à son rang, et c'était un dédommagement qui lui était bien dû par une puissance à laquelle elle aurait pu devoir d'être reine d'Angleterre, rang dont aucune

femme n'aurait été plus digne. — Je me rappelle avoir eu l'honneur de voir alors madame la comtesse d'Albany, et même je m'arrêtai un jour à la sortie de l'Opéra pour la regarder, comme le faisaient beaucoup d'autres : le comte Alfieri lui donnait le bras. — J'étais alors moi-même à Paris avec M. le comte. — Est-il vrai, comme quelques historiens l'ont prétendu, et comme, permettez-moi de le lire, ses ouvrages autorisent à le penser, qu'il ait été un des adorateurs de la révolution? — Ceux qui ont bien connu le comte Alfieri savent qu'il y avait en lui deux hommes; le poète était amant passionné de toute liberté; la vivacité, quelquefois même la violence de son imagination, lui dictaient de ces grands mots, ou, si l'on veut, de ces grandes pensées, qui sont vraies dans les livres, et dont la fausseté éclate quand on veut les appliquer aux hommes et aux gouvernemens; mais, dans sa vie privée, il n'était point d'homme plus doux, plus affable, plus ennemi de tous les excès; peut-être même, si je dois vous parler avec confiance, pouvait-on lui reprocher un peu d'orgueil de naissance, plus encore qu'un amour-propre d'auteur qui eût été bien légitime chez lui. — Ce que vous me dites me paraît d'une grande vérité; cependant, c'est une croyance, ou, pour mieux parler, une erreur généralement accréditée, que le comte Alfieri ne dut

son retour à des idées plus raisonnables qu'à des vexations particulières, par exemple à la saisie de ses livres aux barrières de Paris. — Ma foi, monsieur, cela a bien pu y contribuer pour quelque chose ; quoi qu'il en soit, lui et sa noble amie quittèrent Paris, et revinrent en Toscane, où je les avais devancés. La comtesse n'avait pu oublier l'accueil que lui avaient fait, dans sa jeunesse, les habitans de Florence, et M. Alfieri, se vouant alors uniquement à la tendresse, à l'amitié et à la culture des lettres, mit une dernière main à ses anciens ouvrages et en composa de nouveaux.

» La révolution qui venait d'éclater en France ayant suivi son terrible cours, et les princes de la maison de Bourbon ayant été contraints eux-mêmes d'avoir successivement recours aux puissances étrangères, la comtesse d'Albany tomba tout à coup de son opulence dans un état presque voisin de la pauvreté, et c'est alors que l'on vit en elle une ame aussi capable de supporter la médiocrité de la fortune que de renoncer aux prestiges du rang le plus élevé. Mais comme l'Angleterre, par la mort d'Edouard, avait acquis un surcroît de sécurité pour l'hérédité de ses nouveaux souverains, elle voulut, selon son habitude, se donner une apparence de générosité, et vota un traitement en faveur de la veuve de l'héritier légitime. Jamais

la comtesse d'Albany n'avait été plus heureuse qu'elle ne l'était alors, vivant au sein des arts et de l'amitié. Le grand Alfieri mourut, et sa mort causa à la comtesse un chagrin que ne lui avaient fait éprouver ni la perte de son rang, ni la perte de sa fortune. Pour éterniser la mémoire de l'objet de ses affections, elle fit renfermer ses dépouilles dans un mausolée de marbre... — Oui, sans doute, on me l'a raconté à Florence, où j'ai vu ce mausolée, où j'ai admiré les sculptures dont Canova l'a embelli, et surtout l'admirable figure de l'Italie, pleurant l'un de ses plus grands hommes. »

Je vis combien mon compagnon de voyage était un excellent homme, car, pendant son récit, et à ses souvenirs, j'aperçus plusieurs fois des larmes qui mouillaient ses yeux. « Ce monument, reprit-il, n'est pas le seul que madame la comtesse ait élevé en l'honneur de son illustre ami. Il en est un plus beau et plus durable que le marbre, c'est une magnifique édition de ses œuvres, enrichie de gravures, faites d'après les dessins des plus célèbres peintres. Madame la comtesse m'a fait l'honneur de m'en donner un exemplaire. Je le garde, et je le laisserai, avec orgueil, à ma famille, comme une preuve de la bienveillance dont elle ne cesse de m'honorer. Si vous ne l'avez pas vue à Florence, quand vous vous êtes arrêté dans cette ville, c'est

qu'elle avait été obligée de faire un nouveau voyage en France, sous des auspices moins favorables que le premier. Accusée de ne pas aimer la révolution, elle dut comparaître devant le nouveau chef de votre gouvernement, et je dois à l'honneur de celui-ci, quoique je ne l'aime guère, de convenir qu'il lui rendit pleine justice. Aujourdhui, la maison de madame la comtesse d'Albany est le rendez-vous de la meilleure compagnie et des hommes les plus distingués; et, si vous retournez à Florence, vous pourrez juger s'il est possible d'en faire les honneurs avec plus de charme, plus de grâce et plus d'amabilité. —Je voudrais bien que cela me fût possible, mais j'ai mon itinéraire tracé et mon tems compté. J'ai prolongé, plus que je ne le croyais faire, mon second séjour à Rome, et je veux, avant de rentrer en France, voir encore Bologne, Ferrare, Vicence, Véronne, Venise, Milan, et m'arrêter dans quelques-unes des villes que je trouverai sur la route; mais ce que vous m'avez dit de la comtesse d'Albany me donne lieu de penser, malgré le double caractère du poète et de l'homme, que l'homme parlait d'accord avec le poète, quand Alfieri lui a dit, dans sa dédicace de la tragédie de *Myrrha*, celui de ses ouvrages pour lequel il avait le plus prédilection : « C'est vous qui » êtes la source où puise mon génie, et ma vie

» n'a commencé que du jour où elle a été en-
» chaînée à la vôtre. »

Après un voyage assez long, mais qui ne me parut point tel, tant il est vrai que le tems passe vite quand on apprend ce que l'on désire savoir, et que l'on a incessamment sous les yeux des sites beaux par eux-mêmes, et plus beaux encore par les souvenirs qu'ils réveillent, nous arrivâmes à Ancône vers la fin du carême, c'est-à-dire la veille du dimanche des Rameaux. Il était neuf heures du soir quand nous descendîmes de voiture ; et cet homme, qui, deux jours auparavant, se méfiait de moi, ne voulut pas souffrir que j'allasse dans une hôtellerie, me retint à souper, me présenta à sa famille et m'offrit un lit, que j'acceptai, au moins jusqu'au lendemain matin, en lui faisant promettre qu'il me permettrait alors de ne pas lui être plus long-tems incommode.

C'était une famille de bonnes gens, et je ne donne point à cette expression la signification malveillante qu'on y attache quelquefois. J'y trouvai l'apparence d'une grande aisance, et ces manières simples et faciles que donne une bonne conscience, et un instinct social que possèdent en général les commerçans bien élevés. Sa femme était beaucoup plus jeune que lui, et d'une beauté qui me frappa d'admiration. Depuis si long-tems je voyais des figures nouvelles,

que j'étais presque comme le Dante, quand Virgile le conduit de cercle en cercle dans les profondeurs de l'enfer et sur les sommités échelonnées du purgatoire, ou bien, quand avec Béatrix, il voyage de planète en planète. Tout ce que je sais, c'est que rien ne me fut plus agréable que l'arrivée d'un des enfans de mon excellent hôte; c'était une petite fille de cinq ans, très-jolie. Elle récita des vers d'Alfieri, et ensuite une fable de La Fontaine, car, à son âge, elle parlait également bien l'italien et le français. Au nombre des parens se trouvait un homme noir, qu'à son allure je jugeai être magistrat ou docteur. Je ne me trompais pas, c'était un médecin, frère de la maîtresse de la maison. Peu de momens après le souper, les enfans allèrent se coucher; le mari et la femme parurent vouloir rester seuls; j'en fis l'observation, et le docteur se chargea obligeamment de me conduire dans la chambre où je devais coucher. A sa modestie, j'avais auguré que c'était un homme de mérite, et la modestie est une enseigne qui trompe rarement. Il me mena dans une pièce mieux meublée que ne le sont ordinairement les chambres d'Italie : elle avait vue sur le port, et je m'en réjouis pour le lendemain matin. Le docteur, avec lequel je causai quelque tems, me promit d'entrer dans ma chambre de bonne heure, pour nous promener ensemble sur les bords de

l'Adriatique. Je le remerciai de sa promesse, en lui en témoignant ma reconnaissance, et je m'endormis peu après, en songeant que j'avais traversé, sans descendre de voiture, ce fameux Rubicon, que César n'avait passé qu'aux dépens de la liberté de Rome. Quel monstre que César, quand on ne se laisse point éblouir par le souvenir de ce que l'on est convenu d'appeler un grand homme! « Il en est tems encore, dit-il » sur les bords du Rubicon; malheur à Rome » et à l'humanité si je fais un pas de plus! » Homme et Romain, il fit ce pas! *Il en jeta le sort!* Rome fut perdue et l'humanité noyée dans des flots de sang. Je serais presque tenté de préférer à César ce pauvre fou que j'avais rencontré au moment de quitter Rome; et peut-être ce consul imaginaire est-il celui qui a fait le moins de mal à la république.

Il faut que j'aie rêvé de république, car, lorsqu'à sept heures du matin le docteur entra dans ma chambre, il me demanda si j'étais somnambule. « Non, en vérité, lui dis-je, au moins je ne le crois pas. — Cependant vous étiez tout à l'heure un peu agité, vous parliez de César, d'un fou, de consul, de république; et cela m'a fait plaisir, car j'en ai habité une pendant trois ans. —Et moi aussi; je puis vous assurer que cela a suffi pour m'en dégoûter à jamais. — Laquelle donc? — La république française. — Et moi,

la république de Saint-Marin. — Ah ! c'est différent! Mais, je croyais que les étrangers n'y étaient point admis ? — Je vous demande pardon ; il y a dix-huit mois que j'en suis revenu ; j'étais le médecin de la république, et quelque désir que j'aie témoigné d'y prolonger mon séjour, il a fallu m'en aller après mes trois années révolues ; ainsi le veulent les statuts de l'État. — Je suis, je vous l'avoue, très-curieux d'avoir quelques détails sur cette petite république : si je ne me trompe, ce n'est rien même en comparaison de la feue république de Genève, quoique le grand Frédéric ait assuré que quand on lui parlait des troubles de Genève, il croyait que l'on racontait l'histoire d'une tempête dans un verre d'eau. — Le verre d'eau serait ici très-déplacé, car il n'y en a pas une goutte à Saint-Marin. C'est sur une haute montagne, toute couverte de neige, sans puits ni fontaines, dont les pentes ne sont rendues fertiles que par un travail assidu, que s'élève cette petite ville, ou république, qui, avec ses dehors, a à peu près six lieues de tour et contient environ six mille habitans.

» Un maçon dalmate, nommé Marin, usé de travail, voulant faire son salut, cherchait un asile. Il se retira sur cette montagne, à peu près vers le troisième siècle, et y bâtit une chaumière. Sa vie pauvre et édifiante attira l'attention des dévôts, qui vinrent se recommander à ses

prières. Des malades y furent en pélerinage; et, comme l'exercice et l'air des montagnes sont d'excellens curatifs, plusieurs guérirent, ce que l'on regarda comme des miracles opérés par le saint homme. *Vox populi, vox Dei.* Marin fut canonisé par la voix du peuple. Une princesse, à qui appartenait la montagne, lui en fit une donation; le concours, déjà nombreux de son vivant, augmenta après sa mort; on vint en pélerinage sur son tombeau. Pour être plus à portée d'invoquer l'intercession du saint, on construisit des cabanes, puis des maisons; bientôt ces maisons formèrent un village, puis ensuite un bourg, puis enfin une ville. Cette ville se donna des lois et s'érigea en république. La république romaine n'a pas commencé autrement, si ce n'est que les habitans de Saint-Marin n'ont point commis de brigandages et n'ont point enlevé, dans des jeux publics, les femmes de leurs voisins.

» Mais comme la paix ne dépend pas toujours de soi, il a fallu se prémunir contre des attaques; aussi les habitans de Saint-Marin ont-ils construit deux forteresses où commence l'escarpement de la montagne. Le bon ordre de ses finances a permis de faire l'acquisition du terrain où elles furent érigées, l'une au commencement et l'autre avant la fin du onzième siècle. Croiriez-vous que Saint-Marin eut dans le cours

de son existence une velléité ambitieuse? Oui, comme sa grande sœur aînée, elle voulut devenir conquérante et s'empara de la moitié d'une montagne voisine ; mais, à la première sommation, elle se hâta de rendre ce qu'elle avait pris. Elle a un grand conseil composé d'un représentant de chaque maison, et un autre conseil que l'on appelle par extension le conseil des soixante, car il n'est que de quarante membres. Ce conseil, composé moitié de nobles et moitié de plébéiens, traite des affaires ordinaires, et le grand conseil des affaires extraordinaires. — Que me dites-vous donc? des nobles à Saint-Marin ! en vérité je ne m'en serais pas douté.— Si, vraiment, il y a des nobles, mais ils n'ont point de morgue et vivent dans la meilleure intelligence avec les autres habitans. Dans le conseil des soixante, il faut les deux tiers des voix pour faire passer une opinion; c'est lui qui nomme deux magistrats qui prennent le titre de capitaines, et qui sont, à Saint-Marin, ce que les consuls étaient à Rome. Il y a en outre un troisième officier supérieur que l'on appelle le commissaire de la république, et qui juge, conjointement avec les deux capitaines, les affaires civiles et criminelles. Le commissaire doit être docteur en droit et étranger, aussi ses fonctions sont-elles bornées à trois ans, aussi bien que celles de médecin de la république, que j'y ai

exercées, plus par curiosité que pour tout autre motif d'intérêt. Je n'ai pu être reçu que cinq jours après que j'avais été agréé, car il me manquait cinq jours pour avoir trente-cinq ans, et c'est un âge de rigueur. Quand la république de Saint-Marin écrivait à la république de Venise, laquelle est devenue ce que vous savez, elle mettait sur l'enveloppe de la lettre : « A notre chère sœur, la sérénissime république de Venise; » et quand elle envoyait des ambassadeurs à des puissances étrangères, ce qui, à la vérité, lui arrivait rarement, savez-vous quel traitement elle leur accordait par jour? — Je ne m'en doute pas. — Vingt-quatre sous. — Heureuse république! elle est parmi les Etats, jaloux les uns des autres, ce qu'est dans le monde un homme sans ambition, content d'un modique revenu; il voit s'élever et s'écrouler de grandes fortunes; il voit des fous briller et disparaître. La république romaine a conquis le monde et n'a pas duré six siècles; la république de Saint-Marin compte quatorze siècles d'existence : c'est la fable du chêne et du roseau; la furie des enfans du nord a rompu Rome, et Saint-Marin peut dire encore : « Je plie et ne romps pas! »

---

— N° LXIII. —

# LE POLITIQUE ET LES COMMERÇANS.

*Per me si va nella citta dolente;*
*Per me si va nell' eterno dolore.*
DANTE.

Par moi l'on entre dans la ville des larmes; par moi l'on arrive aux éternelles douleurs.

L'OISIVETÉ est la mère de tous les vices. Le proverbe est vieux, mais il est bon de le rappeler quelquefois. J'en ai cependant entendu combattre la justesse par un homme qui puisait ses argumens dans la manière dont la plupart des gens emploient leur tems, et il n'eut pas de peine à me prouver que le monde aurait beaucoup gagné à l'oisiveté des conquérans, des auteurs licencieux qui empoisonnent la jeunesse d'ouvrages impurs et obscènes, et même de certains législateurs. Ce serait d'ailleurs une excellente controverse à soutenir, parce que, dans le monde, le plus sûr moyen de réussir est d'avoir tort avec plus d'esprit que ceux qui ont raison. C'est à Ancône que je trouvai un de ces hommes à discussion, toujours prêts à vous demander votre avis pour que ce ne soit pas le

leur. Lui-même était un de ces oisifs qui font de leur présence un travail insupportable à ceux qui l'endurent, et que l'on donnerait au diable si le diable en voulait. Mais, s'il faut en croire Dante, les oisifs ne sont pas même dignes d'être admis au nombre des damnés. Cet impitoyable sectateur était un jour chez un négociant d'Ancône, où je me trouvai avec lui, et il m'accabla de questions sur la France, sans me donner le tems, heureusement pour moi, de lui répondre; car il multipliait si rapidement les demandes et les réponses, qu'il formait à lui seul toute une conversation. La politique lui semblait le beau idéal de l'esprit humain, et dans le flux de ses paroles je trouvai avec grande peine un intervalle pour lui demander ce qui restait en France de ses deux plus grands politiques, Richelieu et Mazarin, tandis que l'esprit de Sully et de Colbert vivait encore dans l'administration, qui ne s'était perfectionnée qu'en suivant les erremens de ces deux grands hommes. Autant en emporta le vent : il avait repris haleine, et se mit à divaguer de plus belle. Mais notre hôte fut frappé de mon observation, et me dit, en imposant silence d'un coup d'œil au bavard parasite : « Si monsieur veut bien le permettre, je vous lirai le fragment d'un manuscrit que mon grand-père a copié, il y a plus de soixante ans, dans les archives de notre ville. Je prise beaucoup les

politiques qui, comme Machiavel et le cardinal de Richelieu, consacrent leurs talens, sinon au bonheur, du moins à la gloire de leur pays; mais je ne serais pas fâché de vous faire connaître une aventure qui prouve que la politique échoue quand elle tend ses piéges à des hommes occupés. »

Il me laissa quelques momens avec l'impitoyable discoureur, qui se dédommagea par avance du silence forcé auquel il allait être réduit pendant quelques minutes, revint enfin donner relâche à ma patience, tira un vieux manuscrit de sa poche; et, après m'avoir dit qu'Ancône devait le bonheur d'être la ville la plus riche des domaines du saint-siége à la tolérance de toutes les religions, il lut ce qui suit:

« Pie II, qui pensait qu'on pouvait être un saint pontife et marcher sur les traces de Virgile et de Trajan, faisait d'excellens vers pour son amusement et pour sa gloire, et de très-bons projets pour l'agrandissement du patrimoine de saint Pierre. Parmi ses projets, celui de tirer de la situation d'Ancône le même parti que Trajan en avait tiré de son tems, ne fut pas le moins sage. Cet empereur fit construire un très-beau port qui attira dans cette ville le commerce de l'Asie et de l'Afrique. Les Goths dévastèrent la ville et ruinèrent le port; les Lombards chassèrent les Goths, et Narsès chassa

les Lombards : car tel est le sort attaché aux conquérans, qu'ils se chassent les uns les autres, comme les flots de la mer, dont les plus fougueux viennent se briser sur le rivage. Narsès rétablit Ancône, nettoya le port et revivifia le commerce. Son ouvrage dura jusqu'au moment où les Sarrasins vinrent saccager le port, la ville et ses habitans. Quand l'Italie ne fut plus qu'un monceau de ruines, et qu'il n'y eut plus rien à détruire, on se contenta de s'égorger sur ses débris.

» Ancône n'avait plus rien de son ancienne splendeur ; et quoiqu'elle fît remonter son origine à plus de deux mille ans, il ne restait, pour attester son existence, que quelques maisons à moitié ruinées, éparses çà et là. Pie II entreprit de la relever encore : il faisait travailler au port quand la mort le surprit. Ses successeurs continuèrent son ouvrage : Ancône reparut plus brillante et plus belle que jamais. Le commerce reprenait vigueur, mais plus lentement que les souverains pontifes ne le désiraient. Pour lui donner plus d'activité, Adrien VI permit aux commerçans de toutes les nations, de quelque religion qu'ils fussent, d'y former des établissemens ; sectateurs de Mahomet ou d'Ali, Juifs ou Vaudois, Hussites ou Turlupins, tout fut admis. Il leur promit assistance, protection et liberté ; il ne leur imposa d'autre condition que

de vivre en paix; mais, comme l'exercice public de ces différentes religions aurait pu la troubler, il le défendit. Du reste, chacun chez soi pouvait vivre à sa mode. La religion chrétienne fut la seule régnante : il enjoignit surtout au magistrat de veiller à la conservation des mœurs.

» La république de Venise sentit le coup funeste que cette liberté allait porter à son commerce. Il y eut à ce sujet une assemblée extraordinaire du sénat : on proposa, pour détourner l'orage, d'envoyer une députation solennelle à Adrien. L'avis allait passer à la pluralité des voix, lorsque le sénateur Caffardini se leva et parla ainsi :

« Il est bien rare, excellentissimes seigneurs,
» qu'un État fasse un établissement avantageux
» pour lui sans que l'État voisin n'en reçoive
» quelque préjudice. C'est à la politique de ce-
» lui-ci d'aviser aux moyens, ou d'en rece-
» voir le moins de dommage qu'il est possible,
» ou d'empêcher le nouvel établissement. Les
» moyens les plus ordinaires sont, ou la négo-
» ciation ou la guerre ouverte. Le premier moyen
» suppose des droits ou des titres; quant à l'au-
» tre, le droit du plus fort suffit. La Seigneurie,
» occupée d'affaires plus essentielles, ne peut ni
» ne doit user de ce droit-là : elle se détermine
» donc pour la voie de la négociation; mais

» quels sont ses droits? où sont ses titres? Si ,
» toutes les fois que le sénat a porté quelque
» décret avantageux à la république, le souve-
» rain pontife, sous prétexte que ce décret pour-
» rait occasioner indirectement quelque préju-
» dice à ses États, vous eût envoyé ses légats
» pour vous engager de suspendre ou de retirer
» votre décret, quel accueil auriez-vous fait à
» sa proposition ? N'auriez-vous pas répondu
» que chaque souverain est maître chez soi? Où
» sont les titres, auriez-vous dit, sur lesquels
» vous fondez votre demande? La Seigneurie
» enfreint-elle quelque traité particulier avec la
» cour de Rome ? Les alarmes inquiètes d'un
» État voisin doivent-elles empêcher le souve-
» rain de faire le bien de ses sujets ? Voilà ce
» que vous auriez répondu, et voilà ce qu'Adrien
» répondra à nos ambassadeurs. Il est vrai que
» notre commerce remonte à une grande anti-
» quité; mais l'ancienneté n'est pas un droit ex-
» clusif : la supériorité même du commerce ,
» quand elle n'est pas soutenue de cet autre
» droit du plus fort, n'est point un titre. Si cela
» était , Tyr et Carthage seraient encore en
» droit d'interdire le commerce à toutes les na-
» tions ; car, de tous les peuples connus , les
» Tyriens et les Carthaginois ont été les plus
» grands et les plus anciens commerçans. Je
» pense donc que toute négociation auprès

» d'Adrien serait non-seulement inutile, mais
» qu'elle aurait un caractère d'absurdité qui
» déshonorerait la république. Je crois qu'il
» serait plus à propos d'user d'adresse, de
» soulever les habitans d'Ancône contre la li-
» berté accordée par Adrien ; de leur faire
» envisager cet acte du souverain pontife sous
» le point de vue le plus odieux et le plus
» humiliant pour eux-mêmes. Si la Seigneurie
» me juge capable de cette négociation, j'offre
» de partir dès demain. »

» Le conseil le chargea des intérêts de la république, et lui donna un plein pouvoir.

» Caffardini connaissait le seigneur Franchetti, principal magistrat d'Ancône, qui en était aussi le plus riche commerçant. Sous prétexte de quelques emplettes pour la signora Caffardini, il alla descendre chez lui. Depuis qu'ils ne s'étaient vus, la fortune de Franchetti avait triplé. Caffardini lui en témoigna sa joie, et fit le plus grand éloge du commerce. Il feignit d'ignorer la véritable cause de l'augmentation de celui d'Ancône ; il attendit, pour en parler, une occasion favorable. Cependant l'hypocrite politique l'entretenait beaucoup de Notre-Dame-de-Lorette et des saints pélerinages des habitans d'Ancône.

» Un jour Caffardini, en entrant dans le cabinet de Franchetti, le trouva avec un Juif.

« Quel dommage, dit-il quand le Juif fut parti, que l'usage impie de souffrir cette nation proscrite dans les États commerçans ait prévalu ! Ah ! signor Franchetti, l'intérêt et la cupidité sont d'étranges choses ! » Comme il parlait encore, se présente un Turc qui, prenant le sénateur pour un commerçant, s'assit sans façon et s'entretint librement avec Franchetti. Caffardini dévora sa morgue, le laissa parler et ne dit mot; mais quand le Turc fut parti : « Quelles affaires, dit le Vénitien à Franchetti, pouvez-vous avoir avec un Turc ? — Celles de mon commerce ; nous sommes associés. — Êtes-vous fou ? Vous, l'associé d'un Turc !...... C'est donc un nouveau chrétien que votre ville protége en faveur de sa conversion ?

» — Point du tout, lui dit Franchetti, qui, croyant le sénateur peu au fait de la liberté qu'Adrien accordait aux commerçans étrangers, lui expliqua tout. — Entre nous, reprit Caffardini, votre Adrien mériterait bien d'être excommunié. Un pape rassembler dans la même ville des hommes de mœurs et d'opinions si différentes ! Et vous, le premier magistrat de la ville, vous souffrez que vos citoyens vivent en paix avec eux, vous leur en donnez l'exemple ! — Je vous proteste que je ne connais pas d'homme de meilleure foi que Massoud, ce Turc que vous venez de voir ; il a toute ma confiance. —

Tant pis pour vous, mon ami; tôt ou tard vous en serez la dupe. — N'est-il pas exposé à être la mienne? — Oui; mais vous avez des principes, vous, au lieu que l'Alcoran..... Il n'est absolument pas question d'Alcoran dans notre commerce; nous avons des correspondans à Smyrne, au Caire; nous leur envoyons des marchandises, ils nous envoient les leurs ou de l'argent; nous risquons, ils risquent, et voilà tout. — Mais ne sentez-vous pas combien la religion...... — Seigneur Caffardini, tout cela ne me regarde point; nous nous interdisons ici toute dispute. Adrien est notre souverain, il est pape; il sait mieux que nous ce qu'il doit faire; nous sommes commerçans, et point du tout théologiens. — Mais les mœurs! — Oh! vous allez voir comme nos lois y mettent bon ordre: il faut que j'aille au port; voulez-vous m'y accompagner? — J'y consens. »

» A peine furent-ils arrivés que Caffardini vit une foule de monde au milieu de laquelle était un homme qu'on fouettait. Il demanda ce que c'était: « C'est, dit Franchetti, un Turlupin qui subit son supplice pour s'être écarté de la loi. Cet homme est d'une secte dont la fantaisie est d'aller nu, et dont la folie est de ne rougir d'aucune action naturelle. Hier, il se promenait sur le port avec sa femme, et il s'avisa de l'embrasser devant tout le monde; mais,

comme tout le monde n'est pas de sa secte, on jugea l'action infâme ; on se jeta sur lui , on l'accabla d'injures , et on me l'amena. J'ai rassemblé tous ceux de sa secte, je leur ai lu la loi d'Adrien, et je leur ai signifié qu'il fallait choisir, ou de se résoudre tous à être chassés d'Ancône, ou de juger cet homme d'après la loi. Ils ont pris ce dernier parti, l'ont condamné à recevoir dix coups d'étrivières à chaque carrefour, et cinquante sur le port. Je n'ai eu qu'à confirmer la sentence et à la faire exécuter. — Mais ne vaudrait-il pas mieux prévenir les crimes et chasser toute cette canaille, que de réprimer... ? — Cette question ne me regarde point. Comme commerçant, je fais de très-bonnes affaires avec eux ; comme magistrat, je veille à l'exécution des lois et au maintien de la paix ; voilà mes devoirs. »

» Comme ils s'en retournaient, le sénateur vit deux hommes dans les transports de la plus grande joie : il en fut frappé. Il demanda à Franchetti s'il s'avait ce que c'était. « C'est Raischild le Persan et le Vaudois Galtier, de Lyon. Celui-ci avait sa fortune entre les mains du Persan : il était absent depuis six mois, et le bruit courait qu'il avait péri avec son vaisseau. Galtier était plus sensible à la perte de son associé qu'à celle de sa fortune. Raischild est arrivé dans la nuit ; il a paru chez son ami et lui a an-

noncé qu'ils avaient décuplé leurs fonds, et c'est chez moi qu'ils doivent en faire le partage. — Chez vous ! ah ! vous me faites frémir ! Se peut-il qu'un homme éclairé comme vous l'êtes ne voie point les conséquences d'une liberté pernicieuse ? — Je vous avoue que je ne vois rien de funeste dans tout cela. — Si vous examiniez... — Non, je ne veux rien examiner ; j'ai, ma foi, bien d'autres affaires. »

» Caffardini était désolé ; plus il essayait d'entrer en matière, et plus le commerçant mettait d'adresse à éluder la discussion. Le sénateur alla dans plusieurs maisons ; il était éloquent, et, dans la dispute, son esprit lui donnait de grands avantages ; car, dès qu'il pouvait embarrasser un homme dans le tissu d'un sophisme, il ne lui échappait plus. Peut-être serait-il venu à bout de soulever les habitans d'Ancône, s'il eût pu parvenir à se faire écouter ; mais rien n'était plus difficile, et presque toujours, lorsqu'il entreprenait quelqu'un, et dans le tems qu'il croyait fixer l'attention, venait une facture, arrivait un vaisseau, une lettre pressée, un paiement à faire, ou telle autre chose qui lui enlevait son auditeur. Quelquefois, lorsqu'un homme commençait à sentir l'embarras d'un raisonnement insidieux, l'intérêt de son commerce prenant le dessus, il rompait la dispute et parlait de toute autre chose.

» Enfin Caffardini eut la douleur de ne pouvoir séduire personne. Et comment insinuer la révolte à des esprits avec qui l'on ne peut disputer un moment ! Il s'en retourna tout honteux à Venise ; et après avoir rendu compte de sa négociation, il avoua que là où régnait le travail, où l'industrie était en vigueur, il ne fallait pas craindre que le peuple s'occupât de vaines disputes. »

---

— N° LXIV. —

# L'ADRIATIQUE.

*E la vittima che'l gran manto*
*Squarcia, e non trova ad emendarlo sarto.*
ANTONIO-VINCIGUERRA.

C'est une victime qui déchire le noble manteau qui la couvre et ne trouve personne pour le raccommoder.

AVANT que les Romains eussent étendu leur empire sur l'Italie entière, les Toscans avaient été tout puissans sur terre et sur mer; et, quoiqu'il n'existe aucune histoire particulière de leurs exploits, il reste encore quelques souvenirs et quelques indices de leur grandeur. On sait qu'ils fondèrent, sur les bords de la Mer-Supérieure, une colonne que l'on appelait la colonne Adria, et qui jouit d'une telle célébrité, qu'elle donna son nom à cette mer que les Latins nommèrent Adriatique. C'est sur les bords de cette mer, qui ne ressemble à aucune autre par la sérénité plus habituelle de ses flots, et quelquefois par leur irritation inouie, que je me promenais souvent pendant mon séjour à Ancône. Elle me présentait l'image de ces hommes

flegmatiques, dont la colère et les emportemens sont plus à redouter que ceux des hommes vifs et animés. Je me plaisais à contempler du port ses flots qui venaient se briser sur le rivage, et je me rappelais que c'était sur cette mer que le premier usurpateur de la liberté de Rome avait, au milieu d'une tourmente, fait avancer le nautonnier d'une frêle barque, en lui disant : « Tu portes César et sa fortune. » Il y a long-tems que la fortune de César n'existe plus pour personne. Quand j'étais à Ancône, Bonaparte croyait en avoir hérité, mais le vaisseau qui le mena à l'île de Sainte-Hélène, s'il portait César, avait trahi sa fortune.

Un jour que je me promenais de très-grand matin sur les bords de l'Adriatique, avec l'ancien docteur de la république de Saint-Marin, nous rencontrâmes un abbé qui, comme nous, était venu jouir du magnifique spectacle que présente le soleil s'élevant au dessus des montagnes de l'Illyrie, et dorant de ses rayons le prolongement sinueux de la côte orientale de l'Italie. Je demandai naïvement à l'abbé, qui était de la connaissance du docteur, s'il était en pèlerinage, et s'il dirigeait ses pas vers Notre-Dame-de-Lorette, située à peu de distance d'Ancône. Cette question si simple lui parut une épigramme, du moins je dus le croire ainsi à la manière assez brusque dont il nous quitta, après

m'avoir répondu sèchement : « *Signor nò.* » Je m'empressai, quand nous fûmes seuls, de demander au docteur quel était ce jeune prélat. « C'est, me répondit-il, un parent éloigné de M. Gamboni, le nouveau patriarche de Venise. Il voyage beaucoup, et remplit des missions qui ne sont rien moins qu'apostoliques. — Mais, mon Dieu, pendant mon séjour à Rome, j'ai beaucoup entendu parler de l'abbé Gamboni. Il est né à Naples, si c'est celui dont j'ai entendu raconter une aventure assez singulière et peu édifiante pour celui qui en était le principal acteur. — C'est précisément le même, mais je ne connais pas son aventure. — Quand il habitait Rome, n'étant que simple prélat, on y parlait beaucoup d'une célèbre improvisatrice nommée Corilla. Elle joignait à son talent pour la poésie une physionomie fort séduisante. C'était un bruit généralement répandu, que le cardinal secrétaire d'état l'ayant vue, ne put résister à ses charmes. Il la combla de faveurs, et voulut lui procurer l'honneur d'être couronnée au Capitole, honneur qui avança peut-être la mort du Tasse, et dont il ne put jouir, mais que, dans les derniers tems, l'on obtenait à peu de frais. Tout fut disposé pour la cérémonie. Le jour où elle eut lieu, de jeunes ecclésiastiques, à la tête desquels se trouvait l'abbé Gamboni, voulurent faire pièce au cardinal secrétaire d'état, et s'ar-

rangèrent si bien qu'ils recueillirent toute l'improvisation de Corilla. Ils la firent imprimer pendant la nuit ; mais comme Corilla avait, comme je crois que cela arrive à la plupart des improvisateurs, fait preuve de mémoire plus que d'inspiration poétique, ils eurent la malice d'accompagner son improvisation, qui parut le lendemain, de notes indiquant les auteurs italiens d'où les vers avaient été tirés. Corilla fut furieuse, et son protecteur ne fut pas plus content qu'elle; mais, ce qu'il y a de plus remarquable dans cette aventure, c'est qu'elle a servi de texte aux plus belles pages d'un roman encore nouveau, et déjà célèbre dans toute l'Europe. Quand Mme de Staël vint en Italie, elle vit l'abbé Gamboni, qui lui raconta cette irrévérencieuse escapade de sa jeunesse, et ce récit lui donna la première idée de Corinne au Capitole. —M. Gamboni jouit d'une grande faveur auprès de votre empereur, qui l'a créé grand officier du royaume d'Italie; c'est un homme de beaucoup d'esprit et de mœurs peu sévères ; c'est chez lui que j'ai fait connaissance avec le jeune abbé, son parent, que vous avez déconcerté tout à l'heure par une question indiscrète. Il était évêque de Caprée quand les Français entrèrent en Italie, et comme il se montrait grand partisan des idées nouvelles, il encourut la disgrâce de la reine Caroline, fut obligé de

quitter le royaume de Naples, et se réfugia en Lombardie. Bonaparte le nomma évêque de Vigevano, et c'est de ce siége qu'il a été promu au patriarcat de Venise. »

Tout en causant de la sorte, nous marchions sur la plage, au nord de la rade d'Ancône; on n'y voyait point arriver de bâtimens : le petit nombre de ceux qui étaient dans le port y restaient à l'ancre. La France s'était emparée des trois Marches, et faisait de vains efforts pour façonner à ses mœurs, ou plutôt à son joug, les habitans des côtes de l'Adriatique; et j'ai remarqué que, dans les contrées maritimes, ce joug était porté plus impatiemment que partout ailleurs. « Il y a environ un an et demi, me dit le docteur, que cet état de choses dure, et va en empirant. Je vous assure que j'ai plus d'une fois regretté le tranquille séjour de Saint-Marin. Je l'ai regretté, surtout dernièrement, lorsque l'Adriatique fut témoin d'un combat violent. Je me trouvais alors en Dalmatie. La flotte anglaise, qui bloque sans cesse nos ports, était mouillée dans les eaux de Lissa, petite île située près des côtes de la Dalmatie. Une attaque fut secrètement combinée entre le capitaine Dubourdieu, commandant les forces navales françaises, et le colonel Giffinga, Piémontais, aide-de-camp du prince Eugène, qui devait commander les troupes de débarquement. Eugène

se transporta dans les départemens situés de ce côté-ci du Pô, afin de pouvoir surveiller de plus près l'expédition. Elle n'eut pas le succès que le gouvernement en espérait, mais cependant elle ne fut pas sans gloire pour la marine française, ni sans aucun avantage; car, dans cet horrible métier de la guerre, le mal que l'on fait aux autres équivaut presque au bien que l'on retire d'une entreprise, et l'on fit beaucoup de mal à l'ennemi en incendiant une quarantaine de bâtimens chargés de marchandises anglaises, et en délivrant quelques navires français et italiens qu'il avait capturés. On évalua la perte des Anglais à vingt millions de francs et à une centaine de prisonniers; mais nous savons que cet avantage coûta cher, quoiqu'on ait affecté de garder le silence sur nos pertes en hommes et en bâtimens : moyen toujours mauvais, car il est dans la nature du peuple d'exagérer le mal qu'on lui cache.

» Lorsque l'empereur prépara l'expédition de Russie, dans laquelle il est maintenant engagé, vous savez qu'il rendit un décret par lequel il rappelait tous les Français au service des puissances étrangères, et menaçait des peines les plus sévères ceux qui ne rentreraient pas dans leur patrie. Le prince Eugène fit exécuter le même décret dans le royaume d'Italie, et le comte Paoluni de Modène, M. Guarenghui, ar-

chitecte bergamasque, et l'amiral Litta, tous trois au service de Russie, furent condamnés à mort par contumace, et leurs biens furent confisqués. Ces peines, qui retombent sur les familles, et qui ne peuvent atteindre ceux contre lesquels elles sont spécialement dirigées, ne contribuent pas peu à éloigner d'un gouvernement, que bien sincèrement la majeure partie des Italiens aurait préféré à tout autre, et cependant, parcourez le royaume d'Italie, interrogez les hommes de toutes les professions, et partout vous entendrez faire l'éloge du prince Eugène. Nous avons assez de raison pour ne pas lui attribuer des rigueurs dont il n'est que le ministre, et qu'il tempère autant qu'il le peut. Ce n'est pas que l'on n'ait à lui reprocher quelques injustices qui lui appartiennent en propre, mais elles sont rares. Il en est une que je veux vous raconter, parce qu'elle a fait beaucoup de bruit et qu'elle a en même temps quelque chose de romanesque. Un de ses aides-de-camp, auquel le prince porte une grande affection, eut, il y a quelque tems, une mission pour la Bavière. En route, il s'arrêta dans le Tyrol, où il fut accueilli, de la manière la plus affectueuse, par une des familles le plus justement considérées du pays. Il vit à Botzen une jeune et jolie pupille, héritière d'une fortune considérable, et qui pouvait aspirer aux plus grands partis. De

beaux yeux et une riche dot enflammèrent l'aide-de-camp, qui fit part à Eugène de ses désirs et de ses espérances. Eugène lui donna une lettre de recommandation très-pressante pour le tuteur de la jeune personne; la lettre produisit tout l'effet que l'on en pouvait attendre, et un peu de politique ou d'ambition écarta les obstacles que présentaient quelques parens, qui manifestaient d'abord beaucoup de répugnance pour une alliance avec un Français. Enfin, le mariage fut arrêté.

» L'aide-de-camp revint à Milan pour annoncer l'heureux succès de son voyage et faire ces emplettes d'usage, que les anciens nommaient *pretium effloratœ virginitatis*, et qui éblouissent trop souvent les jeunes filles, dont la dot sert à payer les présens qu'on leur fait. Or, devinez qui fut chargé de ces divers préparatifs? Une maîtresse que l'aide-de-camp avait à Milan. Elle y mit en apparence les soins les plus empressés; mais elle enveloppa un des objets que contenait la corbeille de mariage dans l'une des lettres les plus passionnées qu'elle avait reçues de son amant. Vous pouvez facilement vous figurer l'effet que produisit sur la famille de la future la lecture de cette lettre. On prit sur l'aide-de-camp des informations, dont la lettre du vice-roi avait d'abord dispensé, et ces informations laissèrent plus que des doutes sur les

mœurs et les habitudes non interrompues du futur. Le tuteur assembla la famille, et vous pouvez juger s'il fut décidé à l'unanimité que l'on renverrait les cadeaux et que le mariage était rompu. Quels gens assez fous ou assez cruels en auraient agi autrement? Eh bien! Eugène, ordinairement si judicieux, dont la conduite est si irréprochable, qui, depuis son union avec la princesse Amélie de Bavière, offre dans son intérieur l'image du bonheur le plus parfait et le modèle des bons ménages, prit fait et cause pour son aide-de-camp, crut voir dans cette détermination de famille un acte de mépris pour sa recommandation, et poussa l'excès de l'injustice jusqu'à destituer tous ceux des parens de la pupille qui occupaient des fonctions publiques dans le pays. — Que vous me faites de peine! car je vous avoue qu'Eugène me semblait faire une exception à tous ces princes nouveaux, qui croiraient ne pas avoir de pouvoir s'ils n'en abusaient pas. »

Comme nous avions prolongé beaucoup notre promenade, nous ne rentrâmes en ville qu'à deux heures de l'après-midi. J'admirai la beauté du port d'Ancône, sa forme demi-circulaire et les deux môles qui le protégent contre les fureurs de l'Adriatique. Les maîtres de Rome, depuis les empereurs, n'ont jamais cessé de travailler à l'agrandir, à le fortifier et à l'orner de

beaux édifices. Le monument en marbre que le sénat y fit élever en l'honneur de Trajan, quoique ruiné par le tems et par les barbares, offre encore dans ses ruines quelque chose de grand et de magnifique, qui fait dire dans tant de villes d'Italie : « Les Romains ont passé par là. »

C'est à peu de distance d'Ancône que coulent les eaux du Métaure. Je me fis conduire un jour sur ses bords afin de visiter le champ de bataille, où, au tems de la seconde guerre punique, les Romains remportèrent une victoire qui raffermit la fortune chancelante de Rome, et rougit une plaine entière de sang humain. C'est là que périrent cinquante-six mille Carthaginois qui avaient passé les Alpes ; c'est là que le généreux Asdrubal, pour ne pas survivre au malheur d'une défaite, se précipita dans les rangs ennemis, et périt les armes à la main, digne de son père et de son frère ; c'est là que le consul Livius, pour mettre fin à un horrible carnage, dit à ses Romains : « Laissez-en vivre quel-
» ques-uns pour annoncer leur défaite et notre
» courage ! » Que de choses, que de grands événemens se sont passés dans ces campagnes, qui, à chaque retour du printems, présentent aux yeux des tableaux de verdure et des miracles de végétation ! Ce n'est pas loin du Rubicon que coule le Métaure ; et, par une inexplicable bizarrerie du sort, c'est auprès d'Ancône

que les pécheurs vont chercher des indulgences à Notre-Dame-de-Lorette, comme la Santa-Scala s'élève voisine du Capitole. Faut-il le dire, je n'allai point visiter la sainte Madone, mais voici ce que m'a raconté un voyageur.

« En approchant, on trouve des mandians étendus sur la route, et des caravanes de pélerins ; on n'entend que les lamentations des uns et les chants que les autres entonnent en l'honneur de la Madone. La ville sainte s'élève sur le sommet d'une colline assez rapide, où l'on arrive lentement, traîné par des bœufs. Le reste semble n'être peuplé que de pélerins. Ses places publiques et ses rues sont le siége d'une foire perpétuelle et unique dans son espèce. Les marchandises que l'on étale dans les petites boutiques qui les couvrent sont des images de la Madone, de tout genre et de toute grandeur ; de petites médailles, où elle est empreinte, des rubans qui portent la mesure de sa hauteur, et que l'on a consacrés en les faisant toucher à la maison sainte. Ce commerce suffisait autrefois à la subsistance des habitans de Lorette. Dans l'intérieur de l'église on est ébloui par la plus immense collection de perles et de pierres précieuses qui peut-être existe au monde ; auprès de ces richesses, l'or et l'argent entassés y semblent des métaux sans valeur. C'est autour de la maison sainte, c'est dans la grande

église dont elle forme le sanctuaire, que se font les principales dévotions. La fumée de l'encens, celle des lampes et des cierges qui brûlent sans cesse pour des messes sans nombre, remplit et obscurcit l'intérieur de l'église ; on voit des pélerins à l'entrée de la maison de Marie, rester pendant des heures entières le front attaché aux pierres qu'elle a touchées. D'autres, à genoux, les bras étendus en croix, se tiennent immobiles les yeux tournés vers la fenêtre par laquelle l'ange Gabriel vint saluer la Vierge. Ici, des pélerins lèchent l'assiette de Marie; là, d'autres se frottent les joues et le front contre l'âtre de son foyer ou contre les serrures de bronze des portes de sa maison. Une multitude de dévots, armés de rosaires, font le tour de la *Santa-Casa* en se traînant sur leurs genoux. Quoique le pavé soit de marbre, le frottement de tant de genoux y a creusé un chemin circulaire d'une profondeur sensible à l'œil. Mais, en sortant de l'église, du côté de l'orient, on jouit d'une des vues les plus délicieuses qui soient au monde. Du haut de la colline où est assise Lorette, on découvre une large vallée couverte du produit d'une riche culture, et au delà, la vue plonge et se promène sans obstacles sur la mer Adriatique. »

Je vois d'ici la philosophie rire de ces pratiques superstitieuses, et je le lui pardonne ;

mais quel mal ces pélerins font-ils ? ne vaut-il pas mieux marcher à deux genoux , en se signant et en disant son rosaire, que d'égorger des milliers d'hommes sur les bords du Métaure, que de passer le Rubicon en préférant une vaine fumée de gloire au repos du monde, que d'incendier sans profit des bâtimens même ennemis , et que de faire contribuer la puissance à accomplir une injustice ou à se venger d'un vertueux refus? Pensez-y bien et répondez.

---

— N° LXV. —

# BOLOGNE.

*Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ*
*Occurrant sylvæ, spatio diffusus inani.*

LUCAIN.

Ainsi le vent perd ses forces, répandu vainement dans l'espace, si d'épaisses forêts ne lui présentent un obstacle.

LE poète Lucain est un de ceux envers lesquels la renommée m'a toujours paru injuste. Il naquit à Cordoue, aussi bien que Sénèque, quoique l'on range l'un et l'autre parmi les auteurs romains, car Rome absorbait tout l'empire. Les deux vers que j'ai pris pour épigraphe expriment une grande vérité. Le vent n'exerce, en effet, sa force qu'en raison des obstacles qu'il rencontre; et que de choses, dans ce monde, ressemblent au vent! Qui a fait Sylla? C'est Marius; qui César? C'est Pompée. La résistance de Carthage a plus contribué à la grandeur de Rome que les lâches soumissions des rois de l'Asie. L'opposition du parlement d'Angleterre fait aujourd'hui la force du gouvernement an-

glais, et ici l'amour se trouve d'accord avec les grands intérêts de l'ambition. Qui ne sait, qui n'a été assez heureux pour éprouver dans sa jeunesse combien la résistance irrite les passions, combien les heures coulent vite quand le cœur est occupé, quand l'ame se nourrit tour-à-tour de craintes et d'espérances? Heureuse époque de la vie, hélas! il n'y faut plus penser; mais je sens qu'il est encore bien doux de s'en souvenir. Allons, le tems fuit; la voiture m'attend; mes adieux sont faits; il faut partir pour Bologne.

Nous nous arrêtons à Ravennes, qui faisait autrefois partie du domaine pontifical. Qu'est devenue son ancienne splendeur? Elle me parut presque dépeuplée; mais j'y retrouvais l'ombre de Bayard : que de chevaliers nouveaux sont, comme lui, sans peur, et combien peu sont sans reproche! J'y retrouvais aussi le souvenir de Théodoric et du Dante : tous deux y reposent. Ce fut Amalasonte, la fille du roi goth, dont la piété filiale éleva à la mémoire de son père un tombeau situé à l'entrée de la ville, et qu'un bois touffu couvre et protége de son ombre religieuse. C'est une petite rotonde que la mousse et le lierre ont couverte à demi, et qui est aussi remarquable par sa beauté que touchante comme monument de piété filiale dans un siècle barbare. Je serais quelquefois tenté de croire que c'est la

civilisation qui est la barbarie ; son excès du moins y ressemble, car il émousse s'il n'éteint en nous les sentimens naturels. Sous le rapport de l'art, et surtout comme preuve de la hardiesse des travaux des anciens, rien n'est plus remarquable que le tombeau de Théodoric. Sur des murs de quarante pieds d'élévation est posée une coupole de trente-huit pieds de diamètre ; elle est faite d'un seul bloc de pierre taillé dans les carrières de l'Istrie.

Mais, après tout, que nous fait Théodoric ? qu'est-ce qu'un héros mort, et que reste-t-il de lui ? Que j'éprouve bien plus de respect aux approches de la tombe du Dante! Les vers se sont disputé le corps qu'animait un si grand génie ; mais ce génie a triomphé du tems, et revit encore dans l'immortelle composition du grand Alighieri. Le tombeau du Dante, renfermé dans une chapelle que fit construire le cardinal Gonzague, est impénétrable aux regards des hommes, comme quelques-unes de ses beautés sont impénétrables à leur esprit. On y lit cette simple inscription : *Dantis poetæ sepulchrum ;* et elle est encore trop longue ; le mot *poetæ* est de trop. Il est des noms qui portent avec eux leur grandeur, et suffisent à dire ce qu'était un homme.

J'éprouvais quelques regrets de ne faire qu'une courte station à Ravennes ; mais quand on a fait

un marché avec les conducteurs de voitures en Italie, leur loi est aussi immuable que celle du destin, à moins qu'eux-mêmes n'en suspendent l'exécution. Je n'étais pas seul, mais j'avais eu, depuis Ancône, des compagnons si maussades que je n'en parle pas, afin de me flatter au point de croire que je les ai oubliés. A Ravennes, nous recrutâmes un jeune étudiant qui se rendait à l'université de Bologne, et la conversation s'engagea bientôt entre nous. Mon jeune homme était enthousiaste, et j'avoue que je préfère dans les jeunes gens un enthousiasme, même un peu désordonné, aux apparences souvent trompeuses d'une raison prématurée. « Quel dommage, lui disais-je, qu'une si grande partie d'un si beau pays soit sans culture et presque dépourvue d'habitans! et ne dirait-on pas qu'une incroyable fatalité pèse sur le domaine pontifical, tandis que la Toscane, la Lombardie, le Piémont et Naples sont si bien cultivés? A quoi cela peut-il tenir? Si nous en croyons les auteurs, la situation du Bolonais et du Ferrarais était bien différente sous les princes de la maison d'Est. — Ah! Monsieur, quel tems que le seizième siècle! quelle belle époque pour l'Italie! Mais elle compte encore des hommes généreux; il s'y forme une génération nouvelle qui, tôt ou tard, la délivrera de ses maîtres. — Oui, mais cette génération est jeune, et l'âge lui apportera

la raison, triste compensation aux chimères de la jeunesse. Puis-je, sans être indiscret, vous demander si vous êtes de Bologne? — Non, Monsieur, mon père est avocat à Modène, où je suis né. Je viens de passer les fêtes de Pâques chez une de mes sœurs établie à Ravennes, et je retourne à Bologne, où mon père m'a envoyé pour y suivre les cours de sa fameuse université. Vous la verrez sûrement cette université, la plus ancienne du monde. C'est un institut général, où les sciences, les arts sont réunis à tous les genres d'études dans un des plus beaux palais de la ville, et pour ainsi dire liés par une immense bibliothèque. Là, on peut suivre des cours de droit public, de droit civil, d'astronomie, de théologie, de physique et de chimie, de toutes les branches de mathématiques, d'architecture, de peinture et de sculpture. C'est à l'un des papes les plus sages que Bologne doit, en grande partie, les trésors scientifiques réunis dans cet établissement; c'est à Prosper Lambertini, si connu sous le nom de Benoît XIV. Il était né à Bologne en 1675, et monta en 1740 sur le trône pontifical. Le moyen le plus sûr pour un étranger d'être bien vu des Bolonais, c'est de manifester la même admiration qu'eux pour un homme que son caractère conciliant et modéré a rendu plus cher encore à ses compatriotes que les bienfaits dont il les a comblés et les embel-

lissemens dont il a enrichi leur ville. Puisse-t-il avoir des imitateurs! L'université, que je vous ai dit être la plus ancienne, remonte au commencement du cinquième siècle, et l'on attribue sa fondation à Théodose-le-Jeune. »

Bologne est située au pied des Apennins, sur le Reno, petite rivière dont les eaux sont conduites dans le Pô par un canal. Mon compagnon de route me dit qu'elle avait environ cinq milles de circuit, et renfermait plus de soixante-dix mille habitans. C'est, en effet, après Rome, la plus peuplée des villes de l'état pontifical. L'aspect ne m'en parut pas imposant comme celui de Florence; mais quand on revient de Rome et de Naples, les sensations vives que produit la vue de l'Italie commencent à s'émousser.

Les rues de Bologne sont assez larges, mais on n'y voit pas une population nombreuse s'y presser comme dans la capitale de la Toscane. Les maisons ne sont pas fort élevées, et elles m'ont semblé, aussi bien que les palais, peintes à la moderne, et de couleurs variées. Presque toutes les rues sont bordées, de chaque côté, d'arcades, semblables à peu près à celles qui, à Turin, règnent pendant toute la longueur de la rue du Pô; mais elles sont moins belles et m'ont paru moins élevées. Ces arcades offrent aux piétons l'avantage précieux sans doute de les mettre

en tout tems à l'abri du soleil et de la pluie, mais cette uniformité a quelque chose de triste et de fatigant.

J'étais descendu près du palais Caprara, dans une hôtellerie où logeait mon jeune étudiant; et il m'offrit de si bonne grâce de me faire les honneurs de la ville, que je ne pus le refuser; je crus même m'apercevoir que, malgré toute son admiration pour la plus ancienne des universités, il n'en suivait pas les cours bien assidûment. Cependant il me mena d'abord voir l'institut, et je vis que les éloges qu'il avait donnés à ce magnifique établissement n'avaient rien d'exagéré. Nous y passâmes plusieurs heures, et en revenant nous entrâmes au palais Caprara. La galerie de ce palais est peut-être unique en Italie; elle est ornée des dépouilles qui furent le partage du général Caprara, lorsque Jean Sobieski obligea les Turcs à lever le siége de Vienne. On y voit toutes les armes à l'usage des Orientaux, enrichies de ce que la ciselure a de plus parfaitement travaillé. On y trouve aussi une grande quantité de bijoux et d'ajustemens de femmes turques, dont les modes ne sont pas aussi variables que celles du reste de l'Europe, et surtout de Paris. Les riches habitans de Bologne ont presque tous un mobilier dont la valeur est hors de proportion, même avec les fortunes les plus considérables. Cela

vient de ce qu'autrefois, lorsqu'un sénateur était nommé chef de la magistrature, l'usage voulait que tous ses appartemens fussent ouverts au peuple, et chacun cherchait, en pareil cas, à donner la plus haute idée de sa richesse et de sa magnificence. J'aime cet usage, et je voudrais qu'il fût adopté dans tous les pays, non pour offrir au peuple un vain spectacle, mais pour qu'il pût juger, à une seconde visite, quand un grand fonctionnaire descend de son rang, jusqu'à quel point il a embelli ses collections pendant la durée de son pouvoir.

La façade et l'escalier du palais Caprara sont fort estimés des architectes; mais ce qui excite et mérite l'admiration de tous les amateurs des beaux-arts, c'est la magnifique fontaine qui sert de principal ornement au palais public situé sur la grande place. Elle a été exécutée sur les dessins de Thomas Loretti. Toutes les figures en bronze sont de Jean-de-Bologne, qui acheva ce chef-d'œuvre de la sculpture moderne en 1563. On y voit un Neptune debout, un pied sur un dauphin, tenant d'une main son trident, et de l'autre faisant un geste d'autorité. C'est le Neptune de *l'Énéide,* calmant d'un mot les flots courroucés, et ordonnant aux vents de faire silence. Ainsi, dans les plus beaux ouvrages dus au génie des arts, il faut encore rendre hommage au génie de la poésie, et remercier Vir-

gile d'avoir aussi bien inspiré Jean-de-Bologne. Que j'aime ces quatre enfans tenant des dauphins qui se jettent dans l'eau, et ces quatre femmes assises sur des dauphins, dont les mamelles pressées font jaillir de l'eau dans un bassin! Quelle grâce dans l'attitude onduleuse et caressante de ces sirènes, qui semblent heureuses de la présence et de la majesté du dieu des mers!

On sait assez de quelle célébrité jouit dans la peinture l'école de Bologne, dont la gloire, fondée par les Carrache, fut si dignement soutenue par le Guide, leur élève, et par le gracieux Albane, élève du Guide. « J'aime la fierté dans les artistes, disais-je à mon jeune étudiant, un jour que nous nous rendions ensemble à la *Madona di Santa-Luca*, située à une lieue de Bologne, sur une montagne, j'aime leur fierté; mais le Guide la poussait un peu loin. » Un jour qu'étant à Rome, il travaillait devant Paul V, le pontife lui dit de rester couvert. Le Guide, en racontant ce fait, ajoutait, avec plus d'impertinence que de vraie dignité: « S'il ne me l'eût ordonné, je me serais couvert de moi-même, comme chose due à mon art. » Quel singulier caractère que celui du Guide! Autant il était fier et superbe dans son atelier, où il se tenait magnifiquement habillé au milieu de ses élèves, qu'il traitait en esclaves, autant,

rentré dans le monde et rendu à la société, il s'y montrait modeste et soumis à toutes les convenances. — Monsieur, je vous avouerai que j'ai un grand faible pour les artistes, et j'excuse toutes les manies qui accompagnent un talent supérieur. — Ajoutez que souvent elles en sont inséparables ; mais convenez que le Guide pouvait, sans compromettre l'honneur de la peinture, ôter son chapeau devant celui dont toute la chrétienté aspire à baiser le pied. Parmi les anecdotes qui se rattachent aux grands peintres bolonais, j'aime mieux celle d'Annibal Carrache, qui, un jour, ayant été volé avec son père sur un grand chemin, traça au crayon, le portrait si parfaitement ressemblant des voleurs qui l'avaient dévalisé, que cela suffit pour les faire reconnaître des magistrats. »

Nous approchions de la Madone, et déjà la pente du mont Guaidi, sur lequel elle est construite, devenait fort escarpée. « Ces arcades, me dit mon compagnon, que nous suivons depuis la ville sont au nombre de six cent cinquante, et ont un prolongement de près de trois milles. — En vérité, l'on pourrait surnommer Bologne la ville des Arcades. — Cette vaste construction, en effet, plus bizarre que belle, fut commencée par le cardinal Buonacorsi, légat du pape, précisément l'année de la naissance de Lambertini. Les armoiries que vous voyez de

distance en distance indiquent par quelles familles ont été construites les arcades sur lesquelles elles sont apposées. Tout le monde suivit leur exemple; les bourgeois, les communautés, les corps de métiers, tout voulut concourir à ce monument de la piété de nos pères, et ceux qui ne pouvaient rien donner y consacrèrent leurs peines et leurs travaux, en portant des pierres et des briques. — Croyez-vous que la dévotion de ceux-ci ne soit pas la meilleure? — Ah ! si vraiment. »

Nous arrivâmes à l'église, dont le plan fort simple est une croix grecque avec une coupole au milieu ; l'intérieur est richement décoré et orné de grandes et belles colonnes cannelées, et les murs sont presque entièrement couverts d'*ex-voto*. Nous nous arrêtâmes devant un buste de la Vierge, peint sur toile, au dessus du maître autel. Un moine de Saint-Dominique nous assura que ce tableau, qui me parut un peu noir, était l'ouvrage de saint Luc. En revenant, l'étudiant me dit que c'était une croyance répandue dans Bologne, que jamais aucun peintre n'avait pu en faire une copie ressemblante et qu'aucun ne le pourrait jamais. « Et pourquoi donc? — Vous trouverez dans le peuple beaucoup d'individus qui vous diront que c'est parce que la Vierge ne le veut pas ; que, quand on essaie de la copier, elle ouvre ou ferme les yeux, s'agrandit

ou se rapetisse la bouche, et allonge ou raccourcit son nez, de manière à mettre tous les dessinateurs en défaut. »

Quoique la cathédrale de Bologne soit sous l'invocation de saint Pierre, c'est saint Pétrone qui est le patron de la ville. C'est dans l'église de saint Pétrone que l'on voit la fameuse méridienne de Cassini : elle est tracée sur le pavé. Lorsque le soleil est au méridien, il frappe la ligne d'un trait de lumière, qui pénètre par une très-petite ouverture pratiquée au toit de l'église. Cassini, très-savant, mais peu modeste, prétendait que cette église était devenue le temple d'Apollon, dans lequel le dieu de la lumière rendait ses oracles sur toutes les difficultés de l'astronomie. Saint Pétrone est à Bologne dans une telle vénération que le Tassoni, dans *la Secchia rapita,* en désigne souvent les habitans sous le nom de *Petroni*. Dans le même poème, le Tassoni consacre quatre vers à la gloire du bolonais Sabatino Brunello, qu'il recommande à la reconnaissance des gourmands, comme l'inventeur de la saucisse fine, et qu'il représente, armé d'une de ces haches qui en préparent la chair.

Je ne faisais guère un pas dans la ville sans me rappeler Dugazon, dans le rôle du maître d'italien des *Originaux*, lequel, comme l'on sait, joint à son professorat un petit commerce

de lasagnes, de macaronis, de mortadelles et de saucissons de Bologne. C'est en effet un lieu de grosse gourmandise, et il s'y fait un commerce prodigieux de chairs épicées, de jambons et de graisses. On peut même assurer que toutes ces richesses gastronomiques ne sortent pas du pays, et qu'elles profitent aux habitans; car, dans aucune autre ville d'Italie, on ne voit des figures plus pleines et plus rebondies.

Bologne était autrefois si fière de son université que, pour donner un témoignage public de son amour pour les sciences, dont elle se regardait comme le sanctuaire, la devise de ses monnaies était : *Bononia docet.* Son origine remonte à des tems très-anciens, mais les chroniqueurs ne s'accordent pas pour décider si elle fut fondée par les Grecs ou par les Toscans. Elle fut soumise aux Gaulois et ensuite aux Lombards, dont elle portait le joug lorsqu'elle en fut délivrée par Pepin et Charlemagne. Lorsque les empereurs eurent transféré en Allemagne le siége de l'empire, Bologne s'érigea en république indépendante, et acquit assez de puissance pour rivaliser avec Venise, et mettre sur pied des armées de quarante mille hommes. Mais la désunion s'étant mise parmi ses chefs, elle se soumit volontairement au saint-siége pour avoir un protecteur. Alors elle avait suivi la chance commune au reste de l'Italie, mais elle comp-

tait encore un grand nombre d'hommes distingués dans les sciences, les lettres et les arts. Une chose assez digne de remarque, c'est que les femmes sont admises dans les académies d'Italie, et je me trouvai avec quelques hommes qui, dans leur jeunesse, avaient suivi le cours de physique de la signora Laura Bassi, et pris des leçons de la signora Agnese de Milan, qui professait les mathématiques avec beaucoup d'éclat. Elle se retira encore assez jeune dans un couvent d'une règle très-austère, et quelques personnes m'assurèrent qu'elle vivait encore.

Je regrettai beaucoup qu'il n'y eût pas en ce moment de spectacle à Bologne, mais cependant je voulus voir la salle, que l'on m'avait vantée, et c'est en effet une des plus belles d'Italie; mais ce qui surtout est remarquable, c'est le bâtiment du théâtre, le plus monumental qu'il y ait. Il est construit sur un plan isolé, et mériterait de servir de modèle aux architectes qui font des édifices de ce genre. Rien ne doit faire un meilleur effet aux lumières, et pendant les représentations, que la forme demi-circulaire de la salle. L'architecte y a ménagé des loges saillantes et plusieurs rangs de gradins, dont l'architecture variée laisse ressortir dans toute leur beauté la richesse des colonnes qui supportent le cintre, en décorant l'avant-scène.

Qui trouvai-je au théâtre? un très-jeune compositeur, que l'on me désigna comme devant avoir un jour un très-grand talent, et qui avait déjà donné l'*Italiana in Algeri*. Je liai conversation avec lui et sa société, et je ne me rappelle plus auquel des messieurs qui l'accompagnaient j'entendis prononcer le nom de Veluti et de Tacchinardi. Le nom de deux chanteurs que j'avais plusieurs fois entendus me donna quelque confiance ; je parlai de musique, comme il en faut parler pour se faire écouter, c'est-à-dire à tort et à travers. Moi, qui ne connais pas mes notes, on me prit pour un profès dans l'ordre de la composition, et je me trouvai, je ne sais comment, entraîné à dîner avec cette compagnie improvisée. Je ne me rappelle point tout ce que l'on dit à table, je sais seulement que l'on y but beaucoup ; à l'exception du jeune maëstro et de moi, ces messieurs étaient devenus si gais, qu'il m'aurait fallu fermer les yeux pour ne pas savoir que, parmi eux, il y avait une jeune cantatrice habillée en homme et que je n'avais pas remarquée. Je me retirai en hochant un peu la tête ; mais, puisqu'il faut, dit-on, hurler avec les loups, à plus forte raison faut-il rire avec les fous, et se souvenir de ce dogme évangélique : le scandale est pour ceux qui se scandalisent.

— N° LXVI. —

# FERRARE.

*Est atque non est mihi in manu, Megaronides,*
*Quin dicant, non est : meritò ut ne dicant, id est.*
PLAUTE, *Trinummus.*

Je puis et je ne peux, dit Mégaronides ; je ne peux que l'on ne me décrie, mais je puis que ce ne soit avec raison.

UN jour que j'avais fait une partie de campagne à la Montagnuola, la contrée la plus riante et la mieux cultivée des environs de Bologne : « Comment, monsieur, me dit le jeune étudiant, qui était devenu pour moi un *fidus Achates*, comment, est-ce que vous quitterez l'Italie sans voir Modène ? » Nous revenions à pied, et je ne pus m'empêcher de m'arrêter plusieurs fois pour admirer ce que l'on peut réellement appeler des phénomènes de la végétation potagère ; je vis, pour n'en citer qu'un seul objet, une tête de choux-fleurs, portée par un jardinier, qui remplissait toute une hotte. Cette remarque peu poétique, au moment où mon jeune étudiant me sollicitait de venir voir sa ville natale, l'obligea de renouveler sa question. « Hélas !

lui dis-je, rien ne me serait plus agréable que de faire l'excursion dont vous me parlez, mais il y a tant de choses en Italie que l'on ne peut tout voir; croyez-vous que je n'aie pas éprouvé mille contrariétés en péchant souvent par omission, et que, tout récemment, je n'aie pas été désolé, avant d'arriver à Ravennes, de traverser Rimini sans m'y arrêter? Vous le voyez, je voyage uniquement pour mon plaisir ; je ne prends presque point de notes, et je ne dois compte de mes sensations qu'à moi-même; si je voulais faire un livre sur l'Italie, je m'y prendrais autrement, mais je ne veux en emporter que des souvenirs, et la rencontre que j'ai faite de vous me suffira pour ne point oublier Modène. — C'est, vous le savez peut-être, la patrie de Molsa, que ses vers latins et italiens mirent en grande réputation au seizième siècle. Mais Molsa était d'une si effroyable débauche que la conduite de l'homme suffit pour ternir la gloire de l'auteur. On attribue à son éloquence un événement qui lui fait peut-être trop d'honneur; on assure qu'ayant prononcé, devant Laurent de Médicis, une harangue contre lui et contre les soldats de Rome, qui avaient mutilé des statues à Florence, Laurent de Médicis en fut tellement touché qu'il résolut de rendre la liberté à sa patrie, et que même, pour parvenir à ce but, il entra dans une conspiration contre

son parent, Alexandre de Médicis. Je ne vous aurais pas parlé de Molsa, dont les vers sont dans l'oubli, et dont l'éloquence serait aujourd'hui bien inutile, si sa petite-fille, Tarquinia Molsa, n'eût été une des femmes les plus célèbres de l'Italie, par son esprit, son instruction et sa rare beauté. Nouvelle Artémise ayant perdu son mari, qu'elle adorait, étant encore très-jeune, elle ne voulut pas se remarier, quoiqu'elle fût restée sans enfans. Elle jouit d'une grande réputation à la cour des ducs de Ferrare, et seule, parmi les femmes, elle a obtenu l'honneur de la bourgeoisie romaine, honneur qui lui fut décerné par un acte authentique du sénat. Cet acte est conservé à la bibliothèque de Modène, et Tarquinia y est déclarée *unique citoyenne romaine*. On ne la cita pas seulement comme prodigieusement savante, mais encore comme la première musicienne de son tems, et vous savez qu'en Italie il n'y a point d'éducation parfaite si l'on n'est en même tems musicien. — Tous les hommes doués d'une grande sensibilité aiment la musique; elle faisait les délices de deux grands hommes, que leur génie rend frères aux yeux de la postérité, quoiqu'ils aient été étrangers l'un à l'autre, et qu'ils aient été séparés par un intervalle de plus de deux siècles: je veux parler du Dante et de Shakespeare. Dante cultivait cet art enchanteur, et en parle souvent dans

la *Divina-Comedia;* Shakespeare, dans la plupart de ses tragédies, lui rend hommage; souvent il flétrit comme méchans les hommes insensibles au charme de l'harmonie, et fait dire, par César, à l'un de ses confidens de se méfier de Cassius, que c'est un citoyen dangereux, puisqu'il n'aime pas la musique. Il y a dans ce trait de Shakespeare une grande et profonde observation, et j'ai eu plus d'une fois l'occasion de remarquer combien l'amour des arts et le sentiment de l'harmonie disposaient l'ame aux impressions douces, et par conséquent à la bienveillance et à la bonté. — C'est ici, me dit mon jeune interlocuteur, quand nous eûmes passé les petits remparts de brique qui entourent Bologne, c'est ici que l'un des plus fameux chanteurs du dernier siècle a terminé sa vie. — Qui donc? — Farinelli. — Sa vie serait le sujet d'un roman. — Mon père l'a beaucoup connu vers la fin de sa carrière, lorsque lui-même était étudiant à l'université. — Quelle singulière destinée pour un chanteur! Farinelli s'était déjà fait une réputation immense sur tous les théâtres d'Italie, lorsque son bon, ou peut-être son mauvais génie le conduisit à la cour d'Espagne. Le roi Ferdinand et la reine se passionnèrent tellement pour lui que, de premier chanteur de la cour, il en devint le plus puissant favori. La faveur qui l'environnait éclipsait celle des ministres et

de tous les grands d'Espagne, qui recherchaient sa protection, et il fut décoré de l'ordre de Calatrava, comme dernièrement Bonaparte a donné à Crescentini la croix de la Couronne-de-Fer. Farinelli était demeuré modeste ou du moins avait assez d'esprit pour jouer la modestie dans le rang élevé où le hasard l'avait placé; car, un jour, l'un des principaux seigneurs de la cour de Madrid lui ayant demandé *ses bontés :* » Mes bontés, reprit-il, c'est un peu fort pour » ce qui dépend de moi; mais, si vous le dési- » rez, je puis vous chanter *un aria.* » Mon père m'a assuré avoir entendu plusieurs fois Farinelli dire qu'au milieu de la faveur et de la fortune, il n'avait jamais cessé de regretter la vie libre et l'incurie dont il avait joui avec ses anciens camarades, et il répétait souvent : « Des chaînes, » pour être d'or, n'en sont pas moins des chaî- » nes. » — C'est bien possible, et il avait raison, mais rien n'est plus comique que ce que disait de Farinelli l'un de ses semblables, Caffarelli, que la munificence de la cour de France avait appelé à Versailles quelques années avant la révolution. Un jour que l'on rappelait devant lui que Farinelli avait été premier ministre du roi d'Espagne : « Et il le méritait bien, ajouta- » t-il, car c'était une voix admirable! » — Avez-vous remarqué que cette espèce de chanteurs, dont la voix a des tenues si extraordinai-

res et qui ont réellement bien du charme quand les oreilles s'y sont habituées, ne sont réellement que des instrumens de musique ; car, malgré toutes les études musicales qu'on leur fait faire dès leur enfance, on n'a jamais compté parmi eux un seul compositeur? — Je n'en avais point fait l'observation, mais elle est parfaitement juste.

» — Si vous aviez voulu venir passer quelques jours à Modène, ma famille aurait été charmée de vous recevoir; nous aurions, en route, visité Reggio, ville assez considérable, dont le plus beau titre de gloire est d'avoir, en 1474, donné le jour à l'Arioste, dont le père était gouverneur de la ville; mais, puisque rien ne peut vous déterminer, permettez-moi de vous donner, si je le puis, quelques regrets, en vous parlant de ma patrie. — Ce sera plutôt une consolation. — Que nous étions heureux sous le gouvernement paternel des derniers ducs de Modène, et ce mot de *paternel* n'a rien ici d'exagéré! le souverain était moins un maître que le chef d'une famille. On entrait à toute heure dans le palais Ducal, le plus bel édifice de Modène ; et Modène, située entre deux rivières, la Secchia et le Panaro, est elle-même une ville si agréable! toutes les maisons sont bien bâties; la grande rue est une des plus belles de l'Italie, et plusieurs fontaines rafraîchissent l'air pendant la chaleur du jour. C'est au palais Ducal que,

entre autres richesses, on voit l'admirable tableau du Titien, représentant *la Femme adultère*. De Modène, un canal superbe conduit à Venise, où l'on peut aller par eau. Nous n'en sommes qu'à huit lieues, et vous n'êtes pas tenté? — Je suis tenté que de reste, mais, faut-il vous le dire, j'ai retenu une place dans un voiturin qui part demain matin pour Ferrare. — Et quoi! sitôt? — Ce n'est pas sans regrets; mais, tout en jouissant de votre compagnie, j'ai quelques scrupules; vous ne suivez pas vos cours bien exactement, et je ne voudrais pas avoir à me reprocher d'en être plus long-tems la cause. Est-il vrai que Modène soit située sur un immense réservoir d'eau, qui coule sous terre, ainsi que je crois l'avoir lu dans je ne sais plus quel voyageur? — C'est l'opinion de la plupart des naturalistes, et, ce qui donne lieu de le croire ainsi, c'est que partout où l'on creuse un peu la terre, l'eau y vient en abondance, et que ses puits, qui sont très-nombreux, ne diminuent jamais dans les plus grandes sécheresses. Les environs de la ville présentent l'aspect d'une très-belle plaine, fertile en vins et en blé; la végétation est active, et les routes sont bordées d'arbres, où le pampre forme des guirlandes et des berceaux couverts. Vous auriez vu, auprès de Castelfranco, le champ de bataille où Antoine remporta une victoire célèbre sur les consuls

Fulvius et Pansa, car nous sommes dans une province fertile en grands souvenirs.—Je le sais, car, l'autre jour, m'étant avancé assez loin dans une promenade solitaire, je me trouvai à la pointe d'une presqu'île que forme le confluent de deux rivières, que des paysans me dirent être le Lavino et le Guironda, et c'est dans cette presqu'île, au lieu nommé Forcelli, que fut formé le trop fameux triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide. C'est là que ces trois monstres firent un échange de victimes, qu'Octave abandonna à Antoine la tête de Cicéron; qu'Antoine sacrifia son oncle, et Lépide son propre frère; c'est là que commencèrent ces proscriptions, qui devaient surpasser celles de Sylla, sans les faire oublier. Qu'est-ce donc que la fortune? La bataille d'Actium perdit deux de ces trois fameux complices, mais elle couronna le troisième! La fortune ne peut être juste, sans commettre une injustice! »

Le lendemain, de grand matin, mon excellent jeune homme m'accompagna jusqu'à la voiture, dans laquelle je devais faire les dix lieues qui séparent Bologne de Ferrare, et me voilà roulant vers la patrie du Guarini, de l'auteur du *Pastor Fido*. Nous y arrivâmes pour dîner, et, je ne sais pourquoi, en descendant de voiture, je me mis involontairement à fredonner la célèbre chanson de Calpiggi, *né natif* de Ferrare,

selon le bon plaisir de Beaumarchais. Pendant la journée, des nuages épais s'étaient amoncelés au-dessus de nous ; à peine eus-je le tems de monter dans la chambre qui m'était destinée, quand je vis éclater un des plus violens orages dont j'aie été témoin, et je fus condamné à passer la soirée entière dans l'auberge, ce dont je me consolai promptement, quand j'appris qu'il y avait une table d'hôte où venaient plusieurs officiers français, dont le régiment était en garnison à Ferrare. Selon l'usage de France, on ne servait le dîner qu'à cinq heures, et j'avais encore une heure à attendre. A peine avais-je fait l'inspection de mon nouveau domicile, que j'entendis, dans une chambre voisine, dont la mienne n'était séparée que par une cloison, le son de voix d'une femme qui s'accompagnait de la guitare, en chantant des barcaroles italiennes. Seulement, chaque fois qu'un éclair sillonnait la nue, elle s'interrompait par une exclamation à la Vierge, et elle continuait de plus belle aux accompagnemens du tonnerre, ce qui me rappela, bien malgré moi, l'opéra de Paris.

Je m'attendais à trouver à table la chanteuse, dont je ne connaissais que la voix ; mais il n'y avait que des hommes, et je n'osai, le premier jour, risquer des questions, dans la crainte d'être indiscret ; le dîner était bon et la société très-joyeuse. J'étais le seul Français sans uni-

forme, et je me trouvai avec grand plaisir dans la société de jeunes officiers qui, sachant que j'étais leur compatriote, eurent pour moi toutes sortes d'attentions. Au dessert, l'un d'eux proposa de jouer *à la pomme* pour savoir qui de la compagnie fêterait ma bienvenue, en demandant trois bouteilles de vin de Bordeaux. Je ne savais pas, s'il faut avouer mon ignorance, ce que c'était que le jeu *de la pomme*, et, comme il fait bon apprendre à tout âge, je voulus être de la partie, fût-ce à mes dépens. Pour l'instruction de ceux qui pourraient très-bien ne pas savoir ce que c'est que le jeu *de la pomme*, je le dirai ici. On enfonce, dans une pomme, les dents d'une fourchette; chacun doit en abattre un petit morceau d'un seul coup de couteau; on la fait tourner ainsi de main en main, et celui qui en abat le dernier reste a perdu. Je n'aurais pas été fâché de perdre, pour éviter à l'un de mes jeunes convives une dépense dont se passe très-bien un officier en garnison; d'un autre côté, je ne voulais point être pris pour un maladroit, car c'est un des faibles de l'âge mûr de ne vouloir pas céder à la jeunesse. Tout alla pour le mieux : la pomme fit deux tours et demi, et tomba enfin, au grand contentement de la société, sous la lourde main d'un gros employé des vivres, qui prit assez bien se mésaventure et sa très-bonne part de l'amende, à laquelle le sort l'avait condamné.

Un jeune homme, à ma place, aurait été très-empressé de remonter dans sa chambre, pour entendre la jolie voix, car on suppose toujours qu'une voix douce est l'indice d'une jolie figure. Moi-même, je ne me défendis point d'une certaine curiosité ; mais il était dit qu'elle ne serait pas satisfaite ; je n'entendis plus rien, ni le soir, ni le lendemain, et *le cameriere* que je questionnai, quand il entra dans ma chambre, m'assura qu'il n'y avait personne dans la chambre voisine ; pourtant je ne l'avais pas rêvé.

A ma table d'hôte, je n'avais pu rien apprendre sur Ferrare, si ce n'est quelques aventures scandaleuses d'assez bas lieu, et beaucoup de commentaires sur la manière de prendre et de défendre la citadelle, construite par le pape Clément VIII. Le lendemain, j'allai voir cette citadelle, qui ne m'offrit rien de remarquable ; je me promenai dans les rues, et j'eus lieu de m'apercevoir combien cette ville, jadis si florissante, était actuellement dépeuplée ; elle me rappelait Versailles pendant la révolution ; et, à l'exception de plusieurs belles églises, dont j'examinai l'architecture et les ornemens, tout m'y parut d'une monotonie affligeante. Quel contraste avec l'activité que j'avais laissée la veille à Bologne!

Ferrare est construite sur un ancien bras du Pô, dans un fond environné de marais, qui

rendent l'air malsain. Ainsi que les Parisiens donneront encore le même nom au Pont-Neuf, quand il sera devenu le doyen des ponts de Paris, on appelle encore à Ferrare Place-Neuve, une place dont tout concourt à accuser la vétusté, quoiqu'elle soit d'une forme régulière et entourée de bâtimens assez réguliers, mais trop peu élevés pour l'étendue de la place. La ville a aussi la forme d'un carré-long ; et, si je voyageais en architecte, je m'y arrêterais à étudier plusieurs ouvrages du Palladio. Je demandai mon chemin pour arriver à l'église des Théatins, où, par une des bizarreries de la destinée, les restes d'un homme, qui serait un monstre s'il n'était un saint, les restes de saint Dominique, reposent près de la poétique cendre de l'Arioste. Dans la même église, on voit le tombeau des deux frères Strozzi, poètes l'un et l'autre, dont on a dit que le marbre qui les recouvrait était l'indice de la chaleur du dieu qui les inspirait. Cette église est, pour les hommes célèbres de Ferrare, une espèce de Panthéon, car on y voit plusieurs autres monumens funéraires qui recouvrent les dépouilles de poètes et de savans. Mais, c'est à la bibliothèque de Ferrare que sont déposés les monumens les plus précieux que possède cette ville ; un jeune officier, qui sortait de l'école de Saint-Cyr, plus lettré que ses camarades, m'y accompagna, et nous eûmes le

loisir de lire des vers du Tasse, de l'Arioste et du Guarini, écrits de la main de ces poètes, car leurs manuscrits sont à la bibliothèque de Ferrare. Il me montra ensuite, dans la rue de Mirasole, la maison du Guarini, où fut représenté pour la première fois son *Pastor Fido*.

Mais quel est ce bâtiment d'un aspect sombre et triste? C'est l'hôpital Sainte-Anne, c'est là qu'Alfonse II fit enfermer le Tasse, pour se venger du sentiment trop tendre que la belle Eléonore avait inspiré au chantre de Renaud et d'Armide. De combien de sentimens pénibles on se sent assailli en se rappelant la vie du Tasse et l'histoire de ses derniers momens, et cette couronne funeste qui ne devait reposer sur son front que pour consacrer l'immortalité du génie au moment de la mort de l'homme! Tout cela porte à la mélancolie, je ne puis rester plus long-tems à Ferrare. Trois jours dans cette ville m'ont paru longs; je veux aller à Venise; dès demain j'irai coucher à Padoue.

Je fis part de mon projet à mon hôtesse, brune très-piquante, et qui ne me parut pas craindre d'entrer dans la salle à manger quand les jeunes officiers y étaient réunis. Je remarquai même que son mari, que l'on aurait plutôt pris pour son grand-père que pour son père, la suivait alors de près, et trouvait toujours quelque pré-

texte pour l'en éloigner. Elle me dit que, si je ne tenais pas à voir Padoue, je pouvais aller à Venise par eau, en m'embarquant sur le Pô jusqu'à un canal qui m'aurait conduit dans l'Adige, puis ensuite dans la Brenta, et enfin dans les Lagunes. Mais il fallait vingt heures au moins pour faire vingt-quatre milles, et d'ailleurs j'étais bien aise de voir Padoue, où je savais que je trouverais Ugo Foscolo, l'un des hommes les plus distingués de l'Italie.

A un mille de Ferrare, je passai le Reno, et bientôt après j'arrivai à Cento, petite ville que l'on passerait sans la nommer, si elle n'était la patrie du Guerchin. Comme j'avais pris, pour moi seul, une de ces petites voitures à un cheval, très-usitées dans le pays, et que l'on nomme *padouannelles*, je n'avais personne à qui communiquer mes idées, si ce n'est le conducteur, dont l'intelligence se bornait à peu près à me dire le nom des bourgades que nous traversions. J'entrai enfin à Padoue, dont l'aspect ne me parut pas plus gai que celui de Ferrare, et j'appris, à mon grand regret, que Foscolo était brusquement parti pour l'Angleterre à la suite d'une ode qu'il avait composée en l'honneur de Napoléon. Il terminait cette ode, que l'on ne se communiquait qu'avec la plus extrême défiance, en lui disant : « Tout le monde veut que » tu sois un César, et je le veux aussi ; mais

» je demande une ressemblance si complète que
» Brutus n'y manque pas! »

Tite-Live, comme chacun sait, était de Padoue, et même les auteurs ses contemporains lui reprochaient ce qu'ils appelaient un peu de *patavinité*; quoi qu'il en soit, Tite-Live et Virgile s'accordent pour attribuer la fondation de Padoue à Anténor, dont on conserve encore le tombeau, aussi bien que la maison jadis habitée par Tite-Live. Partout aussi on y est environné des souvenirs de Pétrarque, qui ne trouva que dans l'amour de Dieu de quoi satisfaire le besoin d'amour qui maîtrisait son ame après la mort de Laure.

---

— N° LXVII. —

# ARQUA.

*Di pensier in pensier, di monte in monte.*
PÉTRARQUE.

De pensers en pensers, de montagne en montagne,
L'amour guide mes pas; tout chemin fréquenté
Troublerait la tranquillité
D'un cœur que l'amour accompagne.

FOSCOLO n'était donc point à Padoue! J'en éprouvais un regret d'autant plus vif, que, sachant jusqu'à quel point il portait la prévention contre les Français, j'espérais, sinon le faire revenir de cette prévention, du moins lui donner la leçon la plus délicate qu'il soit possible d'offrir aux hommes injustement passionnés, l'exemple d'une rigoureuse justice pour tout ce que l'Italie offre de louable. Je sais bien que ce sont des leçons dont on ne profite guère; mais de quelles leçons a-t-on jamais profité?

Deux jours après mon arrivée à Padoue, comme je me promenais devant l'université, examinant une cinquantaine de statues colossales en marbre blanc, à peu près comme Diogène demandait l'aumône à des statues pour

s'habituer au refus, je m'avisai d'interpeller quelques-unes de ces images qui représentent les plus célèbres professeurs et les fondateurs de l'université et des académies de Padoue. Le nom de Varchi sortit de ma bouche, et je le prononçai assez distinctement pour être bientôt accosté par un petit vieillard, qui me regarda d'abord fixement, et me dit ensuite : « Comment se fait-il, monsieur, que j'aie l'honneur d'être connu de vous ? » J'étais dans le plus grand embarras, quand je pensai qu'il fallait lui avouer franchement ce qui provoquait sa question. Il se mit à sourire, et me dit qu'il lui arrivait souvent, comme à moi, de parler tout haut quand il était seul, et ajouta qu'il se nommait Varchi, et était un des descendans de Benedetto Varchi, dont j'avais interpellé la statue avec celles de Piccolomini et de Sperone-Speroni. « Au surplus, poursuivit-il malicieusement, je suis prêt à répondre, autant que je le pourrai, aux interpellations qu'il vous plaisait d'adresser à l'un de mes grands-pères et à ses illustres confrères de l'académie *degli infiammati.* »

Comme je ne connaissais personne à Padoue, je me félicitai d'une rencontre due au hasard, et je dis au vieux Varchi quelle contrariété j'avais éprouvée en n'y trouvant pas Foscolo. Ce nom produisit sur lui un effet presque magique.

Il m'assura que Foscolo avait été son élève et que c'était encore un de ses plus intimes amis, et qu'il serait trop heureux de le suppléer auprès de moi. Il n'est donc pas toujours inutile de parler à des statues. « Puisque vous êtes depuis deux jours à Padoue, me dit-il, vous avez dû être frappé de la tristesse que présente au premier coup d'œil l'aspect de notre ville; mais j'espère que vous me permettrez de vous en faire remarquer quelques beautés, autres que ces cinquante statues avec lesquelles vous étiez en conversation, et qui causent l'admiration des étrangers; je veux vous conduire à l'université. » Je ne demandais pas mieux que de suivre un guide qui me paraissait instruit, car j'étais si las du baragouinage ampoulé des *Ciceroni*, que je préférais me livrer à mes seules conjectures plutôt que d'avoir recours à leurs fastidieuses explications.

L'université de Padoue est un des plus beaux édifices du Palladio; ses vastes salles, son jardin botanique et ses collections, fixent encore l'attention après tout ce que l'Italie renferme de richesses en ce genre; mais ce qui y frappe plus que la beauté des édifices et le luxe des collections, c'est le souvenir de Galilée, qui y professa jusqu'en 1610. Nous nous arrêtâmes sur la vaste place située au milieu de l'*Arena*, antique amphithéâtre qui sert encore aux fêtes pu-

bliques, et près de laquelle s'élève la magnifique église des Augustins. Nous passâmes ensuite dans des rues noires et tortueuses, et je demandai à Varchi la permission de ralentir notre marche, afin de diminuer en partie la douleur que je ressentais en marchant sur d'exécrables pavés pointus, qui offensent à chaque pas les pieds les moins délicats. Nous arrivâmes au Palais-de-Justice, c'est-à-dire au palais où l'on juge, et je fus surpris de la hardiesse de la grand'salle, qui a trois cents pieds de long sur cent pieds de large, et dont la voûte n'a pas d'autre point d'appui que les quatre murs élevés de cent pieds. « Qu'est-ce, demandai-je à Varchi que cette grosse pierre ronde située à l'une des extrémités de la salle? — L'homme que vous voyez assis dessus est un créancier qui n'a pu payer ses dettes; ils restent là exposés quelque tems aux regards du public, et ceux que vous voyez le long de la muraille sont dans le même cas, et attendent que le patient ait quitté cette dure sellette pour y être placés à leur tour. »

La bibliothèque et le théâtre me parurent dignes d'observation; mais le théâtre était désert, il n'y avait point alors de troupe chantante, et j'entendis déclamer d'une manière vraiment forcenée l'*Octavie* d'Alfieri. Mon compagnon fidèle ne manqua pas de m'apprendre que Padoue avait donné le jour à Isabella An-

dreini, l'une des plus célèbres comédiennes qui ait illustré l'Italie. Belle, spirituelle, réunissant tous les charmes qui captivent aux qualités plus solides qui attachent, Isabella, née vers la fin du seizième siècle, chantait à ravir, parlait également bien le français, l'espagnol et l'italien, et elle récitait avec tant de séduction les vers qu'elle composait avec un talent remarquable, que son nom fut inscrit parmi ceux des membres de l'académie des éthérés, de cette académie fondée par Scipion de Gonzague, et qu'illustrèrent le Guarini et le Tasse.

Parmi les plus belles églises, qui sont en grand nombre à Padoue comme dans toutes les villes d'Italie, je remarquai celles de Sainte-Justine, des Bénédictins et de Saint-Antoine, patron de la ville. La première, construite sur les dessins du Palladio, est d'une simplicité majestueuse, et plus imposante que ces surcharges d'ornemens et de décorations dont on est bientôt fatigué. Le martyre de sainte Justine, l'un des plus beaux tableaux de Paul Véronèse, s'élève au fond du chœur et produit un effet admirable.

L'église de Saint-Antoine est un grand édifice gothique, commencé en 1255 par Nicolas Pisano, et qui ne fut achevé qu'au commencement du siècle suivant. Les peintures, les statues, les bas-reliefs, y sont prodigués avec profusion dans le chœur, dans la nef et dans les

collatéraux ; elle a six coupoles et quatre jeux d'orgue, où quarante organistes sont employés en même tems les jours de grande fête. On a peine à croire, au milieu de toutes les richesses qui décorent l'église de Saint-Antoine, qu'elle soit dédiée à un saint qui, pendant sa vie, avait fait vœu de pauvreté! « Ne pensez-vous pas, me demanda le bon Varchi, en examinant une image de saint Antoine, dans laquelle le peintre n'avait pas omis son compagnon, que ce personnage secondaire devrait être le patron de *Bolonia la grassa* ; car ses pareils contribuent beaucoup à la fortune de Bologne? » Je ne trouvai pas la plaisanterie de très-bon ton, et je crois que Varchi s'en aperçut, car il changea la conversation, et, par une transition plus que brusque, il se mit à me parler de Pétrarque et des antiquités de la ville.

Nous fîmes de longues promenades ensemble, et je vis que si l'intérieur de Padoue était triste, il n'en était pas de même des délicieuses campagnes qui l'environnent. Elle est arrosée par la Brenta, dont les eaux encaissées forment un canal qui conduit à l'Adriatique. Les rives de la Brenta offrent un coup d'œil enchanteur ; la plus belle verdure y sert de cadre aux élégans édifices, que le Palladio a fait construire en grande partie. Il n'y a peut-être pas, dans toute l'Italie, si ce n'est aux environs de Turin, de

terres mieux cultivées que celles qui avoisinent Padoue. Je me plaisais beaucoup plus hors de la ville que dans l'intérieur ; cependant je revins plusieurs fois à l'église de Sainte-Justine, qui me parut plus belle chaque fois que je l'observai de nouveau. Je ne sais même, si la première beauté d'une église est d'inspirer le recueillement, quelle autre on pourrait lui comparer. Je vis dans la sacristie de la cathédrale un portrait de Pétrarque, peint de son vivant, et dont je ne me rappelle plus l'auteur, mais qui me frappa par une impression rêveuse et mélancolique. C'est à Padoue, qu'après la mort de Laure il acheva sa vie ; il était chanoine de la cathédrale ; et sa maison de campagne, conservée à Arqua, est le but d'une promenade délicieuse. Je la fis cette promenade ; mais, pour en mieux peindre le souvenir, je traduirai quelques passages d'un ouvrage de Foscolo, intitulé : *Ultime lettere di Jacopo Ortis*. Ce sera un légitime hommage rendu à un homme d'un grand talent, ce qui est rare, et d'un beau caractère, ce qui est plus rare encore. C'est *Jacopo Ortis* qui parle maintenant ; il s'adresse à son ami Lorenzo.

» J'ai plusieurs fois commencé cette lettre, mais sans avoir eu jamais le tems de l'achever. Il y a huit jours que nous allâmes en pélerinage. J'ai vu la nature plus belle encore que jamais : Thérèse, son père, la petite Isabelle et moi,

nous sommes allés voir la maison de Pétrarque à Arqua.

» Arqua est, comme tu le sais, à quatre milles de Padoue, et, pour abréger la distance, nous suivîmes le chemin qui traverse les montagnes. La plus belle journée d'automne commençait à poindre. Les nuages les plus brillans doraient et nuançaient l'horizon. Le soleil, traversant ces nuages, semblait protéger l'univers, et l'univers lui souriait. À chaque pas je saluais ces aimables familles de fleurs, qui relevaient doucement leur calice incliné sous le premier souffle de la gelée. Leurs exhalaisons suaves parfumaient l'air qui, s'élançant des monts et des vallées, portait ce tribut de la nature à l'astre souverain ministre du monde. Que je plains l'homme morose qui peut contempler de si magnifiques bienfaits sans que ses yeux soient mouillés des douces larmes de la reconnaissance ! Alors je vis Thérèse dans le plus bel appareil de ses grâces; sa figure, ordinairement voilée d'un nuage de mélancolie, s'épanouissait aux rayons d'une joie vive et pure, de celle-là qui vient du cœur ; sa voix était altérée ; ses grands yeux noirs et ouverts, tout à l'heure attentifs et dans la contemplation, se mouillaient insensiblement ; toutes ses facultés semblaient imbues des sacrées beautés de la campagne. L'ame ainsi comblée de divers sentimens a besoin de les

verser dans une autre ame : elle s'approcha subitement d'Édouard....... Puissances du ciel ! cet homme semblait enseveli dans les ténèbres de la nuit, et dans les déserts abandonnés du sourire de la nature ! Tout à coup je la vis le quitter et s'appuyer sur mon bras, en me disant..... Mais, achèverai-je, ô Lorenzo ! ne vaut-il pas mieux garder un éternel silence? Si je pouvais te peindre le son de sa voix divine, la mélodie de ses accens, son angélique physionomie, ou te redire toutes ses paroles sans y changer ni omettre une seule syllabe, ah! sans doute, tu m'en devrais une éternelle reconnaissance ! mais, si je le puis, ne vaut-il pas mieux me taire ? Ne serait-ce pas mal imiter un de ces inimitables tableaux dont le nom seul fait plus d'impression que d'en voir une faible copie ? Ne retomberais-je pas dans la foule des traducteurs du divin Homère, en délayant la force du sentiment qui m'enflamme dans un torrent de phrases languissantes ?

» O Lorenzo ! j'en suis encore abîmé ; à demain donc la suite de mon récit.

» Que je suis malheureuse !...... Voilà ce qu'elle me dit. A ce seul mot, je sentis tout mon cœur se briser. Je marchais à ses côtés dans un profond silence. Édouard rejoignit le père de Thérèse, et tous deux marchaient en discourant un peu en avant de nous. La petite Isabelle

était derrière dans les bras du jardinier.... Que je suis malheureuse !.... J'avais compris la terrible signification de ces paroles, et j'en gémissais dans l'ame, ayant devant les yeux cette tendre et intéressante victime que l'on allait sacrifier à l'intérêt et aux préjugés. Thérèse s'en aperçut sans doute ; car, plaisantant sur le trouble subit de ma figure : « Quelque doux souvenir, me dit-elle. » Je ne pus proférer un seul mot.

» Nous étions déjà près d'Arqua, et, gravissant la pente verte des coteaux, les paysages qui se dessinaient sous nos yeux commençaient à s'effacer dans la vapeur incertaine de l'éloignement. Nous arrivâmes enfin à une allée bordée d'un côté de peupliers élancés, et de l'autre de chênes au feuillage touffu. A chaque pas, les deux rangées d'arbres étaient jointes par les flexibles rameaux de la vigne qui formaient, en s'arrondissant, autant de berceaux balancés par le souffle des vents. Thérèse, alors s'arrêtant et promenant ses regards autour d'elle : « Que de fois, dit-elle, je suis venue me reposer sur cette herbe à la fraîcheur de l'ombre de ces chênes ! j'y venais souvent l'été dernier avec ma mère. » Alors elle se retourna de l'autre côté, feignant de vouloir rejoindre la petite Isabelle, encore à quelques pas de nous ; mais je vis bien qu'elle ne m'avait quitté que pour cacher les larmes qui s'échappaient de ses yeux, et qu'elle ne pouvait

plus retenir...... « Et votre mère, lui dis-je, où donc est-elle? — Depuis sept mois elle habite Vérone, chez sa sœur, bien loin de nous, et peut-être pour toujours. Mon père l'aimait tendrement; mais, depuis qu'il s'est mis en tête de me donner à un homme que je ne puis aimer, la paix a fui pour jamais de notre famille; ma pauvre mère, après s'être vainement opposée à cette union, s'est en allée, ne voulant pas du moins être témoin du malheur de sa fille... Depuis ce tems, je me vois abandonnée de tout le monde.... J'ai promis à mon père.... mon dessein n'est pas de lui désobéir, et mon plus grand chagrin est de me voir la cause de la désunion de ma famille....; car, pour moi, il faudra bien que je me sacrifie! » Des torrens de larmes tombaient de ses yeux. « Pardonnez, reprit-elle, j'avais besoin de soulager la trop grande oppression de mon cœur. Je ne puis écrire à ma mère ni recevoir de ses nouvelles. Mon père, fier et absolu dans ses volontés, ne peut souffrir que l'on prononce son nom devant lui, et il ne cesse de répéter qu'elle est à tous les deux notre plus cruelle ennemie; mais je sens que je n'aime ni ne pourrai jamais aimer cet époux avec lequel mon père veut que..... » O Lorenzo! peux-tu t'imaginer quel j'étais en ce moment?... Privé de toutes mes facultés, je ne pus ni l'encourager, ni lui donner aucun conseil, ni même lui

répondre. « Par charité, ajouta-t-elle, ne me trahissez pas, je vous en conjure. Je me suis livrée à la confiance que vous m'avez inspirée.... Le besoin de trouver une ame capable de sentir mes malheurs.... certains rapports.... enfin, je n'ai que vous seul. — O ange! m'écriai-je; oui! oui! je saurai toujours te plaindre ; je saurai tarir la source de tes larmes!... cette misérable vie est toute à toi, je te la consacre, je la consacre à ta félicité! »

» Que de malheurs dans une seule famille, causés par l'entêtement d'un excellent homme! Il aime sa fille du fond de son cœur; il se complaît dans son ouvrage, la regarde souvent avec des yeux attendris; et cependant il lui tient le couteau sur la gorge. Thérèse me disait, il y a quelques jours, que, doué d'une ame ardente, il avait consumé sa vie au milieu des passions malheureuses, qu'une trop grande magnificence avait dérangé sa fortune, et qu'il avait été sans cesse la victime de ces êtres qui, dans les révolutions, se bâtissent une fortune sur la ruine des autres. Trop prévoyant pour ses enfans, il croit assurer leur bonheur en attachant à sa famille un homme riche, et dont la fortune doit augmenter encore. Peut-être aussi qu'une vaine fumée!... Oui, Lorenzo! je le parierais, il ne donnerait pas sa fille à un homme auquel il manquerait un demi-quartier de noblesse..... *Qui*

*naquit patricien, mourra patricien!* Il regarde la tendre opposition de sa femme comme une atteinte portée à son autorité, et l'idée de cette contrariété ajoute quelque chose de tyrannique à son inflexibilité naturelle. Cependant il est doué d'un bon cœur; son air ouvert prévient pour lui. Ses continuelles attentions pour sa fille, les plaintes que souvent il lui donne tout bas, montrent que c'est en gémissant qu'il voit la touchante résignation de cette infortunée. Mais, pourquoi faut-il que, par une inconcevable fatalité, les hommes cherchent les chagrins un flambeau à la main, et qu'ils prodiguent veilles, sueurs et travaux pour se les fabriquer éternels et plus douloureux encore!... Ah! s'il faut que je leur ressemble, que plutôt, mille et mille fois, cette main verse jusqu'à la dernière goutte de mon sang!

» Mais je m'aperçois que le jour baisse; la cloche du soir se fait entendre; il est tems que je termine mon récit.

» Nous poursuivîmes notre court pélerinage, et bientôt nous découvrîmes la maison jadis habitée par celui près duquel les vaines grandeurs s'évanouissent. Il chanta Laure; il lui donna la gloire; il en reçut le bonheur. J'approchai de cette habitation comme si j'allais me prosterner devant la tombe de mes pères, semblable à ces oracles qui, dans un recueillement religieux,

marchaient à travers les bois que la présence des immortels avait rendus divins. L'impiété du barbare possesseur de la demeure de ce grand Italien la laisse s'écrouler, méconnaissant le prix d'un tel trésor. Le voyageur, venant des contrées éloignées pour visiter cette chambre encore harmonieuse des chants célestes de Pétrarque, ne laissera tomber ses larmes que sur un amas de ruines, cimentées d'orties et d'herbes sauvages !.... O Italie ! apaise l'ombre de tes grands hommes !.... Hélas ! il m'en souvient des dernières paroles du Tasse. Après avoir traversé quarante-sept années entre les railleries des courtisans, l'ennui du pédantisme et l'orgueil des grands; tantôt errant, tantôt emprisonné; toujours plongé dans la mélancolie, toujours en proie à l'indigence et aux infirmités, il parvint enfin au lit de la mort, où il traça ces derniers mots en exhalant le dernier soupir : « Je ne veux pas me plaindre de la malignité » de la fortune sans rappeler ici l'injustice des » hommes ; elle a donc voulu remporter cette » victoire que, sans quitter la voie des misères, » j'arrive à la porte de mon tombeau !.... » O Lorenzo ! toujours , toujours ces paroles retentissent dans le fond de mon cœur.

» Moi, cependant, l'ame remplie d'amour et d'harmonie, je récitais ses vers sublimes dont ma mémoire agitée alimentait mon cœur.

» Thérèse et son père étaient allés avec Edouard chez le fermier d'une terre qu'il possède dans les environs. J'appris enfin qu'il était sur le point de partir pour Rome, où l'appelait la mort d'un cousin. Son absence doit être longue ; d'autres parens se sont déjà emparés de la succession du défunt, et l'affaire doit passer par les mains de la justice.

» A leur retour, une bonne famille de paysans nous servit un déjeuner, après lequel nous nous mîmes en route pour revenir à la maison.

» Adieu! adieu! j'aurais encore mille autres choses à te mander, mais, s'il faut te l'avouer, je sens que j'écris à contre-cœur. A propos, j'oubliais de te dire que, en revenant, Edouard ne s'éloigna pas un moment de Thérèse; la conversation était animée, et il me parut lui parler d'un ton de reproche; à quelques mots même que je distinguai, je compris qu'il insistait pour savoir ce que nous avions dit ensemble. Tu vois par là qu'il faut qu'à l'avenir je rende mes visites plus rares, du moins jusqu'à ce qu'il soit parti.

» Bonsoir, cher Lorenzo! garde, je t'en prie, cette lettre : quand Edouard aura tari la source de mon bonheur, et que je ne pourrai plus voir Thérèse, dans ces jours d'ennui, si précieux pour la douleur, nous la relirons ensemble, couchés sur le tertre qui domine la solitude

d'Arqua. Le souvenir de l'amitié de Thérèse mêlera quelque charme à nos soupirs; faisons comme une provision de sentimens doux et tendres, afin que pendant ces longues années que nous devons passer au milieu de la tristesse et de la persécution, notre mémoire au moins puisse quelquefois nous rappeler que nous n'avons pas toujours ainsi vécu dans la douleur. »

---

— N° LXVIII. —

# VENISE.

*Illam homines dices, hanc posuisse deos.*
SANNAZAR.

Rome a été fondée par des hommes, mais Venise par les dieux.

APRÈS avoir vu les plus belles villes du monde, admiré ce que peut le génie des hommes et la hardiesse de l'architecture ancienne et moderne, on est encore frappé d'étonnement à l'aspect de Venise, parce que Venise ne ressemble à aucune autre ville. Je m'y rendis, en quittant Padoue, par *la corriera,* espèce de coche d'eau sur lequel on descend la Brenta. J'étais là avec une centaine de voyageurs, ce qui me rappela d'abord la galiote de Paris à Saint-Cloud; mais quand j'entendis presque tout ce monde que le hasard avait réuni, chantant en chœur, avec une justesse et un accord que l'on rencontre rarement dans les théâtres, même après de nombreuses répétitions, je vis bien que je n'étais pas avec des Parisiens. Nous quittâmes Padoue à neuf heures du soir, et l'on me demanda si je voulais

un cabinet avec un matelas. Je n'eus garde d'accepter cette distinction ; je me mis pêle-mêle avec les autres voyageurs dans le grand commun, où nous étions fort serrés sur les bancs qui règnent à l'entour. D'autres voyageurs étaient restés sur le tillac. Je crois n'avoir jamais entendu un bruit semblable à celui que l'on faisait autour de moi : à l'une des extrémités de la salle, plusieurs individus de bonne humeur s'étaient réunis pour souper ensemble ; et je puis certifier que, pendant toute la nuit, ils ne cessèrent de boire, de manger, de crier, de chanter et de rire. A la pointe du jour, nous entrâmes dans le grand canal de Venise. Les eaux de la mer étaient si basses et si claires, que l'on distinguait le sable à trois ou quatre pieds de profondeur ; aussi *la corriera* s'engrava-t-elle plusieurs fois. Le soleil, à son lever, éclaira des points de vue admirables. Les châteaux, les maisons de plaisance, les palais de marbre des environs de Venise, bâtis sur le bord du canal, enfin la perspective d'une grande ville qui semble sortir des flots dont elle est partout environnée, tout saisit à la fois d'étonnement et d'admiration, et le lecteur est bien heureux que je sois aussi ennemi que je le suis du genre descriptif ; sans cela il n'en aurait pas été quitte à moins de dix pages de descriptions.

Nous arrivâmes à Venise à sept heures du matin. A peine hors de *la corriera*, *un fachino*

vint s'offrir pour porter mon léger bagage et me conduire à une auberge. Je lui en indiquai une dont j'avais pris le nom. Après une demi-heure de marche sur des trottoirs qui longent les canaux qui tiennent lieu de rues, après avoir traversé au moins une trentaine de petits ponts, j'arrivai, précédé de mon guide, en face de l'hôtellerie que je lui avais désignée ; il frappa à coups redoublés ; mais, peine inutile! tout le monde dormait, ce qui n'est pas fort étonnant, puisque l'on ne se couche jamais à Venise avant quatre ou cinq heures du matin. Il fallut y renoncer et chercher un gîte ailleurs ; nous voilà donc encore marchant sur des trottoirs étroits : à un second, à un troisième hôtel, nous ne fûmes pas plus heureux ; partout le même silence et la même réclusion. En vain mon guide, qui connaissait les gens des divers hôtels, s'égosillait à crier Giacomo! Margarita! Agata! Marco! Ce ne fut, comme l'on dit, qu'après avoir trouvé partout visage de bois, et avoir perdu près de deux heures dans cette pénible excursion, que, nous étant obstinés à la porte de l'hôtel *della Regina d'Inghilterra*, nous vîmes la tête d'une servante se présenter à une petite fenêtre d'un grenier. Mon conducteur s'empressa de lui dire que c'était un voyageur qu'il lui amenait et qui demandait une chambre. « Nous n'en avons point, dit la servante encore à moitié endormie,

toutes sont occupées. » J'eus l'heureuse idée de lui montrer un écu, en l'assurant que la plus petite chambre me suffirait, et que je saurais reconnaître sa complaisance. A la vue du métal séducteur : *Vado subito,* nous dit-elle, et je reconnus que son *subito* avait la même signification que dans la bouche de tous les *camerieri* d'Italie; car vingt longues minutes se passèrent avant qu'elle vînt nous ouvrir la porte. Elle me logea dans un petit entresol bas; sombre et étroit, que je trouvai un appartement délicieux après avoir couru le risque de rester dans la rue, et je me couchai sur-le-champ, après avoir payé mon guide, pensant que je n'avais rien de mieux à faire dans une ville où tout le monde dormait.

Après quelques heures d'un repos dont j'avais grand besoin, je me levai, et mon premier soin fut, comme dans presque dans toutes les villes où j'avais passé, de me mettre à ma fenêtre; il était plus de midi, et la ville, que j'avais vue presque déserte, commençait à offrir un aspect mouvant et animé. J'observai un grand nombre de gens qui se heurtaient sur les étroits trottoirs bâtis au devant des maisons. J'aperçus des gondoles recouvertes d'une étoffe noire qui se croisaient en sens divers; elles ne sont pas plus grandes que les plus petits bateaux que nous voyons sur la Seine; mais elles ont l'air lugubre d'un enterrement, et, au premier aspect, on les pren-

drait pour autant de sépulcres ambulans. Il est vrai que ces gondoles de louage sont à Venise ce que sont les fiacres à Paris; mais on en voit de la plus grande élégance, ornées de couleurs vives et tranchantes et d'étoffes précieuses. Ces nacelles sont amarrées au devant des palais. Si j'étais mal logé à l'hôtel de la Reine d'Angleterre, je m'aperçus, au premier repas que j'y pris, que la table y était excellente. On m'y servit de petites huîtres, que, foi de voyageur, je trouvai meilleures que celles du rocher de Cancale.

Les rues de Venise sont en général à angles droits, sombres, étroites, mais bien alignées. Le pavé est fait de larges dalles; chaque maison a sa boutique et un avant-toit en saillie, de sorte que ces saillies de droite et de gauche, sur des rues serrées, recouvrent les passans, et les tiennent dans un demi-jour qui ressemble souvent à l'obscurité. Telles sont surtout les petites rues qui n'ont ni trottoirs, ni canaux au milieu; beaucoup de ces rues avoisinent la place Saint-Marc. Il me semblait, le premier jour, circuler dans les corridors d'un vaste édifice; car les passans sont si nombreux qu'il faut suivre la foule, et que l'on a souvent bien de la peine à revenir sur ses pas. Je préférai cependant cette manière de parcourir la ville aux tristes gondoles avec lesquelles on a d'ailleurs l'inconvénient

d'être obligé de descendre et de remonter à tout moment, quand on n'a d'autre but que de voir les différens édifices dignes de fixer l'attention des voyageurs.

Je dirigeai ma première excursion vers la place Saint-Marc. Au premier coup d'œil, sa forme, qui est celle d'un carré long, et les hautes arcades qui s'élèvent des deux côtés, me rappelèrent un peu les bâtimens qui entourent le jardin du Palais-Royal. Les tentes élevées au devant de plusieurs cafés, comme celle de la Rotonde, ajoutèrent encore à la ressemblance, qui disparaît bientôt quand on examine les belles constructions du Palladio. A droite de la place est situé le palais du Gouvernement, autrefois habité par les doges. En examinant ce palais, remarquable par sa belle architecture, je me rappelai la singulière prédiction d'un célèbre Italien. L'Allamani, dans une de ses satires, après avoir gourmandé, l'un après l'autre, tous les gouvernemens de l'Europe, s'adresse à la république de Venise, et lui dit que si elle ne change pas ses mœurs et ses coutumes, elle perdra à jamais sa liberté avant qu'un siècle ait pu être ajouté à dix siècles. On peut reporter à l'année 697 l'époque où fut fondée la liberté de Venise, puisque c'est à cette époque que remonte la nomination du premier de ses doges. Or, ce fut en 1796 qu'elle perdit cette antique

liberté qu'elle n'a point recouvrée depuis. Il s'en manquait donc une année pour que le onzième siècle de sa liberté fût accompli; et ainsi fut réalisée à point nommé la prédiction de l'Allamani.

Comme il faisait très-chaud, j'entrai dans un café avant de visiter le palais et l'église de Saint-Marc. Pendant que je prenais un sorbet, je vis de jeunes filles m'aborder de la manière la plus leste et me présenter des fleurs. Je me disposais à agréer l'offre de l'une d'elles, n'y entendant pas malice, quand je m'aperçus que d'autres présentaient également des fleurs à plusieurs jeunes gens qui faisaient à une table voisine une partie de cassino; ceux-ci leur répondirent brusquement : *Va via, va via!* Dans le doute, je les refusai avec un peu plus de politesse, et elles allèrent s'adresser à d'autres. Je me hasardai à demander à ces jeunes gens, en m'armant de ma qualité d'étranger, quelques renseignemens sur ces nymphes de Flore : à quoi ils me répondirent que c'était ainsi qu'à Venise les nymphes de Vénus offraient leurs faveurs. J'étais, je l'avoue, un peu honteux de ne l'avoir pas deviné, et je m'acheminai promptement vers l'église de Saint-Marc, en admirant de nouveau la hardiesse des deux portiques élevés l'un audessus de l'autre, qui forment la façade du palais du Gouvernement.

Saint Théodore fut le premier patron des Vénitiens ; mais, lorsque le corps de saint Marc fut apporté d'Alexandrie à Venise, les Vénitiens se mirent sous la protection de cet évangéliste dont le lion ailé avait été transporté à Paris, aussi bien que les fameux chevaux de Corinthe.

L'église de Saint-Marc est bâtie en marbre, et se compose de cinq parties, dont chacune est surmontée d'un dôme. Celui du milieu est plus élevé ; mais tous les cinq sont, à l'extérieur, recouverts de plomb doré, ce qui donne à cet édifice l'apparence des mosquées de l'Orient. L'architecture de l'église est grecque, le pavé est en mosaïque de jaspe et de porphyre. L'intérieur de l'église est imposant, quoique, pour son étendue, il ne puisse être comparé à Saint-Pierre de Rome. Le maître-autel est soutenu par quatre grands piliers sur lesquels sont sculptées en relief toutes les scènes de l'ancien et du nouveau Testament. Dans la chapelle du saint sacrement, où reposent le corps de saint Marc et d'autres reliques, au milieu des perles, des métaux les plus précieux, des pierreries et des diamans, on remarque surtout quatre grandes et assez belles colonnes d'albâtre, qui, si l'on en croit les Vénitiens, ont jadis orné le temple de Salomon. On peut regarder la chapelle du saint sacrement comme le trésor de Venise ; on y voit des châsses d'or et d'argent, et une grande

quantité d'objets précieux étalés sur des tablettes de velours noir, afin de les faire mieux ressortir. Mais là, les amateurs du bien d'autrui peuvent commettre le péché de convoitise sans succomber à la tentation, grâce à une balustrade élevée et fermée à clé qui assure les mains avides contre le sacrilége. La couronne ducale, des corcelets d'or, d'autres couronnes du même métal, des vases d'agate, de cornaline, un nombre infini de pierres précieuses sont là pour la satisfaction ou le désespoir des curieux. Combien était bizarre la manie du gouvernement de Venise, qui jadis exposait aux yeux du peuple quinze millions d'or monnoyé! Mais ces quinze millions furent dépensés dans la guerre de Candie, aussi bien que la valeur de la grande chaîne d'or que l'on étendait devant le palais des doges.

Je montai au haut de la tour carrée ; elle est élevée de trois cents pieds. C'est là que je me crus transporté dans le royaume des fées. Quel panorama unique au monde ! une ville coupée par un nombre infini de canaux et située dans la mer ! C'est sur cette tour que Galilée fit d'intéressantes observations astronomiques ; c'est du même point que notre astronome Lalande calcula l'étendue de Venise, et lui donna deux mille toises dans sa plus grande longueur sur quinze cents toises de largeur.

Revenu sur la place de Saint-Marc, je fus

affligé de ne plus voir les fameux chevaux de Lysippe. Tiridate, roi d'Arménie, les avait donnés à Néron, qui les fit servir à un arc de triomphe : Constantin les transporta à Byzance, d'où les Vénitiens les ont tirés lorsqu'ils pillèrent Constantinople conjointement avec les Français ; nous avions donc déjà eu sur eux un premier droit de conquête. Sur la place Saint-Marc j'examinai encore avec admiration l'hôtel des Monnaies et la bibliothèque de San-Sovino. Mais apercevant dans le prolongement du palais des doges de grandes colonnes de granit, je me dirigeai de ce côté, et je me trouvai sur une autre petite place qui fait en quelque sorte partie de la place Saint-Marc. De là on découvre la magnifique façade de l'église de Saint-Georges, ouvrage du Palladio; car le Palladio, San-Micheli, et San-Sovino, que les Italiens ont surnommé *l'architecte des Grâces*, ont élevé les plus beaux palais et les plus belles églises de Venise. On l'a surnommée *la riche*; elle mérite ce nom; mais en arrivant, je l'aurais volontiers appelée *Venise la dormeuse*. De la petite place contiguë à la place Saint-Marc, la vue se porte sur la mer. Je m'arrêtai vis-à-vis une statue colossale de Napoléon, en marbre blanc, élevée sur le milieu de la place. Que la France ait prodigué des honneurs à l'homme qui, suivant l'expression de M. de Fontanes, ne détrôna que l'a-

narchie ; que la France, non point victorieuse par lui, mais qui en fit le vainqueur du monde, ait admiré son génie et consacré sa gloire, cela se conçoit ; mais que les peuples vaincus, ou, pour mieux dire, enchaînés à son char, aient illustré ses triomphes et leur honte, n'est-ce pas le dernier degré où puisse parvenir la turpitude humaine ! Venise abattue, Venise, chef-lieu d'un département du royaume d'Italie, Venise ruinée, Venise sans commerce, quelle inscription avait-elle placée au bas de la statue de Napoléon ? la voici : *Le commerce de Venise à Napoléon empereur ! ! !* Je m'enfuis indigné.

Nulle part en Italie il ne faut s'occuper des hommes ; un cœur généreux a trop à souffrir. L'Italie plaît, séduit, enchante ; elle est comme ces beautés que l'on aime et dont on jouit sans qu'aucune estime se mêle aux sentimens qu'elles inspirent. Mais c'est toujours la patrie des arts et des plus aimables séductions. Venise a donné le jour à une foule d'hommes célèbres ; c'est la patrie des grands peintres qui ont fondé son école ; c'est celle de Goldoni ; c'est la patrie de Canova. Plus que partout ailleurs on y trouve des tableaux de Paul Véronèse, du Titien et du Tintoret. Les bibliothèques y sont nombreuses et riches de beaux ouvrages et de manuscrits. Là, les Alde, par leur talent, par leur aptitude, par leur prodigieuse érudition, ont porté,

peu après son invention, l'art de l'imprimerie à un degré de supériorité qu'il n'a guère surpassé depuis. Près du palais on conserve la bibliothèque d'Apostolo Zeno au couvent des dominicains. Que si jamais un prince, effrayé du progrès prétendu des connaissances humaines, s'offusquait à l'idée des bibliothèques volumineuses, je puis lui donner un moyen certain de les détruire. Il n'a qu'à défendre à ses sujets la possession des livres qu'ils n'ont pas lus, et j'ose prédire qu'alors il est tel homme qui, pour bonne raison, ne possédera pas même des ouvrages dont il passe dans le monde pour être l'auteur.

Venise est divisée par un grand canal de la forme d'une S : il est coupé au milieu par le fameux pont de Rialto. Ce pont, qui ne le cède en rien à ce que l'antiquité nous a laissé de plus hardi, n'est que d'une seule arche, et son étendue n'est guère moindre de deux milles, sur deux cents pieds de largeur. Aussi s'élève-t-il de plus de deux cents pieds depuis les deux culées jusqu'au centre de l'arche. On y monte de l'un et de l'autre côté par des degrés. La foule y abonde continuellement; il est pavé en larges pierres aussi dures que le marbre; des deux côtés règne une suite de boutiques les plus riches de Venise, où sont étalées toutes sortes de marchandises rares et précieuses. J'ai peine à croi-

re, comme on l'assure, que ce pont n'ait coûté que 11 ou 1200,000 fr.

Les historiens prétendent que l'île de Rialto est le berceau des Vénitiens. Dans le cinquième siècle, des familles de Padoue s'y réfugièrent pour échapper aux désastres qui frappaient l'Italie. Après la destruction d'Aquilée et des villes voisines par Attila, les îles des Lagunes devinrent l'asile des malheureux échappés au fer et au feu. Ils bâtirent d'abord des cabanes où s'élèvent aujourd'hui de riches palais; Rome n'avait pas commencé autrement. On compte à Venise cent soixante-dix mille habitans; elle a été bien plus peuplée dans le tems où elle partageait avec Gênes et Florence le commerce du monde. Cependant Venise est encore, après Naples et Milan, la ville la plus peuplée de l'Italie. Dans son enceinte, que l'on dit être de sept milles de tour, elle renferme soixante îles principales, séparées par plus de quatre cents canaux, couverts d'autant de ponts assez étroits et sans parapet, dont le centre élevé laisse passage aux gondoles qui circulent au dessous. André Morosini, noble vénitien et historien de Venise, nomme ses soixante îles: *Reipublicæ domum:* Maison de la république; ce fut en effet son berceau, car la puissance de Venise sortit de leur sein. Aussi les Vénitiens disent-ils que la mer Adriatique leur appartient, et l'on

sait que chaque année, depuis le douzième siècle, le doge renouvelait la cérémonie de son mariage avec la mer. Le vieux pape Jules II demanda un jour à Donati, ambassadeur de la république, où étaient les titres de la souveraineté de Venise sur l'Adriatique ; Donati lui répondit qu'on les conservait soigneusement dans les archives où sont déposés les actes de donation de l'État romain, par Constantin, au pape Sylvestre.

Les lagunes, les atterrissemens rendent mal sûr l'accès de Venise aux marins et aux bateliers qui n'en connaissent pas les difficultés ; son port est appelé *Malamocco*, du nom de l'une des soixante îles. Parmi celles-ci on ne comprend pas l'île *Murano*, située dans le golfe à deux milles de Venise, et peuplée de six mille habitans. C'est à Murano que se fabriquent les glaces qui ont tant de réputation en Italie, qui furent long-temps les plus belles du monde, et dont Louis XIV décora la galerie de Versailles. La thériaque et les chaînes d'or, travaillées avec la plus admirable délicatesse, sont, avec les glaces, les principaux objets du commerce de Venise. Ses velours, ses soieries et même ses masques, sont, ou pour mieux dire, étaient aussi des branches fort importantes de son commerce d'exportation.

On passerait un mois à Venise sans satisfaire

entièrement la curiosité qu'inspirent aux amateurs les objets d'art dispersés dans les églises, les palais et les anciens couvens. C'est dans ces derniers établissemens que sont élevées toutes les jeunes Vénitiennes de bonne maison. Là, elles attendent l'heureux moment de leur mariage, qu'elles regardent comme un moment de délivrance ; en général les Vénitiennes sont fort jolies, et ont surtout un air de vivacité coquette qui captive les étrangers, qu'elles accueillent mieux peut-être que dans aucune autre ville d'Italie. Les femmes y conservent long-tems leur beauté.

Le derrière de la place Saint-Marc, et la rive des Esclavons qui vient s'y joindre, sont occupés par le petit peuple ; il en a fait le lieu de ses affaires et de ses divertissemens. Un peu plus loin et sur le port est la résidence des gondoliers ; c'est là que s'établissent tous les spectacles populaires : charlatans, joueurs de gobelets, danseurs de corde, pantomimes, voire même philosophes. Oui, des philosophes ; c'est une classe que l'on désigne sous le nom de *Filosofi*. Mais ce sont de simples faiseurs de récits. Ils déclament en improvisant, ou se contentent de réciter des scènes tirées des drames les plus connus. Ils racontent aussi des traits puisés dans l'histoire ancienne ou dans la mythologie. Mais comme leur but, auquel ils parviennent ordinai-

rement, est de faire pleurer ou rire la multitude, ils ne sont pas très-scrupuleux sur les tems et sur les usages. J'ai lu dans je ne sais plus quel voyageur que deux de ces *filosofi*, voulant représenter la mort de Darius, lui firent tirer, à bout portant, un coup de pistolet par Bessus.

En 1812, ce qu'il y avait peut-être de plus intéressant à voir à Venise, c'était l'arsenal; car il était en pleine activité. Il faudrait plusieurs jours pour en voir toutes les parties, tant il est vaste et rempli de cordages, de toiles, de ferremens, de charpentes et d'armes de toute espèce. Une foule d'ouvriers travaillait sans relâche dans les quarante-quatre ateliers dont il se compose. L'arsenal est flanqué de murailles et de tours que gardait une force armée assez imposante.

Venise a sept théâtres, dont le principal est le théâtre de *la Fenice*. Ils ne sont ouverts que six mois de l'année, et ils ne feraient rien pendant l'été, car la plus grande partie des Vénitiens habite alors cette foule de maisons et de palais qui forment comme une seconde ville sur les bords de la Brenta. Il est assez singulier que Venise soit en quelque sorte la ville de Tentale; environnée d'eau, coupée par des canaux, elle n'a d'eau potable que celle qui tombe du ciel sur les toits. On la fait couler, à la sortie des gouttières, dans les tuyaux qui l'amènent dans

des citernes où on la filtre à travers des éponges. Les riches seuls font venir de deux ou trois lieues de l'eau de la Brenta.

Venise avait deux patriarches chargés du gouvernement spirituel des Etats de terre et de mer. Mais, comme la terre relevait de la mer, le premier des deux résidait à Venise et le second à Udine, depuis la ruine d'Aquilée, quoiqu'on l'appelât encore le patriarche d'Aquilée. La religion me parut être à Venise, ce que je l'ai trouvée dans presque toute l'Italie, beaucoup en cérémonies extérieures et presque nulle sous le rapport de la morale évangélique. Parvenue depuis long-temps au faîte de la prospérité, la république de Venise, déjà avant sa destruction par les troupes françaises, ressentait le malaise de la langueur et de la décrépitude ; tous les ressorts avaient perdu leur élasticité. L'inquisition d'état, autrefois si redoutable, n'était qu'une ombre d'elle-même, et n'imposait plus que par ses souvenirs. Madame de Staël a parfaitement représenté la situation des Vénitiens, au moment de la révolution, lorsqu'elle a dit : « Ils sont » traités par leur gouvernement comme le grand- » seigneur traite les femmes de son sérail, à qui » tous les plaisirs sont permis, excepté celui » dont elles font le plus de cas. »

---

— N° LXIX. —

# DE VENISE A MILAN.

*Difficile est satiram non scribere, nam quis iniquæ*
*Tam patiens urbis, tam ferreus ut teneat se?*

JUVENAL.

Il est difficile de ne point faire de satire; car qui pourrait être assez patient, assez ferme pour se tenir contre les injustices de la ville?

Qui croirait-on que je rencontrai, un jour que je me promenais sur la place Saint-Marc? précisément celui de mes anciens camarades de collége que j'avais retrouvé à Pise, et avec lequel j'avais fait une excursion à Vérone. Après nous être mutuellement félicités sur le hasard heureux qui nous réunissait pour la seconde fois : « J'espère, me dit-il, faire comme la dernière fois, et t'enlever. D'abord, dis-moi, où vas-tu? — En quittant Venise, je me propose de me rendre à Milan, et ensuite de retourner en France, non que je quitte l'Italie sans regret, mais tu connais le fameux vers de Tancrède, et ma patrie ne m'en sera peut-être que plus chère; quand je comparerai les Français aux Italiens, cela me consolera de comparer l'Italie à la France. —

Ecoute, donne-moi cinq jours seulement ; je te promets que le sixième tu seras à Milan. Je vais à Vicence, de là je retourne à Vérone, et je m'arrête ensuite à Brescia ; de Brescia tu trouveras mille occasions commodes pour te rendre à Milan, et nous ne resterons qu'un jour à Vicence et à Vérone. J'ai laissé ma chaise de poste à Padoue ; je suis venu ici par eau et je retourne de même ; je pars ce soir ; allons, viens avec moi. — Accepté. »

A l'exception de la route qui sépare Rome de Naples, je n'étais pas encore revenu sur mes pas, et j'éprouvais quelque satisfaction à revoir des lieux dont j'avais déjà une faible connaissance. Nous revînmes à Padoue par la corriera, et nous ne restâmes dans cette ville que le tems nécessaire pour atteler les chevaux et pour prendre en toute hâte un très-léger déjeuner, tant mon compagnon de voyage était toujours pressé.

Nous traversâmes de belles et fertiles campagnes, au milieu desquelles un nombre infini de ruisseaux et de canaux, qui se croisent en tous sens, promènent leurs eaux limpides et répandent la fécondité. La route, bordée de mûriers, était magnifique ; aussi ne mîmes-nous que quatre heures à parcourir les dix-huit milles qui séparent Padoue de Vicence. Il était midi quand nous arrivâmes à Vicence, ville charmante, située entre deux montagnes, arrosée

par le Baccilione et la Rerone. A peine étions-nous dans l'intérieur de la ville que mon compagnon me dit : « Nous voilà dans la ville la plus dissolue de la haute et de la basse Italie ; j'y connais la comtesse Salvi et la famille Bissari, qui sont bien les gens les plus aimables que l'on puisse rencontrer, mais ils sont tous en ce moment à la campagne, sans cela je t'aurais présenté à eux ; ils ne partagent point la prévention que tous les habitans de Vicence nourrissent contre les Français. — Mais qui t'a dit que Vicence était une ville si dissolue ? — Figure-toi que, dans ce pays-ci, il est tellement d'usage qu'une femme ait un amant, que, quand un homme qui se marie tient à perpétuer lui-même sa race, on est obligé de stipuler au contrat de mariage que les deux époux vivront à la campagne jusqu'après la naissance d'un fils. — C'est le cas, je crois, de te citer le proverbe italien : *Se non è vero è ben trovato*.—Non, ce que je te dis est l'exacte vérité. » Comme nous causions ainsi, nous arrivâmes à une auberge beaucoup plus propre que ne le sont communément celles de l'Italie, où mon compagnon de voyage fut reçu par l'hôtesse comme quelqu'un de connaissance.

Vicence est une ville fort ancienne, dont on attribue la fondation aux peuples Euganéens, venus du lac de Côme ; deux cents ans après, elle fut fort agrandie par les Gaulois senonais.

Elle a quatre milles de circuit, et compte à peu près trente mille habitans. La fertilité de son territoire l'a fait surnommer *le Jardin de Venise*. Les Vénitiens pourraient également la regarder comme leur cave; car c'est aux environs de Vicence que l'on récolte le meilleur vin de tout l'État vénitien.

Peu sensible aux productions des arts, aux antiquités historiques et aux monumens, mon ami, qui ne s'occupait que des choses positives de la vie, me donna rendez-vous pour l'heure du dîner, étant empressé d'aller à ses affaires, et m'engagea à me livrer tout à mon aise à ce qu'il appelait mes rêveries. Il y avait dans la salle commune de l'auberge un vieil oisif, qui, remarquant que j'étais étranger, m'offrit de me faire les honneurs de sa ville, à condition que nous marcherions doucement. Il me fit admirer les deux plus belles places des sept que l'on compte à Vicence, celle située en face du palais du gouvernement et celle que domine la cathédrale. La place du Palais est entourée de portiques où se plaçaient les spectateurs pour assister aux tournois. Il me fit aussi remarquer la hauteur prodigieuse de la tour de l'Horloge, qui semble réellement se perdre dans les nues.

La cathédrale est d'une architecture gothique, mot que je ne prends jamais en mauvaise part quand il s'agit de monumens religieux; car la

plus grande beauté de ces monumens consiste, selon moi, à disposer les hommes au recueillement et à la méditation. Je n'aime point que la maison du Seigneur ressemble aux palais de ses riches et orgueilleuses créatures. La cathédrale de Vicence est placée sous l'invocation de saint Vincent. « Voyez, me dit le vieillard qui m'accompagnait, voyez ce grand autel en marbre blanc, remarquez ces ornemens sévères. — Que vois-je! ce sont des têtes de morts véritables! — Oui, sans doute. Ici vous n'admirez pas l'art du sculpteur, mais vos idées se portent sur l'auteur de toutes choses; qui sait si ces têtes ont appartenu à des pâtres ou à des conquérans? elles sont là comme un grand et salutaire avertissement. Quel prédicateur, armé des foudres de son éloquence, en pourrait dire plus que la seule présence de ces débris humains sur l'égalité devant Dieu, sur le néant des vanités de ce monde? » Par un mouvement spontané, nous nous mîmes tous deux à genoux.

Les Lombards, qui donnèrent leur nom à la belle et riche partie de l'Italie dont ils firent la conquête, ont soumis Vicence. Frédéric Barberousse lui fit subir le joug de l'esclavage, et elle fut ravagée par l'empereur Frédéric II. Réduite à se donner des maîtres, et trop heureuse d'en avoir le choix, elle se soumit à la puissance de Venise; mais, en 1509, Maximilien la lui

enleva : sept ans après, le Doge la reprit sur l'empire; depuis elle fut toujours dépendante de Venise, dont elle suivit la bonne et la mauvaise fortune.

Le Palladio est né à Vicence : ses ouvrages d'architecture embellisent et honorent sa patrie. Mon vieillard, admirateur passionné de ses belles constructions, me conduisit à la maison qu'il fit pour lui-même et qu'il habita : cette maison est tout à la fois un modèle de simplicité et d'élégance. Le chef-d'œuvre du Palladio est le théâtre Olympique de Vicence, où l'on voit combien cet homme célèbre sut rajeunir les idées des anciens en rappelant les proportions de leurs théâtres telles que Vitruve nous les a transmises. Vicence est aussi la patrie du Trissin, auteur d'une *Sophonisbe*, la première tragédie que Léon X fit représenter avec éclat au palais du Vatican. On a encore du Trissin un poème *della Italia liberata da Gothi*, qui n'a jamais été traduit en français. Ce fut le Trissin qui donna au Palladio les premières notions d'architecture : heureux d'avoir un autre moyen de gloire, tant il avait été surpassé par son élève.

Un portique couvert, de deux milles de longueur, conduit de Vicence à une église appelée *la Madonna del Monte*; je n'avais pas le tems de faire ce pélerinage, comme j'en avais fait un à peu près pareil à Bologne, mais je parcourus

le Champ-de-Mars, et j'observai, comme un chef-d'œuvre d'architecture, la porte par laquelle on y entre. Il me fallut aussi renoncer à l'examen d'une grande quantité de tableaux du Bassano, du Tintoret, du Titien et de Paul Véronèse. Mon vieillard me parla de toutes ces richesses de manière à me donner des regrets; il m'assura en outre que la terre des environs de Vicence était l'une des plus fécondes à exploiter par les naturalistes et les géologues. C'est surtout vers la montagne du nord que l'on recueille un grand nombre de pétrifications curieuses; la grotte *dei Cavoli* attire l'attention de toutes les personnes qui s'occupent d'histoire naturelle, et les eaux minérales de *Reccaro*, ainsi que les eaux tièdes de Saint-Pancrace, sont en grande réputation dans le pays. Je remerciai mon honnête vieillard et de sa bonne société et de ses explications; je l'engageai à rester à dîner avec nous, ce qu'il ne voulut point accepter; et je retrouvai mon ami qui, tandis que je lui parlais de la cathédrale, du Palladio, des têtes de morts et de l'arc de triomphe de Vicence, m'assura qu'il avait beaucoup mieux employé son tems en visitant de belles machines hydrauliques qui filent et tordent la soie, et en faisant, à un prix raisonnable, une commande de six mille livres d'écheveaux écrus pour Lyon, et sur laquelle il devait gagner quinze pour cent.

Comme nous avions passé la nuit dernière sur la corriera de Venise, la matinée en voiture et le reste du jour d'une manière un peu fatigante, nous jugeâmes à propos de nous coucher de bonne heure, et le lendemain à sept heures nous étions sur la route de Vérone. J'ai déjà parlé de cette ville dans un des chapitres du second volume, et je ne croyais pas, quand je la vis pour la première fois, que le hasard m'y ramènerait avec celui qui alors m'y avait inopinément conduit. Nous descendîmes à l'auberge où nous nous étions arrêtés la première fois, et, dès le soir même, je m'acheminai, sans en rien dire, vers la demeure de *la Prophétesse*. Elle n'était plus, et ainsi s'était accomplie l'une de ses prédictions. Je ne saurais rendre compte de ce que j'éprouvai en apprenant la mort d'une femme qui m'était bien indifférente, mais que je n'avais pu oublier. Le soir, mon ami s'aperçut que j'étais rêveur, et m'en demanda la cause; je ne pus la lui cacher, et je vis que cette nouvelle ne le rendit pas moins soucieux que moi. Mais, peu de momens après, il me dit que le commerce de la soie et des laines occupait à Vérone vingt mille ouvriers, dont la majeure partie habite la petite île Saint-Thomas. Cette île est entourée par l'Adige; mais un large pont lui sert de communication avec la ville. Nous allâmes passer la soirée chez un riche manufactu-

rier, et je jugeai que, si les habitans de Vérone ressemblaient à ceux avec lesquels je causais, ils étaient d'une société douce et plus instruits que les habitans de beaucoup d'autres villes; il y avait plusieurs femmes, dont deux surtout étaient fort jolies. Je remarquai l'élégance de leur taille, la fraîcheur de leur teint et cette aisance aimable qui ne repousse ni ne recherche les hommages. J'appris dans la conversation des hommes quelques particularités sur le Véronais, très-fertile en huile et en vin. On trouve des carrières de marbre et beaucoup de curiosités volcaniques, à Ronca et sur la montagne de Bolca. Vérone ne le cède point aux autres villes de la Lombardie et de l'Etat Vénitien par la célébrité des hommes auxquels elle a donné le jour, et, pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler, parmi les anciens, les noms de Catulle, de Pline le naturaliste, de Cornélius Népos; et, parmi les modernes, celui de Scaliger. Je n'ose y joindre le nom de Frascator, auteur d'un poème dont le sujet est cette maladie honteuse que les Européens rapportent du Nouveau-Monde.

Martial dit, en parlant de Catulle, dans une de ses épigrammes :

*Tantùm magna suo debet Verona Catullo,*
*Quantùm parva suo Mantua Virgilio.*

« La naissance de Catulle n'honore pas moins

la grande Vérone, que celle de Virgile n'honore la petite Mantoue. » Cela n'est peut-être pas très-vrai, quel que soit le charme des poésies de Catulle, mais cela prouve du moins que, au tems de Martial, Vérone était l'une des grandes villes de l'Italie.

De Vérone nous prîmes la route de Brescia, et nous déjeunâmes à moitié chemin dans une auberge, d'où nous avions vue sur le lac de Garda, qui a trente-cinq milles de longueur sur quatorze de largeur. C'est un des plus beaux lacs de l'Italie; il a, comme la mer, des tempêtes et un petit port, ouvert aux habitans de ses rives, qui commercent par eau avec les Grisons et la ville de Trente. Ses eaux, transparentes et limpides, sont excellentes à boire; il abonde en poissons, et nous nous assurâmes qu'ils étaient d'une fort bonne qualité. Dans le lac de Garda on remarque des sources d'eau chaude et sulfureuse qui bouillonnent d'une manière sensible. La citadelle de Peschiera est bâtie à l'endroit où le Mincio sort du lac qu'il traverse; et, près de la pointe pittoresque de Sermione, s'élèvent encore les ruines d'anciens édifices, que l'on nomme la maison ou les grottes *de Catulle*. C'est la presqu'île de Sermio, dont ce poète a chanté les délices. Une des vues les plus surprenantes de toute l'Italie est celle du Monte-Baldo, dont les roches avancées sem-

blent suspendues au dessus du lac, et dont l'image vacillante se reflète dans les eaux. Les rives orientale et occidentale offrent partout un coup d'œil enchanteur. Pendant que nous étions à table et que nous faisions le tour du lac à l'aide d'un télescope, un vent assez violent s'éleva tout à coup, et nous suivîmes des yeux la barque d'un pêcheur qui paraissait alternativement abîmée et soulevée par les vagues. Il arriva enfin au port, et nous remontâmes en voiture.

Nous traversâmes de belles vallées bordées de coteaux couverts de maisons de campagne, de jardins et de plantations, et nous arrivâmes d'assez bonne heure à Brescia, ville forte et défendue par une citadelle : elle est située sur la Garza. On y fabrique beaucoup d'armes de toute espèce, et surtout des canons de fusil, qui sont fort estimés des armuriers. Comme nous traversions la grande place, nous vîmes au devant des degrés de l'Hôtel-de-Ville un concours immense d'habitans qui faisaient retentir l'air des cris : *Evviva! Evviva!* C'était le vice-roi Eugène qui descendait de voiture. Ce prince était aimé de presque tous les Italiens ; et il devait cet attachement sincère du peuple confié à son gouvernement, à l'affabilité de ses manières, à ses principes de justice et de modération, dont il ne s'écarta que rarement, et à la protection qu'il accordait, autant qu'il était en lui, aux habi-

tans, même contre l'insatiabilité d'hommes et d'argent de celui dont il était le fils adoptif.

Brescia est une ancienne et assez grande ville, dont la population est de quarante mille ames. Dans ses environs, on exploite de nombreuses mines de fer et de cuivre d'une qualité très-estimée. J'y distinguai plusieurs vastes palais remarquables par leur architecture majestueuse, mais un peu pesante. Le plus digne d'admiration est le Palais-de-Justice, dont la principale façade donne sur la grande place, et qui est entouré de portiques. Il offre un mélange singulier, mais non déplaisant, d'architecture grecque et gothique. La cathédrale est de construction moderne, enrichie de statues et d'objets d'art; elle doit cette magnificence au cardinal Quirini. On y remarque une croix diaphane pour laquelle les Brescians ont la plus grande vénération. Le sacristain m'assura que cette croix est celle qui apparut à Constantin. Le théâtre de Brescia, auquel nous allâmes le soir voir jouer *Mérope* et *les Folies amoureuses*, par la troupe française de mademoiselle Raucourt, est vaste et décoré avec goût. On venait pour ainsi dire de le terminer, car il n'a été construit qu'en 1809. Le vice-roi assista avec sa cour à cette représentation. Le cardinal Quirini ne se contenta pas de décorer avec magnificence la cathédrale de Brescia; cette ville lui doit, entre autres établisse-

mens utiles, une belle et riche bibliothèque, à laquelle sont jointes deux grandes salles qui renferment des instrumens de physique, des dessins et des modèles pour l'étude des beaux-arts. Autant que j'en pus juger au spectacle, malgré le trompeur éclat des lumières, les femmes de Brescia me parurent moins belles que jolies. Quant aux Brescians, ils sont cités pour leur force et pour la fierté de leur caractère.

Le lendemain, avant de partir, je voulus voir la promenade dont j'avais entendu vanter l'agrément; elle est en effet distribuée de manière à ce que les piétons puissent jouir du coup d'œil des voitures sans en être incommodés : ils marchent sur des terrasses latérales élevées au dessus de la voie du milieu. Mon ami, ayant affaire pendant quelques jours à Brescia, je lui fis mes adieux après déjeuner, et je montai dans une *sediola*, ou *padouanelle*, qui me mena avec une telle rapidité jusqu'à Milan que je vis, pour ainsi dire, fuir, des deux côtés de la route, les bois, les prairies, les rizières, qui la bordent continuellement, et qui sont arrosés par un nombre infini de ruisseaux. Il n'était que deux heures de l'après-midi quand j'arrivai à Milan, et, dès le premier coup d'œil, je jugeai, au mouvement de la population, que l'on n'avait pas eu tort de surnommer Milan *le Paris de l'Italie.*

## — N° LXX. —

# LES CARBONARI.

*Plus aloës quàm mellis habet.*
JUVENAL.

On y trouve plus d'amertume que de douceur.

J'ESPÈRE que l'on n'a pas oublié le spirituel et bon petit bossu qui m'avait si bien fait les honneurs de Turin lors de mon arrivée en Italie. En arrivant à Milan, mon premier soin fut de lui écrire, sachant qu'il venait assez souvent passer quelques jours dans la capitale du royaume d'Italie. Cinq jours après, je le vis entrer dans ma chambre, toujours gai, toujours de bonne humeur à son ordinaire. Je lui racontai succinctement mes principales aventures, et, de son côté, il me mit au courant de tout ce qui s'était passé en Piémont depuis que nous ne nous étions vus. Il glosa passablement sur certain receveur-général; il me raconta comme quoi le successeur de M. Turcaret, étant arrivé sans un sou en Piémont, il y roulait carrosse, et de quelle manière, gracieuse pour les Piémontais, il s'était

fait allégoriquement représenter sur les panneaux de sa voiture, ainsi que sa femme; lui, sous l'emblème d'un bel arbre, et elle sous celui d'une violette, avec cette légende nobiliaire : *Ils sont acclimatés!* Il me dit encore je ne sais quoi de la femme d'un préfet, d'un schall de Cachemire, du prince Borghèse, d'un major de cavalerie; enfin il me parut si médisant, que je fus obligé de lui rappeler ce à quoi la charité chrétienne nous engage envers notre prochain. Il me raconta alors la tragique et récente aventure d'une dame de Verceil, qui, s'étant éprise d'une belle passion pour un Français employé dans cette ville, s'était jetée dans la Sesia pour mettre fin à son existence, au moment où sa liaison venait d'être découverte par son mari. Peu à peu la conversation tomba sur des sujets, je ne dirai pas plus graves, mais plus sérieux, et nous en vînmes à parler des carbonari, qui, chaque jour, se multipliaient d'une manière effrayante dans toute l'Italie.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui, lui dis-je, que des sociétés secrètes s'établissent en Italie, et presque toujours elles ont eu cela de remarquable, qu'elles ne furent pas seulement des associations libres comme celle des francs-maçons, mais ce sont en même tems des sectes religieuses en pleine dissidence avec l'Eglise romaine. Telle fut, sur la fin du treizième siècle, la so-

ciété des *Fratricelli.* De tous tems, les hommes ont aimé les assemblées mystérieuses, les réunions secrètes, où les initiés étaient seuls admis. L'Egypte a eu les mystères d'Isis; la Grèce, ceux de Cérès Eleusine; la Gaule conserva long-tems dans la société des Bons-Cousins quelques traditions des druïdes. Le monde entier a connu la fortune et la chute des templiers; et les premiers chrétiens eux-mêmes avaient été obligés de cacher la pratique de leur culte aux yeux de leurs persécuteurs. C'est précisément à Milan que se trouvait le chef-lieu de l'ordre des Fratricelli. On les poursuivit comme hérétiques, et ils auraient mérité d'être poursuivis seulement pour leurs infâmes débauches et leurs cruautés. Ils attiraient surtout les femmes dans leurs assemblées, et leur culte devenait alors celui de Vénus. On éteignait les lumières, et le hasard formait des unions monstrueuses. Les enfans qui en naissaient étaient portés dans l'assemblée; on les passait de main en main jusqu'à ce qu'ils expirassent, et celui entre les bras duquel ils rendaient le dernier soupir était élu grand-pontife de l'ordre. Ils brûlaient l'un de ces enfans, jetaient les cendres dans un vase où ils versaient du vin, et en faisaient boire aux nouveaux initiés. Dans le monde, ils se couvraient des dehors austères de la religion, affectant une grande sévérité de mœurs et de principes, et imposaient

ainsi aux hommes une confiance telle, qu'ils ne craignaient point de voir leurs femmes, qui menaient alors une vie très-recluse, fréquenter ces réunions dont ils étaient loin de soupçonner le motif réel. Cependant des bruits fâcheux ayant circulé, quelques maris conçurent des soupçons; de faux frères se firent initier aux mystères des Fratricelli, et découvrirent la vérité. Voici comment on raconte que cette découverte eut lieu: Un marchand de Milan, nommé Conrad, s'étant aperçu des menées de sa femme qui se relevait souvent la nuit, voulut savoir où elle allait. Il la suivit secrètement et entra avec elle dans le lieu de l'assemblée, où il ne parvint qu'après de nombreux détours. Conrad, émerveillé de ce qu'il voyait, de ce qu'il entendait, n'osait se découvrir, dans la crainte qu'on ne lui fît un mauvais parti; mais comme il avait la prudente attention de se tenir assez près de sa femme et de ne pas la perdre de vue, il s'élança de son côté aussitôt que les lumières furent éteintes; mais elle n'en était pas au jour de sa réception, et il ne put douter de son sort. Il eut la précaution d'ôter doucement un des anneaux que sa femme portait aux doigts. Comme il apprit pendant cette séance que toutes avaient les cheveux coupés à l'exception d'une couronne circulaire, comme les portaient certains moines, il fit sa déclaration aux magistrats; alors les maris de

Milan visitèrent la tête de leurs femmes, et surent à quoi s'en tenir. Tous les Fratricelli furent condamnés au feu par le pape Boniface VIII, et ils trouvèrent des défenseurs qui prétendirent qu'à l'exemple de saint Robert d'Arbricelles, ils ne s'étaient entourés de tentations que pour avoir plus de vertu à ne pas succomber.

» Je sais bien qu'il n'en est pas précisément ainsi des carbonari, et que dans leurs réunions ils n'outragent pas les mœurs ; mais, pour arriver à leur but tout politique, ils se couvrent aussi du manteau de la religion. Pendant son séjour à Naples, j'ai appris d'un homme initié, par curiosité, mais sans ferveur, dans cet ordre, qu'ils s'appuyaient sur la doctrine évangélique, et que Jésus-Christ, qu'ils invoquaient, était le type qu'ils présentaient aux adeptes comme victime de la tyrannie pour se soulever saintement contre toutes les tyrannies. Aussi ai-je vu que les moines, les curés, les habitans des campagnes, les hommes du peuple et les lazzaroni, ne sortaient jamais des réunions des carbonari sans être édifiés, et qu'ils se hâtaient de se faire initier.

» La révolution que William Bentinck opéra en Sicile, où dominaient les Anglais, sous les yeux même de la cour de Naples, ayant obligé la reine à s'éloigner, les carbonari demeurèrent quelque temps isolés et sans moyen d'union. Les propriétaires voyaient avec effroi les chefs de

*vendita* commander, au nombre de neuf principaux, à des hommes qui appartenaient à tous les partis ; mais je vous avoue que, autant que j'ai pu en juger, les partisans du gouvernement français y sont en très-petit nombre, et les carbonari de Naples deviendraient tous ennemis de Murat s'ils le croyaient sincèrement allié aux projets de l'empereur. Le principal objet pour lequel les carbonari s'assemblent, est de purger les campagnes des *loups* ; et vous comprenez assez ce qu'ils entendent par *loups* : ce sont tous les ennemis de la liberté publique ; et comme le clergé, du moins dans toutes les parties de l'Italie que j'ai visitées, ne gêne l'exercice d'aucune liberté, je ne serais pas étonné qu'ils trouvassent un jour l'apparence d'une protection à Rome, s'ils venaient à inquiéter des souverains aujourd'hui déchus de leur puissance.

» Les carbonari ont des grades et des signes symboliques, parmi lesquels *la croix* domine. Lorsqu'ils se prennent la main, ils dessinent dans l'intérieur une croix avec leur pouce. Dans leurs réunions, tout tend à la démocratie : ils admettent, dans leur pureté primitive, les maximes de l'Evangile. Les apôtres de la secte racontent des miracles d'hommes féroces, de brigands habitués au meurtre et au carnage, devenus, non pas des *loups* comme ceux auxquels ils jurent la guerre, mais de véritables agneaux,

des anges de vertu. Je ne crois pas, comme vous le pensez bien, à ces conversions subites; mais, vous avouerai-je ma faiblesse? j'ai été sur le point de me faire affilier à une *vendita*; toutefois mon aversion pour tout ce qui est extraordinaire m'a retenu; *plus aloës quàm mellis habet* : il y a, comme dit Juvenal, plus d'amertume que de douceur à se livrer à de pareilles fantaisies, et pourtant on assure que rien n'est plus simple que la réception des carbonari.

» Pas si simple que vous le croyez, interrompit mon bossu : je puis, à ce sujet, vous raconter ce qui est arrivé à un homme que j'ai beaucoup connu autrefois. Je ne veux point vous le nommer, mais vous le connaissez aussi. Il était républicain, et tenait fort pour le parti de Moreau, sous lequel il s'était distingué à la bataille de Hohenlinden, après laquelle il fut fait officier supérieur. Etant devenu suspect au premier consul, et voyant bien que la carrière militaire ne lui offrirait plus aucune chance d'avancement, il quitta la France et se retira dans le Tyrol vénitien. Il y vivait depuis dix ans, presque séquestré du monde, quand, il y a sept ou huit mois, l'injuste disgrâce d'un de ses amis qui passa près de son habitation, fit naître en lui une haine profonde contre l'homme qu'il n'avait jamais aimé. On lui apprit alors qu'il venait de se former une corporation immense dont le but était

de délivrer la France de la tyrannie qui pèse sur elle, et l'Italie du joug dont elle se plaindra jusqu'à ce qu'un autre le remplace : on lui proposa de se faire carbonaro, et il y consentit. Son initiation fut si peu de chose, qu'il crut pendant long-temps, comme vous le croyez vous-même, que la réception n'était qu'une simple formalité.

» Il était donc *carbonaro* depuis environ trois mois, sans presque se le rappeler, quand il reçut une lettre revêtue de formules qu'on lui avait fait connaître, et dans laquelle on l'invitait à se rendre, pendant une certaine nuit, dans un endroit écarté, où il devait trouver un grand nombre de frères. Il s'y rendit sans précaution, parce que les formes de son initiation première, et le caractère des personnes qui l'avaient introduit dans l'ordre, lui semblaient une garantie suffisante contre toute espèce d'embûches. Il reconnut aux indices les plus manifestes l'endroit qui lui était désigné, le parcourut sur tous ses points, avant et après l'heure de sa convocation, attendit encore et ne vit personne. — Eh bien ! c'était une épreuve de patience. — Il le pensa comme vous ; la même épreuve se renouvela deux autres fois, toujours aussi inutilement. — Et il ne se lassa point? — Non. A la quatrième convocation, à laquelle il s'était rendu après quelque hésitation, ce fut autre chose. Comme il venait d'arriver au lieu

du rendez-vous, il entend à cent pas de lui des cris affreux; il se dirige de ce côté, et voit un homme assassiné par des brigands; il vole à son secours; les brigands prennent la fuite en le voyant l'épée à la main; et il se trouve seul auprès d'un homme expirant, auquel il s'efforce en vain de prodiguer d'inutiles secours. Il faisait nuit, et il crut voir que le malheureux, avant d'être frappé de coups trop certains, avait été lié avec des cordes. Il reconnaît alors l'inutilité de ses soins, et songeait à sa propre sûreté, quand il est entouré par quatre hommes d'armes qui s'emparent de lui, et il entend la victime, qu'il aurait voulu secourir, prononcer quelques mots d'une voix éteinte, articuler péniblement son nom, le désigner comme son assassin, et rendre le dernier soupir.

» On le conduit, chargé de fers, au hameau voisin, où il est ignominieusement jeté sur la première charrette empruntée dans une métairie, et on l'enferme, au prochain village, dans une maison de sinistre apparence qui servait de prison. On le tient au secret; on lui donne pour toute nourriture de l'eau et quelques morceaux d'un pain noir. L'accusation d'un crime horrible est portée contre lui, et tout concourt à l'en convaincre. Il était seul, pendant la nuit; la victime l'avait nommé; on le traduit devant les magistrats; il subit un interrogatoire; les qua-

tre hommes qui l'ont arrêté sont entendus comme témoins et déposent contre lui ; l'officier public porte ses conclusions ; sa défense est insignifiante ; le tribunal le juge et le condamne à la peine de mort. Abattu par la fatigue, par le jeûne, par une captivité de plusieurs jours, il apprend avec une sorte de joie que le terme de son supplice est hâté par une circonstance particulière. Le lendemain est consacré à l'une des fêtes les plus solennelles de l'Eglise, et ne doit pas être souillé par le sang d'un assassin. Son exécution aura lieu aux flambeaux, au milieu de la nuit. Garrotté par des bourreaux hideux, précédé de torches lugubres, accompagné de soldats muets qui marchent autour de lui la tête baissée, il s'avance au bruit de la cloche mortuaire qui le recommande aux prières des fidèles. Il arrive sur la place publique, où un cercle de cavaliers entoure l'échafaud. Des hommes, des femmes se pressent pour assister à cet horrible spectacle. Il monte sur l'échafaud, où un prêtre l'accompagne, quand un officier civil se présente et s'approche de lui : « Votre grâce, lui-
» dit-il, vous est assurée, si vous pouvez don-
» ner quelques renseignemens sur les carbonari,
» tel est l'ordre de l'empereur. » Je déclare n'avoir rien à dire. L'officier insiste à plusieurs reprises; toujours même refus de répondre : il demande la mort, et présente sa tête aux exécu-

teurs. Alors l'initiation est achevée; les gendarmes, les juges, l'officier civil, les assistans, tous étaient des carbonari; et il reçoit le baiser de paix, le baiser fraternel au milieu des acclamations universelles. Eh bien, qu'en pensez-vous? — Je pense que je suis charmé de n'avoir pas succombé à une vaine curiosité. — Mais, enfin, si vous aviez été à sa place, qu'auriez-vous fait? — Ce que j'aurais fait? Ma foi!.... — Et vous, qui parlez? — Ma foi!.... — Et vous, lecteur, qu'auriez-vous fait? »

---

— N° LXXI. —

# MILAN.

*Et Mediolani mira omnia copia rerum.*
AUSONE.

Admire la quantité de choses que l'on trouve à Milan.

MON petit bossu, qui ne me quittait guère plus que le fidèle Achate ne quittait Enée, entra un matin de bonne heure dans ma chambre, en se frottant les mains avec un tel air de satisfaction, que je lui demandai s'il avait fait quelque nouvelle malice ou joué un tour à quelqu'un. « Non, me dit-il, mais j'ai arrangé à votre intention une partie qui, je l'espère, vous sera agréable; aujourd'hui même je vous fais dîner avec le poète Monti. — Mon cher ami, je vous remercie beaucoup de votre attention; je serais sûrement charmé de faire connaissance avec un homme d'un talent aussi distingué; mais je vous avoue que j'aime beaucoup mieux, ainsi qu'un long usage m'a appris à le préférer, lire les œuvres des poètes que de jouir de leur conversation; je ne suis pas assez complimenteur pour

me mettre à l'unisson avec l'amour-propre de ces messieurs. — Il faut absolument que vous soyez des nôtres ; il désire beaucoup vous voir ; je lui ai promis que vous viendriez ; il n'y a plus à reculer, ou vous me mettriez dans un grand embarras. — Allons donc, qu'il soit fait ainsi que vous le désirez. Je voulais cependant vous proposer de passer la journée ensemble à visiter les principaux monumens de Milan, que je n'ai encore vus que très-superficiellement. — Cela n'empêchera pas ; il n'est que huit heures, jusqu'à cinq heures du soir, nous avons bien du tems devant nous. — J'y mets encore une condition. — Laquelle ? — C'est que vous serez raisonnable. — Oui, si je peux. — Tout au moins, s'il se trouve d'autres personnes avec nous, vous ne vous livrerez pas à votre génie pour la mystification. Vous rappelez-vous le jour où vous me fîtes dîner, à Turin, dans une maison où se trouvait un M. G*****, homme fort aimable et spirituel, qui avait le tort de prétendre à la science universelle ? — Eh bien ! n'avais-je pas raison ? on ne pouvait parler devant lui d'un ouvrage sans qu'il déclarât l'avoir lu ; qu'ai-je fait ? je lui ai demandé s'il avait lu je ne sais plus quel ouvrage sur Turin ; il me répondit que oui avec une imperturbable assurance ; pour savoir à quoi m'en tenir, je sollicitai son jugement sur le second volume, qu'il

déclara être de beaucoup inférieur au premier. Est-ce ma faute à moi si cet ouvrage n'était qu'en un volume, et s'il m'obligea de lui en faire l'observation ? — Non, ce n'était pas votre faute ; mais, si jamais vous venez à Paris, je ne vous conseille pas de faire de pareils essais avec la plupart de nos gens de lettres et même avec quelques-uns de nos savans. — Je vous promets, pour aujourd'hui, de me surveiller scrupuleusement. — C'est une chose entendue, je vais m'habiller et nous sortirons ensemble. »

Milan est la troisième ville de l'Italie, et sa cathédrale en est la seconde église : elle est située sur la grande place, qui se divise en deux parties. Sur la même place sont réunis la cathédrale et le palais du gouvernement; ce qui ne veut pas dire qu'à Milan les puissances spirituelles et temporelles se soient toujours donné la main. Nous entrâmes d'abord dans l'église (*il Duomo*) ; c'est à peu près au centre de la ville qu'elle est construite. Elle est d'architecture gothique, et fut fondée en 1386 ; on commença au seizième siècle la construction de son portail, que l'on admire, mais devant lequel j'étais tenté de m'écrier : « Sculpture, que me veux-tu ? » Cet ouvrage, long-tems interrompu, fut continué, en 1780, sur un nouveau plan, le premier ayant été perdu, sans qu'on

ait pu le retrouver. L'intérieur de l'église a quatre cent quarante-neuf pieds de longueur, deux cent soixante de largeur dans la croisée, et cent quatre-vingts dans la nef. Sa hauteur est de deux cent trente-huit pieds sous la coupole, de cent quarante-sept dans la nef, de cent dix dans les bas-côtés et de soixante-treize dans les chapelles. La coupole s'élève extérieurement à trois cent soixante-dix pieds. Cette église est soutenue par cinquante-deux colonnes, qui ont chacune quatre-vingt-quatre pieds de hauteur et vingt-quatre pieds de circonférence; les quatre colonnes qui sont sous la coupole en ont vingt-sept et demi. Ce fut Jean Galeas Visconti qui fit commencer cet édifice, le plus grandiose de l'Italie, après Saint-Pierre de Rome; mais aucun n'est aussi surchargé d'ornemens; on porte à quatre mille le nombre des statues de toute grandeur qui le décorent tant au dedans qu'au dehors, et elles paraissent si multipliées que je ne serais pas surpris que, dans ce compte, il n'y eût point d'exagération. Mais, bien que l'ensemble soit imposant et majestueux, bien que toutes ces statues soient, ainsi que l'église, en marbre blanc, tiré des environs du lac de Côme, il s'en faut que cette immensité de détails plaise autant à la longue qu'une architecture plus simple.

Nous descendîmes dans la chapelle souterraine où repose le corps de saint Charles Borro-

mée, mort en 1584, âgé seulement de quarante-sept ans, et qui, par tout ce qu'il fit pour sa patrie, mérita d'être mis au nombre des grands hommes de l'Église, comme il justifia les honneurs que les habitans de la Lombardie rendent à sa mémoire. Saint Charles Borromée est le patron de Milan; il était né à Azone, petite ville située sur la rive occidentale du lac Majeur. La châsse dans laquelle reposent ses restes est en argent, les panneaux, en cristal de roche, permettent d'apercevoir sa tête, qui est à découvert : elle est noire et desséchée; le nez est presque entièrement rongé par le tems. Le reste du corps du saint est recouvert d'habits pontificaux de la plus grande richesse. Sa crosse et la couronne suspendue au dessus de sa tête sont enrichies de diamans.

Selon mon usage, je montai sur le haut de l'une des tours, d'où j'admirai l'aspect que présentent les vastes et riches plaines de la Lombardie, dans un rayon de vingt à trente lieues. Nous nous étions munis de bonnes lorgnettes, et nous vîmes très-distinctement la ville de Verceil, située à dix lieues de Milan, sur la frontière du Milanais et du Piémont. « Depuis le mois d'avril jusqu'au mois de septembre, me dit mon petit bossu, les environs de Verceil ressemblent à un vaste marais, tant le nombre des rizières est considérable dans cette partie du

Piémont; aussi n'est-il guère de contrée plus malsaine pendant l'été. Si vous alliez à Verceil, vous y verriez l'histoire de Judith, retracée sur le pavé de marbre de l'église de Sainte-Marie-Majeure. Ce que cette ville renferme de plus curieux est un manuscrit du quatorzième siècle, que l'on dit être l'évangile autographe de saint Marc. — Ce manuscrit devrait, ce me semble, être à Venise. Quoi qu'il en soit, je voudrais, en sortant du dôme, que vous me conduisiez à l'église de San-Vittore. Je veux voir ces portes que saint Ambroise, le plus grand des archevêques de Milan, fit courageusement fermer à Théodose, dix ans avant la fin du quatrième siècle. Cette indignation de la vertu, qui ne calcule aucune chance de péril, m'a toujours paru un des plus beaux traits de l'histoire ecclésiastique. — Je vous y conduirai volontiers, mais nous ferons bien auparavant, pour ne pas revenir sur nos pas, de visiter l'église de Saint-Ambroise, où reposent les reliques de ce saint, et la bibliothèque ambroisienne. — Et si nous prenions quelques instans pour déjeuner, qu'en pensez-vous? — A vous dire le vrai, j'avais la même idée. »

Nous descendîmes de la tour et nous entrâmes au café du Théâtre de la Scala. On nous servit un plat de polpetti à la milanaise, et des tagliarini, auxquels nous fîmes honneur, ainsi qu'à

une bouteille de vin de Chambave, du Val-d'Aoste. Il ne me fallut que peu d'instans pour voir que mon petit bossu était aussi connu à Milan qu'à Turin; car, sur une trentaine de personnes qui étaient au café en même tems que nous, la moitié au moins vint lui demander de ses nouvelles. Je cherchai les journaux de France et me mis à parcourir *le Journal de l'Empire*; lui, ayant demandé *le Corriere delle Dame*, le cameriere lui répondit qu'il ne paraissait plus. « Et depuis quand donc? — Signor, il y a bientôt huit jours. Est-ce que vous ne savez pas que M. Lattanzi, qui en était l'éditeur, a été enlevé de son domicile par mesure de haute police? l'ordre de l'arrêter était venu de Paris. — Dit-on pour quel motif? — On croit que c'est pour avoir inséré une petite note dans laquelle il disait que les destins de l'Étrurie paraissaient arrivés à leur point de maturité. Ce pauvre M. Lattanzi! c'est indigne comme on l'a traité! on l'a enfermé dans la maison des fous, sans aucune distinction avec les aliénés. Ah! c'est une grande perte pour nous; M. Lattanzi était une bonne pratique, car vous savez sûrement que les maîtres de cafés n'en ont pas de meilleures que les journalistes, non pas qu'ils fassent beaucoup de dépense, mais, comme les auteurs, les musiciens, les acteurs, ne les rencontrent point sans leur offrir quelques rafraîchissemens, qu'ils ont souvent la

complaisance d'accepter, cela fait aller la consommation. » Allons, pensai-je en moi-même, on n'a pas tort d'appeler Milan le Paris de l'Italie !

Comme nous sortions pour continuer à explorer les monumens de Milan, nous vîmes entrer le comte de G***. « Voilà, me dit mon bossu, le plus intrépide pilier de café qui soit dans toute la péninsule ; c'est un homme instruit, qui cultive en amateur distingué la peinture et la musique ; et, comme il jouit de 20,000 livres de rente, il pourrait se faire servir dans sa maison ce qu'il vient chercher dans les lieux publics ; mais, chez lui, la manie du café est poussée si loin, que je l'ai entendu un jour assurer que, s'il avait une immense fortune, pour ne point renoncer à son habitude favorite, il aurait un café dans son parc, et qu'il saurait bien contraindre les personnes qui viendraient chez lui à se conformer à ses goûts. Je lui demandai comment il s'y prendrait, à quoi il me répondit que là seulement on trouverait café, glaces, liqueurs fraîches et autres rafraîchissemens, et qu'il n'en entrerait pas une goutte dans son habitation. — Si vous ne brodez pas, selon votre coutume, il faut que j'inscrive sur mes tablettes le nom du comte de G***, et je ne l'oublierai certainement point s'il me prend un jour fantaisie d'écrire la biographie des plus célèbres originaux.

Nous nous rendîmes successivement à Saint-Ambroise et à San-Vittore, la seconde et la troisième des deux cents et tant d'églises ou chapelles que renferme Milan, et qui sont plus que suffisantes pour une population de deux cent mille habitans. San-Vittore est presque toute dorée, mais cette richesse n'empêche pas de remarquer que les ornemens y sont du meilleur goût. C'est là que saint Ambroise composa ses hymnes sacrées. Nous entrâmes aussi au monastère Maggiore, bâti à l'endroit où était autrefois le temple de Jupiter. Ce couvent est la plus ancienne des constructions de Milan; il était en si grande réputation qu'il fut seul épargné lorsque, en 1162, Frédéric Barberousse détruisit entièrement cette belle et antique cité.

Les Latins nommaient Milan *Mediolanum insubrinæ*. Les historiens placent sa fondation cent soixante-dix ans après la fondation de Rome, et l'attribuent aux Gaulois, commandés par Bellovèse. Les Romains s'en emparèrent après avoir chassé les Gaulois de l'Italie. Quand Frédéric Barberousse s'en fut rendu maître, il la fit raser, et ordonna que l'on semât du sel sur la terre où elle avait été, afin de féconder cette terre, et que la ville ne fût pas rebâtie; mais il en était autrement décidé, car c'est une des plus belles villes qu'il y ait; elle est arrosée par les eaux de l'Adda et du Tésin, qui alimentent deux grands

canaux navigables. Sa destruction ne fut cependant pas si efficace que l'on ne voie encore une partie de ses beaux thermes, que l'on nomme *les Colonnes de Saint-Laurent*. Il est vrai que ce sont les seuls débris qui attestent son ancienne splendeur et son antiquité. Peu de villes ont autant souffert et éprouvé d'aussi cruelles vicissitudes. Au sixième siècle elle avait déjà été assiégée et prise par Vitigès, roi d'Ostrogothie. On lit dans de vieilles chroniques que trois cent mille de ses habitans périrent alors par le fer, le feu et la famine; ce qui prouve que, malgré sa régénération, elle fut beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est de nos jours. Au moins Barberousse avait-il quelque motif pour en tirer une vengeance éclatante, quoiqu'il ait poussé un peu loin ce plaisir des dieux. Soumise aux empereurs depuis Charlemagne, elle voulut secouer le joug, et se porta à de honteux excès envers l'impératrice, femme de Frédéric. Les habitans la placèrent sur un âne, le visage tourné du côté de la queue, et la promenèrent ainsi dans toute la ville; ils massacrèrent la garnison. Parmi les nombreux prisonniers que fit Barberousse, c'est-à-dire parmi tous les habitans qui n'avaient pas eu le tems d'échapper à sa fureur, il n'accorda la vie qu'à ceux qui tireraient, avec leurs dents, une figue du derrière de l'âne sur lequel ils avaient promené l'impératrice. Plusieurs préfé-

rèrent la mort à cette sorte d'infamie; mais je crois que, dans le nombre, il y en eut quelques-uns qui dûrent leur héroïsme à ce qu'ils avaient de mauvaises dents.

Avant d'arriver à la bibliothèque ambroisienne, nous nous promenâmes dans la grande rue de Milan, l'une des plus belles qui existent dans aucune ville; c'était alors la rue Impériale : elle conduit à la porta Romana, et n'a guère moins de deux milles de long, sur une largeur plus grande que celle de la rue Royale à Paris. Les maisons en sont alignées et paraissent peu élevées. C'est dans cette promenade que nous mîmes en commun notre érudition pour nous rappeler quelques-uns des traits les plus marquans de l'histoire de Milan. Lorsque les Espagnols furent devenus maîtres du Milanais, du royaume de Naples et de la Sicile, on disait proverbialement en Italie : « Le roi catholique gouverne Milan avec autorité, Naples avec subtilité et la Sicile avec douceur.» Faisant allusion à la manière dont les trois délégués du roi d'Espagne exerçaient son autorité, les Italiens avaient coutume d'ajouter : « Le vice-roi de Sicile ronge, celui de Naples mange et celui de Milan dévore. » Heureux peuples ! ils n'avaient que l'embarras du choix; pourvu qu'ils fussent rongés, mangés ou dévorés, tout allait le mieux du monde.

Milan compte parmi ses hommes célèbres l'historien Valère-Maxime, qui vivait sous le règne de Tibère, Philippe Décius, que Louis XII attira en France et qu'il nomma conseiller au parlement de Paris. Elle a donné cinq papes à l'Eglise, et peut se glorifier d'avoir vu naître dans son sein les Galeas, les Trivulce et les Sforzze. François Sforzze, fils d'un paysan, chef de ces troupes qui vendaient leurs services, ou même leur inaction, aux Vénitiens, au Saint-Siége, à Naples et à tous ceux qui voulaient les payer, devint connétable du royaume de Naples; sa puissance s'accrut à un tel point en Italie, que les Milanais le reconnurent pour leur souverain. En 1464, Louis XI, en haine du duc d'Orléans, qui devait lui succéder au trône, céda à Sforzze tous ses droits sur Gênes et lui donna Savone. Sforzze s'empara de la république de Gênes, et gouverna long-tems son pays, qui le place avec raison au rang de ses hommes les plus illustres.

Nous arrivâmes à deux heures à la bibliothèque ambroisienne au moment où l'on venait d'en fermer les portes; mais comme mon bossu était muni d'une lettre de M. Méjan, secrétaire du vice-roi, pour tous les chefs d'établissemens publics, elles nous furent soudain ouvertes. Un sous-bibliothécaire, ou conservateur, pédant comme une demoiselle de Genève, s'empressa

gravement de nous en faire les honneurs, nous saluant à chaque question que nous lui adressions ; je ne crois pas avoir rencontré de ma vie un homme aussi révérencieux.

La bibliothèque ambroisienne est sans contredit ce qu'il y a de plus intéressant à Milan. Elle le dispute par son importance à celle du Vatican. C'est le cardinal Frédéric-Borromée, neveu de saint Charles, et comme lui archevêque de Milan, qui en dota cette ville. La bibliothèque, proprement dite, est composée de soixante à quatre-vingt mille volumes. Mais on peut dire que les livres qu'elle renferme, quoiqu'il y en ait beaucoup de rares et de précieux, ne forment pas sa principale richesse. On y trouve une collection de peintures, de sculptures, de médailles, de machines, d'objets d'histoire naturelle; elle possède plus de quinze mille manuscrits; parmi ceux-ci, l'un des plus curieux, est le manuscrit des Antiquités de Josèphe, traduites par Ruffin. Il est écrit sur du papyrus d'Egypte qu'on a collé double et à fibres croisées, pour lui donner plus de force. On assure qu'il n'a pas moins de treize cent cinquante ans d'antiquité, de sorte qu'il peut avoir été écrit du vivant même de Ruffin. Une des choses que l'on estime le plus dans cette riche collection de manuscrits, c'est la collection particulière des manuscrits de Léonard de Vinci, qui a coûté

des sommes considérables. Grâce à notre lettre de recommandation, il nous fut permis de l'examiner, car on ne la montre que très-difficilement. Il y en a douze volumes, un grand et onze petits. Quelle singulière manière d'apprécier les ouvrages des grands hommes que de les enfouir dans la poudre d'une bibliothèque comme un avare cache son trésor dans la terre! Un jardin botanique se trouve placé dans la dépendance de la bibliothèque ambroisienne, et complète, dans la même enceinte, la réunion de tout ce qui peut servir à l'étude des sciences et des arts.

Comme l'heure avançait, nous ne pûmes aller à l'observatoire; un établissement de cette espèce est d'ailleurs beaucoup plus intéressant à visiter la nuit que le jour. L'observatoire de Milan mérite peut-être de prendre rang immédiatement après ceux de Paris et de Londres; telle est du moins l'opinion de Vassali-Eandi, l'un des savans Piémontais qui se montre le plus digne d'être né dans la même ville que Lagrange. Cet observatoire ne fut terminé qu'en 1766, et l'on se souvient encore à Milan de la singulière difficulté qui manqua d'en empêcher l'érection. Des religieuses, dont le couvent était dans le voisinage, réclamèrent contre un établissement d'où on pourrait les observer d'en haut, et jeter un regard indiscret jusque dans l'intérieur de

leurs cellules; on eut beau leur dire que, dans les jardins, elles ne faisaient sûrement rien qui ne pût être vu, même avec des lunettes d'approche, et qu'il était facile de placer des rideaux à leurs fenêtres; elles persistèrent dans leurs plaintes, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés que le père Boscovich put faire édifier l'observatoire dont il avait donné le plan.

---

— N° LXXII. —

# UN DINER.

Je ne m'étendrai point sur les sauces nombreuses,
Les coulis variés et les farces heureuses
Qu'inventa le génie, éclairé par le goût.

*La Gastronomie.*

Il était quatre heures et demie quand nous rentrâmes à l'auberge : je n'eus que le tems de réparer à la hâte le désordre de ma toilette, et je me disposai à accompagner mon guide. « Ha ça, lui demandai-je, où dînons-nous ? — Chez une dame de mes amies, me répondit-il, en se levant sur la pointe de ses pieds, ce qui lui donna pour un instant près de quatre pieds et demi.— Comment, chez une dame ! — Laissez-moi faire : elle est jeune, jolie, aimable et veuve ; elle jouit d'une fortune convenable ; elle a deux petits enfans, mais elle n'en importune pas ses convives en les faisant manger à table comme la plupart des mères : elle aime les gens d'esprit. Vous me remercierez quand nous en serons revenus, et nous serons d'ailleurs très-peu de monde. »

Il me conduisit près de la porte du Tésin, à

peu de distance du palais ducal, et nous entrâmes dans une maison de modeste apparence, mais dont l'intérieur, arrangé à la française, séduisait par son élégance et par sa propreté. La maîtresse de la maison, en effet fort jolie, se plaignit de ce que nous arrivions un peu tard, et nous accueillit avec une aisance qui annonçait l'usage du monde. L'autre côté de la maison donnait sur un joli jardin qui en dépendait. La réunion se composait de nous, de deux autres dames, du poète Monti, d'un jeune Français, tout en gilet et en cravate, que l'on me dit être attaché à l'administration des postes, d'un avocat de Côme et d'un ancien membre du corps législatif du royaume d'Italie.

Peu après notre arrivée, on servit le dîner, accommodé à l'italienne; et le silence qui régna pendant quelques minutes fit plus que je ne le pourrais faire l'éloge de notre appétit. Comme cela arrive toujours, quelqu'un en fit la réflexion, et ce fut le signal de la conversation qui commença *moderato* et finit *crescendo*. J'étais presque humilié de la sotte et ridicule importance que cherchait à se donner mon jeune compatriote, qui tranchait et décidait sur tout avec cette confiance heureuse que donne beaucoup d'ignorance jointe à un peu de fatuité, et je fis signe à mon introducteur de se souvenir de la promesse qu'il m'avait faite le matin. Il s'y con-

forma, à cela près qu'il eut la méchanceté de laisser tomber, comme par mégarde, un peu de sauce sur l'habit de celui qu'un sort malencontreux avait placé à son côté, et c'était précisément notre jeune homme. Le dîner fut gai, et bientôt la plus grande confiance régna entre les convives. Comme le dessert finissait, un commissionnaire apporta une lettre au jeune Français. Il la lut, après en avoir demandé la permission à la compagnie; mais il n'en acheva pas la lecture sans se sourire à lui-même, et sans relever deux ou trois fois sa cravate et le col de sa chemise. Peu après, il dit qu'une affaire imprévue l'obligeait de sortir, et il s'excusa de s'en aller en quittant la table. Au sourire malin de mon petit bossu, je me doutai bien qu'il y avait là quelque tour de sa façon. La maîtresse de la maison s'en douta comme moi, et le pressa si fort qu'il fut obligé d'en convenir. « Ecoutez, Madame, lui dit-il, ce que j'en ai fait, c'est pour vous rendre service ; vous m'avez dit hier que ce jeune homme s'était invité chez vous presque malgré vous, j'ai voulu vous en débarrasser pour la soirée. La lettre qu'il a reçue est d'une jolie femme qui lui donne un rendez-vous à l'autre extrémité de la ville; il ne la trouvera pas chez elle, mais on lui remettra de sa part une seconde lettre, dans laquelle on l'engagera à venir au théâtre de la Scala : il ne l'y trouvera

pas non plus, car la jolie femme...., c'est moi. »
Chacun rit aux dépens du pauvre absent, et mon bossu était plus content que si un miracle lui eût soudainement donné les formes et la taille de l'Apollon du Belvédère. Monti fut fort aimable; et, contre l'ordinaire des poètes, il fallut le presser long-tems pour l'engager à réciter quelques vers du poème auquel il travaillait alors.

Le poème de Monti était intitulé : *le Barde de la forêt noire*. Dès l'année 1806, il en avait présenté les premiers chants au vice-roi; mais, par un singulier effet de la vicissitude des événemens, ce poème ne put jamais être terminé, car, à l'époque où il l'écrivit, Monti traitait les Autrichiens et surtout les Russes en ennemis, et en parlait avec une hardiesse presque insultante. Par le traité de Presbourg, les Autrichiens étant devenus, comme l'on sait, nos meilleurs amis, il fallut changer de ton à leur égard. Toute l'humeur du poète retomba sur les Russes, qui demeurèrent les barbares du Nord. Mais après l'entrevue de Tilsitt, ces barbares devinrent des hommes civilisés; il fallut encore reporter les invectives poétiques sur l'Autriche. Cette transposition fut encore un travail perdu, après le mariage de Marie-Louise, et Monti en était là quand nous dînâmes avec lui. Voici une idée succincte de son poème, qui, comme on peut le croire, ne fut pas imprimé :

« Ullin, descendant des anciens bardes, en est l'acteur principal. Il habite le mont Albeck en Bavière. Frappé par le bruit des armes françaises, il gravit une des hauteurs de la montagne pour être témoin du spectacle imposant que présentent les deux armées. Il est suivi de Malvina, sa fille, qui porte sa harpe. Instruit des causes de la guerre, Ullin prophétise la défaite des confédérés. Dans la nuit qui succède au combat d'Albeck, ému par les gémissemens des blessés et des mourans, il descend avec Malvina sur le champ de bataille; ils aperçoivent, à la clarté de la lune, un jeune guerrier qui perdait tout son sang. Le vieillard et la jeune fille lui prodiguent les soins les plus empressés et le conduisent dans leur cabane. Lorsqu'ils sont parvenus à le rappeler à la vie, Ullin lui raconte l'origine des bardes, leurs études, le but de leur institution. Le jeune guerrier, nommé Térige, lui apprend à son tour qu'il doit le jour à une mère italienne et à un père français; qu'il a combattu avec Bonaparte depuis les premières campagnes d'Italie. Malvina montre un vif intérêt pour le jeune guerrier, et celui-ci est touché de sa douce pitié. Cependant la Peur et la Lâcheté, que l'auteur a personnifiées, conjurent la perte des armées septentrionales. La première épouvante, en Angleterre, le peuple, le roi et ses ministres; l'autre s'empare du cœur de Mack

et lui suggère de céder Ulm sans combattre. Térige voit, de la cabane du barde, la Victoire planter ses étendards sur les murs de cette forteresse, et bientôt sur toutes les villes de l'Allemagne. Il saisit ses armes, veut voler au combat; mais ses blessures se rouvrent, et il tombe en défaillance. Malvina chante alors, en s'accompagnant de sa harpe, la romance du *guerrier blessé,* et y laisse percer, avec délicatesse, le sentiment dont elle est pénétrée. Térige se calme et rappelle la cause de son dévouement à Bonaparte. Le barde, plein de la renommée du héros, et ayant déjà entendu raconter ses premières conquêtes en Italie, demande le récit de ses autres entreprises. Térige lui raconte l'expédition d'Egypte, les savantes investigations de l'institut national dans cette contrée, les projets de commerce dans l'Inde, les progrès de l'agriculture dans le Delta, les batailles contre les Turcs et les Anglais, et qu'au moment où Bonaparte se préparait à venger les injures d'Aboukir, l'image de la Patrie lui était apparue en lui montrant les plaies de la France et de l'Italie, causées par leurs déchiremens intérieurs. Subjugué par l'amour de la Patrie, Bonaparte s'embarque pour la France. Les Français et les Italiens sont transportés de joie en apprenant son retour. L'Europe est dans l'étonnement. Le héros demeure cependant incertain, mais la Patrie

lui apparaît de nouveau. Elle lui déclare que la monarchie est commandée par l'esprit du tems, par les mœurs et par la situation de la France. Bonaparte flotte encore dans la perplexité. La Patrie lui apparaît pour la troisième fois. Il se détermine enfin à la délivrer de la tyrannie du directoire. Il harangue le conseil et établit le consulat. Pendant ce tems les Allemands envahissent le comté de Nice, et se répandent sur les bords du Var. Térige s'y rend pour embrasser sa mère; guidé par un chien domestique, il la trouve ensevelie sous les ruines de sa maison, détruite par l'ennemi. Il continue le récit de l'expédition de l'armée de réserve, de la bataille de Marengo et de tous les hauts faits de Napoléon jusqu'au moment où les armées françaises envahissent l'Allemagne. Le barde, enflammé au récit de tant de merveilles, accompagne Térige, entièrement guéri de ses blessures, jusque dans les camps français, et se fait suivre de Malvina. Là, ils sont témoins de la victoire éclatante que le héros remporte à Austerlitz. Térige obtient enfin la main de la jeune vierge. Il reconduit son épouse et son père en Bavière, leur patrie, et à la cour du roi, où l'on célèbre, sous les auspices du libérateur de l'Italie, l'auguste hyménée du vice-roi et de la princesse Amélie, union qui comble d'espérance et d'allégresse tout le peuple ita-

lieu, en paraissant à jamais assurer son sort. »

Monti nous récita deux passages de ce poème : le chant de la campagne d'Egypte et l'épisode de Térige, conduit par son chien fidèle vers le lieu où sa mère est ensevelie vivante sous les décombres de sa maison. La poésie italienne possède peu de pages aussi touchantes que ce dernier morceau. Monti quitta la compagnie à huit heures et demie, et, après son départ, je cherchai à lier conversation avec l'avocat de Côme et l'ancien membre du corps législatif italien. Celui-ci paraissait rêveur et se rapprocha de moi quand il vit que je trouvais beaucoup d'exagération dans les éloges, ou, pour mieux dire, dans la flatterie dont Monti encensait Bonaparte. « Comme il nous a trompés! dit-il en poussant un profond soupir. — Nous pouvons à présent parler à notre aise, dit alors le petit bossu, car actuellement Bonaparte ne compte plus ici de fanatiques. — Je l'étais, reprit l'ex-législateur, et je l'avoue à ma honte; j'ai servi sa cause avec toute la chaleur dont j'étais capable; j'ai cru à ses promesses; j'ai cru qu'il voulait laisser à la Lombardie un gouvernement libre; comme il s'est joué de nous! Une simple observation de notre part sur une loi relative à l'enregistrement! et le corps législatif a été dissous, sans autre forme de procès que de supprimer dans le budget l'allocation pour les membres du corps législatif!

Et nous le souffrons! — Patience! patience! dit l'avocat de Côme, qui vivra verra. »

Je cherchai à détourner la conversation de la politique; pour cela, j'adressai à l'avocat quelques questions sur la ville, sur le lac de Côme et sur les environs de Milan, avec lesquels je n'avais, pour ainsi dire, fait connaissance que du haut d'une des tours de la cathédrale. Le législateur s'assit tout pensif, dans un coin du salon; mon bossu, que sa difformité n'empêchait pas d'être très-galant, amusa les dames en leur racontant ces mille et une anecdotes dont sa mémoire était remplie, et, appuyé sur la fenêtre qui donnait sur le jardin, je me trouvai, pour ainsi dire, seul avec l'avocat.

« Je n'ai plus, lui dis-je, que deux jours à rester en Italie, car, après demain, je prends la route du Simplon, et je retourne en France. Je regrette beaucoup, je vous assure, de ne pouvoir visiter les belles campagnes qui entourent Milan. — Comment! est-ce que vous ne verrez pas le lac Majeur?—J'en ai fait le voyage il y a quelques jours, et j'en suis revenu dans un enchantement que je ne saurais vous peindre. Même après avoir parcouru les rives du golfe de Naples et visité Caprée, il reste encore une place à l'admiration qu'inspirent les îles Borromées, qui sont réellement des îles enchantées. L'imagination des poètes n'a rien créé de plus

ravissant. J'ai aperçu la petite ville d'Arone, où naquit saint Charles; j'ai admiré la hardiesse gigantesque de sa statue de métal, qui s'élève de soixante-neuf pieds au dessus d'un piédestal qui en a quarante; j'ai visité les trois îles, l'île Mère, l'île Belle et la Petite île. L'île Mère est sans contredit plus grande que les deux autres; mais que l'île Belle mérite bien le surnom qu'on lui a donné! Quelle force dans la végétation! quelle variété dans les jardins, dans les bosquets, dans la verdure! comme les eaux du lac viennent avec grâce caresser ses bords délicieux! Partout des orangers, des citronniers, des cèdres, des figuiers; partout des fleurs et des fruits; partout une suavité répandue dans l'air, qui semble inviter la jeunesse à l'amour et qui rappelle l'âge mur aux premières impressions de la vie. Ce serait le séjour de la paix et du bonheur, si le bonheur et la paix pouvaient habiter ce monde; que j'aimerais à y passer mes jours à me livrer à la méditation dans les retraites fraîches et silencieuses que l'art y a ménagées si heureusement, qu'elles semblent être des produits spontanés de la nature. De ces jardins, qui ne le cèdent en rien à ceux d'Alcine et d'Armide, je suis revenu dans les riches appartemens d'un vaste palais; je m'arrêtai sur la terrasse, et là, je fus frappé du plus admirable contraste qui puisse s'offrir aux regards des

hommes. Si j'abaissais mes yeux, ils se promenaient sur des fleurs, sur des eaux transparentes, sur des contours dessinés à plaisir ; si je les élevais, la perspective âpre et sauvage des Alpes dominait l'extrémité du lac, et me présentait l'image terrestre de la barbarie opposée à la civilisation ! — Que j'aime, monsieur, à vous voir vous enthousiasmer à l'aspect des beautés de mon pays! Le lac de Côme, je vous assure, a bien aussi ses avantages, et ma ville est pleine de doctes et d'intéressans souvenirs. Côme, située à l'extrémité méridionale du lac, où l'Adda prend sa source, n'est qu'à dix lieues de Milan ; elle fut bâtie par Brennus et détruite par Annibal. Charles-Quint la livra aux fureurs de ses soldats pour avoir fait un trop bon accueil aux Français. Vous voyez que, par son origine et par ce qu'elle a souffert pour la France, elle mérite une attention particulière de la part des Français qui voyagent en Italie. Elle est très-peuplée, et je puis dire que les habitans en sont industrieux. — Est-il vrai, comme je l'ai lu dans quelques descriptions de l'Italie, que le lac de Côme ait la forme d'un homme? — Cela est vrai jusqu'à un certain point, mais cette ressemblance est au moins aussi exacte que celles que l'on s'amuse à chercher sur des tabatières de buis. Le laghetto de Chiavenne forme la tête; un canal étroit, qui renferme des eaux du la-

ghetto et des eaux de l'Adda, figure le cou; le petit lac de Piana représente le bras gauche; le bras droit est dessiné par une longue baie fermée par le bourg de Dougo. Le lac se divisant ensuite en deux, une jambe conduit à Côme et l'autre à Lecco, joli bourg, renommé par ses manufactures; il faut d'ailleurs observer que le lac de Piana, avant de se diviser, forme le corps de cette figure à surface mobile. Côme, ainsi que vous le savez, est la patrie de Pline le jeune; s'il vous eût été possible de vous y arrêter quelques jours, je vous aurais conduit à Belluno, patrie de Boldoni, dont vous avez sûrement visité, à Parme, la belle typographie. De la maison où il naquit, on passe, sur un pont-levis, la Piavenna, petite rivière dont les bords sont délicieux. Si vous aviez poursuivi une telle excursion sept milles au delà de Belluno, vous seriez arrivé au fleuve Blanc, *au fiume di Latte*. Il sort d'une large ouverture de la montagne, et fait retentir ses eaux mousseuses depuis le printems jusqu'à l'automne; pendant le reste de l'année, l'hiver les tient enchaînées sous sa glace. Côme a aussi donné naissance à Paul Jove, que le pape Clément VII fit évêque de Nocère. — Ah! interrompis-je, ne félicitez pas Côme d'être la patrie de Paul Jove; ce fut sans doute un homme fort savant et un des plus célèbres critiques du quinzième siècle; mais c'était un critique vénal

et un homme sans foi. N'est-ce pas lui qui répondait, à ceux qui lui reprochaient la partialité de ses jugemens, qu'il agissait ainsi, quoiqu'il sût bien que ses contemporains ne le croiraient pas, mais qu'il donnerait le change à la postérité? N'est-ce pas lui qui s'acharna avec la plus insigne mauvaise foi contre les écrits de Machiavel? N'est-ce pas lui qui, recevant une pension de François I[er], fut si injuste envers Charles-Quint, que ce monarque dit un jour, qu'à en croire l'*Histoire de l'Italie* de Paul Jove, on le croirait vaincu et le roi de France vainqueur à Pavie? Quand on fait un aussi honteux emploi de sa plume, il vaudrait mieux ne pas savoir écrire! »

Notre conversation aurait sûrement duré encore long-tems, car, ni l'avocat ni moi ne songions à y mettre fin, quand mon bossu vint me tirer par la basque de mon habit et me rappeler que nous avions formé le projet de finir la soirée au théâtre de la Scala, où l'on donnait un ballet de Vigano. La conversation redevint un moment générale, et nous prîmes ensuite congé de la société où j'avais passé quelques heures aussi instructives qu'agréables. « Eh bien ! me dit mon bossu, quand nous fûmes dans la rue, comment trouvez-vous que je vous aie débarrassé d'un importun? Je serais bien aise de savoir s'il est encore au théâtre; je parie qu'il aura braqué

son lorgnon sur toutes les loges pour voir si quelque beauté lui faisait des signes d'intelligence. »
Nous le trouvâmes dans le foyer, où il perdait quelques écus au pharaon, et j'eus toutes les peines du monde à empêcher mon acolyte d'aller lui demander des nouvelles de sa bonne fortune, prétendant qu'il pouvait lui assurer sans mentir que la personne qui lui avait donné rendez-vous était dans la salle. Nous vîmes le ballet de *Coriolan*, dans cette salle immense, l'une des plus belles de l'Italie, et qui me parut plus grande, mais moins remarquable par l'élégance de sa forme, que le théâtre Saint-Charles. Les danseurs étaient médiocres; mais le ballet justifiait par sa composition les éloges que les Italiens prodiguaient à Vigano, qu'ils n'avaient peut-être pas tort de citer comme le premier maître de ballets de l'Europe. On trouve encore bien des anachronismes dans ces sortes de compositions; toutefois le tems n'était plus où sur le même théâtre on donnait, dans la *Didon* de Métastase, le plaisir d'une promenade en traîneau à Enée et à la reine de Carthage, sous le ciel brûlant de l'Afrique, et où l'on intercalait, dans *Mérope*, une entrée de ballet de Marmitons. Le lendemain, je visitai d'autres lieux, et enfin je partis pour revoir ma patrie, me proposant cependant de visiter le Valais, une partie de la Suisse et Genève. J'y trouvai des beautés

d'un autre genre que celles que j'avais admirées en Italie, et il ne serait pas impossible qu'un jour à venir je m'y fisse hermite.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

# TABLE.



FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.



